



Drame

Victor Hugo

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

EUGÈNE RENDU EL

irn» DBS eHAWDS-AUGUSTIWS, K« 2?.

Il y a deux manières de passionner la foule au théâtre : par le grand et par le vrai. Le grand prend les masses, le vrai saisit l'individu.

Le but du poète dramatique, quel que soit d'ailleurs l'ensemble de ses idées sur Tart, doit donc toujours être, avant tout, de chercher le grand, comme Corneille, ou le vrai, comme Molière ; ou, mieux encore, et c'est ici le plus haut sommet où puisse monter le génie, d'atteindre tout à la fois le grand et le vrai, le grand dans le vrai, le vrai dans le grand, comme Shakespeare.

C'est, remarquons-le en passant, il a été donné à Shakespeare, et c'est ce qui fait la souveraineté de son génie, de concilier, d'unir, d'amalgamer sans cesse dans son oeuvre ces deux qualités, la vérité et la grandeur, qualités presque opposées, ou tout au moins tellement distinctes, que le défaut de chacune d'elles constitue le contraire de l'autre. L'écueil du vrai, c'est le petit, l'écueil du grand, c'est le faux. Dans tous les ouvrages de Shakespeare, il y a du grand qui est vrai, et du vrai qui est grand. Au centre de toutes ses créations, on retrouve le point d'intersection de la grandeur et de la vérité ; et là où les choses grandes et les choses

vraies se croisent, l'art est complet. Shakespeare, comme Michel-Ange, semble avoir été créé pour résoudre ce problème étrange dont le simple énoncé paraît absurde : — rester toujours dans la nature, tout en en sortant quelquefois. — Shakespeare exa-

gère les proportions, mais il maintient les rapports. Admirable toute-justesse du poète ! il fait des choses plus hautes que nous qui vivons comme nous» Hamlet, par exemple , est aussi vrai qu'aucun de nous, et plus grand. Hamlet est colossal, et pourtant réel. C'est que Hamlet , ce n'est pas vous , ce n'est pas moi , c'est nous tous. Hamlet, ce n'est pas un homme, c'est l'homme.

Dégager perpétuellement le grand à travers le vrai , le vrai à travers le grand, tel est donc, selon l'auteur de ce drame, et en maintenant, du reste, toutes les autres idées qu'il a pu développer ailleurs sur ces matières, tel est le but du poète au théâtre. Et ces deux mots, grand et vrai, renferment tout. La vérité contient la moralité , le grand contient le beau.

Ce but, on ne lui supposera pas la présomption de croire qu'il l'a jamais atteint, ou même qu'il pourra jamais l'atteindre ; mais on lui permettra de se rendre à lui-même publiquement ce témoignage, qu'il n'en a jamais cherché d'autre au théâtre jusqu'à ce jour. Le nouveau drame qu'il vient de faire représenter est un effort de plus vers ce but rayonnant. Quelle est, en effet , la pensée qu'il a tenté de réaliser dans Marie Tudor ? La voici. Une reine qui soit une femme. Grande comme reine. Vraie comme femme.

Il la déjà dit ailleurs, le drame comme il le sent, le drame comme il voudrait le voir créer par un homme de génie, le drame selon le dix-neuvième siècle, ce n'est pas la tragi-comédie hautaine et démesurée, espagnole et sublime de Corneille ; ce n'est pas la tragédie abstraite , amoureuse, idéale et discrètement élégiaque de Racine ; ce n'est pas la comédie profonde , sagace et pénétrante » mais

il y a trop d'ironie, de Molière ; ce n'est pas la tragédie à intention philosophique de Voltaire ; ce n'est pas la comédie à action révolutionnaire de Beaumarchais ; ce n'est pas plus que tout cela, mais c'est tout cela à la fois ; ou, pour mieux dire, ce n'est rien de tout cela. Ce n'est pas, comme chez ces grands hommes, un seul côté des choses systématiquement et perpétuellement mis en lumière, c'est tout regardé à la fois sous toutes les faces. S'il y avait un homme aujourd'hui qui pût réaliser le drame comme nous le concevons, ce drame, ce serait le cœur humain, la tête humaine, la passion humaine, la volonté humaine ; ce serait le passé ressuscité au profit du présent ; ce serait l'histoire que nos pères ont faite confrontée avec l'histoire que nous faisons ; ce serait le mélange sur la scène de tout ce qui est mêlé dans la vie ; ce serait une émeute là où il y a une causerie d'amour ici, et dans la causerie d'amour une leçon pour le peuple, et dans l'émeute un cri pour le peuple ; ce serait le rire ; ce serait les larmes ; ce serait le bien, le mal, le haut, le bas, la fatalité, la providence, le génie, le hasard, la société, le monde, la nature, la vie ; et au-dessus de tout cela on sentirait planer quelque chose de grand ! A ce drame, qui serait pour la foule un perpétuel enseignement, tout serait permis, parce qu'il serait dans son essence de n'abuser de rien. Il aurait pour lui une telle notoriété de loyauté, d'élévation, d'utilité et de bonne conscience, qu'on ne l'accuserait jamais de chercher l'effet et le fracas ; là où il n'aurait cherché qu'une moralité et une leçon. Il pourrait mener François I^{er} chez Marguerite sans être suspect ; il pourrait, sans alarmer les plus sévères, faire jaillir du cœur de Didier la pitié pour Marion ; il pourrait, sans qu'on le taxât d'emphase et d'exagération comme l'auteur de Marguerite Tudor, poser largement sur la scène,

dans toute sa réalité terrible, ce formidable triangle qui apparaît si sou-

^entdttdft l'histoire : une reine, un (ayori, an bourrem; A l'homme qui créera ce drame il faudra deux jqnaliléi^ z conscience et génie. L'auteur qui parle ici n'a que la première y il le sait. Il n'en continuera pas moins ce qu'il a commencé , en désirant que d'autres fassent mieux que JuL Aujourd'hui , un immense public , de plus en plus intelligent , sympathise avec toutes les tentatives sérieuses de l'art ; aujourd'hui , tout ce qu'il y a d'élevé dans la critique aide et encourage le poète. Le reste des juges im-)orte peu« Que le poète vienne donc ! Quant à l'auteur de ce drame, sûr de l'avenir qui est au progrès, certain qu'à défaut de talent sa persévérance lui sera -comptée un jour, il attache un regard serein , confiant et -tranquille snr^ la foule qui , chaque soir , entoure c^e •œuvre si incomplète de tant de curiosité, d'anxiété et d'attention. En présence de cette foule, il sent la responsabilité qui pèse sur lui , et il l'accepte avec cabne. Jamais , dans ses travaux, il ne perd un seid bstant de vue le peuple que le théâtre civilise, l'histoire que le théâtre explique, le cœur humain que le théâtre conseille. Demain il quittera l'œuvre faite pour l'œuvre à faire; il sortira de cette foule pour rentrer dans sa solitude ; solitude profonde , où ne parvient aucune mauvaise influence du monde extérieur, où la jeunesse, son amie, vient quelquefois lui serrer la main, où il est seul avec sa pensée, son indépendance et sa volonté. Plus que jamais, sa solitude lui sera chef e ; car ce n'est que dans la solitude qu'on peut travailler pour la foQle^ Plus que jamais, il tiendra son esprit, son csuvre et sa pensée éleùgnés de toute coterie ; car il connût quelque chose de plus grand que les coteries , ce sont les partis ; quelque chose de

plus grand que les partis,. c'est le peuple;. quelque chose de plus
grsmd que le peup]e^ c'est Thumanité.

17 novembre 1839.

PERSONNAGES

L'HOMME DU PEUPLE

PERSONNAGES

GILBERT

FÂBIÂNO FÂBIANI.

SIMON RENARD

LoED GHANDOS.

LoBD CLINTON.

Lord MONTAGU.

JOSHUA FARNABY.

JANE

Vv Jvtr,

PREMIERE JOURNÉE

Le bord de la Tamise. Une grève déserte. Un vieux parapet en
ruine cache le bord dé Peau. A droite, une maison de pauvre ap-
arence. A Tangle de cette maisoir, une statuette de la Vierge , au

pied de laquelle une étoupe brûle dans un treillis de fer. Au fond, au-delà de la Tamise, Londres; On distingue deux hauts édifices, la Tour de Londres et Westminster.— Le jour commence à baisser.

SCÈNE I

Plusieurs Hommes groupés ç\ et là sur la grève, parmi Lesquels
SINON RENARD; JOHN BRIDGES, Baron CHÂNDOS; ROBERT
CUNTON, BAKOII CLINTON; ANTHONY BROWN, Vicomte de
MONTAGU.

LORD GHANDOS.

Vous avez raison, mylord. Il faut que ce damné Italien ait ensorcelé la reine. Là reine ne peut plus se passer de lui. Elle ne vit que par lui, elle n'a de joie qu'en lui y elle n'écoute que lui. Si elle est un jour sans le voir, ses yeux deviennent languissants.

là MARIE TUDOR.

comme du temps où elle aimait le cardinal Polua, vous savez?

SIMON RENARD

Très-amoureuse, c'est vrai, et par conséquent très-jalouse.

LORD GHANDOS.

L'italien Ta ensorcelée !

LORD MONTAGU

Au fait , on dit que ceux de sa nation ont des philtres pour cela.

LORD CLINTON

Les Espagnols sont habiles aux poisons qui font mourir, les Italiens aux poisons qui font aimer.

LORD GHANDOS.

Le Fabiani alors est tout à la fois espagnol et italien. La reine est amoureuse et malade. Il lui a fait boire des deux.

LORD MONTAGU

Ah ça, en réalité, est-il espagnol ou italien ?

LORD GHANDOSa.

Il paraît certain qu'il est né en Italie^ dans la Capitanate, et qu'il a été élevé en Espagne. Il se prétend allié à une grande famille espagnole. Lord Clinton sait cela sur le bout du doigt.

LORD CLINTON

Un aventurier. Ni espagnol, ni italien. Encore moins anglais, Dieu merci ! Ces hommes qui ne sont d'aucun pays n'ont point de pitié pour les pays quand ils sont puissants !

LORD MONTAGU

Ne disiez-vous pas la reine malade, Chandos ? Cela ne l'empêche pas de mener une joyeuse avec son favori.

LORD CLINTON

Vie joyeuse ! vie joyeuse! Pendant que la reine rit, le peuple pleure. Et te favori est gorgé. Il maugé de l'argent et boit de l'or, cet homâie ! La reine lu| a donné les biens de lord Talbot, du grai^d Iqrd Talbot ! la reine l'a fait comte de Clanbrassil et baron de Dinasmond^y ce Fabiapo Fabiani qui

16 MARIE TIOOR.

se dit de la famille espagnole de Penalver, et qui en a menti! Il est pair d'Angleterre comme vous, Montagu, comme vous , Chandos , comme Stanley^ comme Norfolk, comme moi, comme le roi ! 11 a la jarretière conmie l'infant de Portugal , comme le roi de Daneinarck, comme Thomas Percy, septième comte de Northumberland ! Et quel tyran que ce tyran qui nous gouverne de son lit ! Jamais rien de si dur n'a pesé sur l'Angleterre. J'en ai pourtant vu, moi qui suis vieux! Il y a soixante-dix. potences neuves à Tybum ; les bûchers sont toujours braise et jamais cendre; la hache du bourreau est aiguisée tous les matins et ébréchée tous les soirs. Chaque jour c'est quelque grand gentilhomme qu'on abat. Avant-hier c'était . Blantyre , hier Northcurry , aujourd'hui Southr Reppo, demain Tyrconnel. La semaine prochaine ce sera vous, Chandos, et le mois prochain ce sera moi. Mylords ! mylords ! c'est une honte et c'est • une impiété que toutes ces bonnes têtes anglaises tombent ainsi pour le plaisir d'on ne sait quel misérable aventurier qui n'est même pas de ce pays ! C^est une chose affreuse et insupportable de penser qu'un favori napolitain peut tirer autant de billots qu'il en veut de dessous le lit de cette reine ! Us mènent tous deux joyeuse vie, dites-vous. Par le

ciell c'est infâme! Ah! ils mènent joyeuse vie, les amoureux, pendant que le coupe-tête à leur porte fait des veuves et des orphelins! Oh! leur guitare italienne est trop accompagnée du bruit

des chaînes ! Madame la reine ! vous faites venir des chanteurs de la chapelle d'Avignon, vous avez tous les jours dans votre palais des comédies, des théâtres, des estrades pleines de musiciens. Pardieu , madame, moins de joie chez vous, s'il vous plaît, et moins de deuil chez nous. Moins de baladins ici, et moins de bourreaux là. Moiûs de tréteaux à ^Westminster et moins d'échafauds à Tyburn!

LORD MONTAGU

Prenez garde. Nous sommes loyaux sujets , mylord Clinton. Rien sur la reine, tout sur Fabiani.

SIMON RENARD, posant la main sur l'épaule de lord Clinton.

Patience !

LORD CLINTON

Patience! cela vous est facile à dire à vous, monsieur Simon Renard. Vous êtes bailli d'Amont en Franche-Comté, sujet de l'empereur et son légat

18 MARIE TDDOR.

à Londres. Vous représentez ici le prince d'Es« pagne, futnr mari de la reine. Votre personne est sacrée pour le favori. Mais nous, c'est autre chose. — Voyez-vous ? Fabiani , pour vous, c'est le berger ; pour nous, c'est le boucher.

La nuit esttout-à-Êdt tombée* SIMON RENARD.

Cet homme ne me gêne pas moins que vous.

Vous ne craignez que pour votre vie, je crains pour mon crédit, moi. C'est bien plus. Je ne parle pas, j'agis. J'ai moins de colère que vous, mylord, j'ai plus de haine. Je détruirai le favori.

LORD MONTAGU

Oh ! comment faire ! j'y songe tout le jour.

SIMON RENARD

Ce n'est pas le jour que se font et se défont les favoris des reines, c'est la nuit.

LORD CHANDOS

Celle-ci est bien noire et bien affreuse !

SIMON RENARD.

Je la trouve belle pour ce que j'en veux (aire*

LORD GHANDOS.

Qu'en voulez-vous faire?

SIMON RENARD

Vous verrez. -^ Mylord Ghandos , quas Une femme règne, le caprice règne. Alors la politique n'est plus chose de calcul, mais de hasard. On ne peut plus compter sur rien. Aujourd'hui n'amène plus logiquement demain. Les affaires ne se jouent plus aux échecs , mais aux cartes.

LORD CLINTON

Tout cela est fort bien, mais venons au fait. Monsieur le bailli, quand nous aurez-vous délivrés du favori? cela presse. On décapite demain Tyrconnel.

SIMON RENARD

Si je rencontre cette nuit un homme comme j'en cherche un, Tyrconnel soupera avec ^ous demain soir.

20 MARIE TUDOf.

LORD CLINTON

Que voulez-vous dire ? Que sera devenu Fabiani ?

SIMON RENARD

Avei-vous de bons yeux, mylord ?

LORD CLINTON

Oui , quoique je sois vieux et que la nuit soit noire.

SIMON RENARD

Voyez-vous Londrels de l'autre côté de l'eau?

LORD CLINTON

Oui, pourquoi?

SIMON RENARD

Regardez bien. On voit d'ici le haut et le bas de la fortune de tout favori, Westminster et la Tour de Londres.

LORD CLINTON

Eh bien?

SIMON RENARD

Si Dieu m'est en aide , il y a un homme qui au moment où nous parlons est encore là , —

.n montre Westminster. ^

et qui demain à pareille heure sera ici.

Il montre la Tour.

LORD CUNTON.

Que Dieu vous soit en aide !

hORD MONTAGU.

Le peuple ne le hait pas moins que nous. Quelle fête dans Londres le jour de sa chute !

LORD CHANDOS

Nous nous sommes mis entre vos mains , monsieur le hailli, disposez de nous. Que faut-il faire?

SIMON RENARD, montrant la maison près de l'eau.

Vous voyez bien tous cette maison. C'est là maison de Gilbert, l'ouvrier ciseleur. Ne la perdez pas de vue. Dispersez-vous avec

vos gens , mais sans trop vous écarter. Surtout ne faites rien sans moi.

22 MARIE TUDOR.

JANE, GILBERT, JOSHUA FARNABY

JOSHUA

Je vous quitte ici, mes bons amis. Il est nuit, et il faut que j'aille reprendre mon service de portier à la Tour de Londres. Ah , c'est que je ne suis pas libre. Connie vous , moi ! voyez-vous ? un guichetier, ce n'est qu'une espèce de prisonnier. Adieu, Jane. Adieu, Gilbert. Mon Dieu, mes amis, que je suis donc heureux de vous voir heureux !! Ah ça, Gilbert, à quand la noce ?

GILBERT

Dans huit jours, n'est-ce pas, Jane ?

JOSHUA

Sur ma foi , c'est après demain la Noël. Voici le Jour des souhaits et des étrennes, mais je n'ai rien à vous souhaiter. Il est impossible de désirer plus de beauté à la fiancée et plus d'amour au fiancé !
Vous êtes heureux ?

GILBERT

Bon Joshuâ ! et toi, est-ce que tu n'es pas heureux ?

JOSHUA

Ni heureux^ ni malheureux. J'ai renoncé à tout, moi. Vois-tu, Gilbert,

Il entr^ou?ro son manteau et laisse voir un trousseau de defe, qui

pend à sa ceinture.

des clefs de prisons qui vous sonnent sans cesse à la ceinture, cela parle, cela vous entretient de toutes sortes de pensées philosophiques. Quand j'étais jeune, j'étais comme un autre, amoureux tout un jour, , ambitieux tout un mois , fou toute Tannée. C'était sous le roi Henri YIII que j'étais jeune. Un homme singulier que ce roi Henri YIII. Un homme qui changeait de femmes, comme une femme change de robes. H répudia la première, il fit couper la tête à la seconde, il fit ouvrir le ventre à la troisième ; quant à la quatrième , il lui fit grâce, il la chassa ; mais en revanche il fit couper la tête à la cinquième. Ce n'est pas le conte de Barbe-Bleue que je vous fais là , belle Jane , c'est l'histoire de Henri VIIL Moi , dans ce temps-là , je m'occupais de guerres de religion , je me battais pour l'un et pour l'autre. C'était ce qu'il y avait de mieux alors.

La qfuestion d'ailleurs était fort épineuse. Ils'agis^ sait d*être pour ou contre le pape. Les gens du roi pendaient ceux qui étaientpour, mais il^ brûlaient ceux qui étaient contre. Les indifférents, ceux qui n'étaient ni pour ni contre, on les brûlait ou on les pendait, indifféremment. S'en tirait qui pouvait Oui, la corde; non, le fagot; ni oui ni non, le fagot et la corde. Moi qui vous

parle^ j'ai senti le roussi bien souvent , et je ne suis paè sûr de n'avoir pas été deux ou trois fois dépendu. C'était un beau temps ; à peu près pareil à celui-ci. Ouï, je me battais pour tout cela. Du diable si je sais maintenant pour qui et pour quoi je me battais. Si Ton me reparle de maître Luther et du pape Paul III, je hausse les épaules. Vois-tu, Gilbert, quand on a des cheveux gris, il ne faut pas revoir les opinions pour qui l'on faisait la guerre et les femmes à qui l'on faisait l'amour à vingt ans. Femmes et opinions vous paraissent bien laides , bien vieilles, bien chétives , bien édentées , bien ridées, bien sottes. C'est mon histoire. Mainte-^nant je suis retiré des affaires. Je ne suis plus soldat du roi , ni soldat du pape , je suis geôlier à la Tour de Londres. Je ne me bats plus pour personne , et je mets tout le monde sous clef. Je suis guichetier et je suis vieux; j'ai un pied dans une

prison et l'autre dans la fosse. C^est moi qui rainasse les morceaux de tous lés ministres et de touslés favoris qui se cassent chez la reioe. C'est fort amusant. *Et puis j'ai un petit enfant que j'aime, et puis TOUS deux que j'aime aussi , et si vous êtes heureux, jo^uis heureux!

GILBERT

En ce cas, sois heureux, Joshua! N'est-ce pas, Jane?

JOSHUA

Moi ^ je ne puis rien pour ton bonheur^ mais Jane peut tout; tu l'aimes ! je ne te rendrai même aucun service de ma vie. Tu n'es heureusement pas assez grand seigneur pour avoir jamais besoin du porte**cIef de la Tour de Londres. Jane acquittera ma dette en mémie temps que la sienne. Car, elle et moi ^ nous te

devons tout. Jane n'était qu'une pauvre enfant orpheline abandonnée^ tu l'as recueillie et élevée. Moi, jemenoyais un beaujour dans la Tamise ; tu m'as tiré de l'eau*

GILBERT

A quoi bon toujours parler de cela, Joshua?

JOSHUA

C est pour dire que notre devoir ^ h Jane et à

JOURRÉB I, SCÈNE II. V

moi, est de faimer, moi, comme un frère, elle...

— pas comme une soeur !

JANE

Non, comme une femme. Je tous comprends ,

Elle retombe dans sa rèYerie.

GILBERT» bas à JkMhua»

Regarde-la, Joshua! n'est-ce pas qu'elle est belle et charmante , et qu'elle serait digne d'un roi ? Si tu savais ! tu ne peux pas te figurer comme je Taime !

JOSHUA

Prends garde, c'est imprudent ; une femme, ça ne s'aime pas tant que ça ; un enfant, à la bonne^ heure.

GILBERT

Que veux-tu dire?

JOSHUA

Rien. — Je serai de votre noce dans huit joursw

— J'espère qu'alors les affaires d'état me laisseront un peu de liberté , et que tout sera fini.

GILBERT

Quoi ? qu'est-ce qui sera fini ?

JOSHUA

Ah ! tu ne t'occupes pas de ces choses-là , toi , Gilbert. Tu es amoureux. Tu es du peuple. Et qu'est-ce que cela te fait les intrigues d'en haut , à toi qui es heureux en bas? Mais, puisque tu me questionnes , je te dirai qu'on espère que d'ici à huit jours , d'ici à vingt-quatre heures peut-être , Fabiano Fabiani sera remplacé près delà reine par un autre.

Qu'est-ce que c'est que Fabiano Fabiani ?

JOSHUA

C'est l'amant de la reine, c'est un favori très-célèbre et très-charmant, un favori qui a plus vite fait couper la tête à un homme qui lui déplaît qu'une entremetteuse n'a dit ave^ le meilleur favori que le bourreau de la Tour de Londres ait eu depuis dix ans. Car tu sais que le bourreau reçoit, pour chaque tête de grand seigneur, dix écus d'argent, et quelquefois le double, quand la tête est tout-à-fait considérable. — On souhaite fort la chute de ce Fa-

biani. — Il est vrai que dans mes fonctions à la Tour je n'entends guère gloser sur son compte que des gens d'assez

mauvaise humeur, des gens à qui l'on doit couper le cou d'ici à un mois, des mécontents.

GILBERT

Que les loups se dévorent entre eux ! que nous importe, à nous, la reine et le favori de la reine ? n'est-ce pas, Jane ?

JOSHUA

Oh ! il y a une fière conspiration contre Fabiani ! s'il s'en tire, il sera heureux. Je ne serais pas surpris qu'il y eût quelque coup de fait cette nuit. Je viens de voir rôder par là maître Simon Renard tout rêveur.

GILBERT

Qu'est-ce que c'est que maître Simon Renard ?

Comment ne sais-tu pas cela ? c'est le bras droit de l'empereur à Londres. La reine doit épouser le prince d'Espagne, dont Simon Renard est le légat près d'elle. La reine le hait ce Simon Renard ; mais elle le craint, et ne peut rien contre lui. Il a déjà détruit deux ou trois favoris. C'est son instinct de détruire les favoris. Il nettoie le palais de

temps en temps. Un homme subtil et très actif, qui sait tout ce qui se passe, et qui creuse toujours deux ou trois étages (des tringles souterraines sous tous les événements. Quant à lord Paget, — ne m'as-tu pas demandé aussi ce que c'était que lord Paget ? — c'est un gentilhomme délié, qui a été dans les affaires

sous Henri VIII. Il est membre du conseil étroit. Un tel ascendant que les autres ministres n'osent pas souffler devant lui. Excepté le chancelier cependant, mylord Gardiuer, qui le déteste. Un homme violent, ce Gardiuer, et très-bien né. Quant à Paget, ce n'est rien du tout. Le fils d'un savetier. Il va être fait baron Paget de Beaudesert en Stafford.

GILBERT.

Comme il vous débite couramment toutes Ces choses-là, ce Joshua!

JOSHUA

Pardieu ! à force d'entendre causer les prisonniers d'état.

Simon Renard paratt au fond du théâtre.

— Yois-tu , Gilbert , l'homme qui sait le mieux l'histoire de ce temps-ci , c'est le guichetier de la Tour de Londres,

SIMON RENARD, quia entendu les dernières paroles, du fond du théâtre.

Vous voiez trompez, mon maître, c'est le bourreau.

JOSHUA , bas à Gilbert..

. Reculons-nous un peu.

Simon Renard s'éloigne lentement. — Quand Simon Renard a disparu.

— C'est précisément maître Simon Renard.

GILBERT

Tous ces gens qui it^hôdent autour de ma maison me déplaisent.

JOSHUA

Que diable vient-il faire par ici ? 11 faut que je m^hen retourne vite ; je crois qu'il me prépare de la besogne. Adieu , Gilbert. Adieu, belle Jane. — Je vous ai pourtant vue pas plus haute que cela !

GILBERT

Adieu, Joshua. — Mais, dis-itioi, qu'est-ce que tu caches donc là, sous ton manteau?

JOSHUA

Ah ! fai mon complot aussi, moi..

GILBERT

Quel complot?

. Oh ! amoureux qui oubliez tout ! je viens de vous rappeler que c'était après demain le jour des étrennes et des cadeaux. Les seigneurs complotent une surprise à Fabiani, moi, je complot de mon côté. La reine va se donner peut-être un favori tout neuf. Moi, je vais donner une poupée à mon enfant.

n tire une poupée de dessous son manteau.

— Toute neuve aussi. — Nous verrons lequel des deux aura le plus vite brisé son joujou. — Dieu vous garde, mes amis !

GILBERT

Au revoir, Joshua.

Joshua s'éloigne. Gilbert prend la main de Jane, et la baise avec passion.

JOSHUA, au fond du théâtre.

Oh ! que la providence est grande ! elle donne à chacun son jouet, la poupée à Tenfant, Fenfant à l'homme, Fhomme à la femme, et la femme au diable !

Il sort.

GILBERT, JANE

GILBERT

Il faut que je vous quitte aussi. Adieu , Jane , dormez bien.

JANE

Vous ne rentrez pas ce soir avec moi , Gilbert ?

GILBERT

Je ne puis. Tous savez, je vous l'ai déjà dit, Jane, j'ai un travail à terminer à mon atelier cette nuit. Un manche de poignard à ciseler pour je ne sais quel lord Clanbrassil, que je n'ai jamais vu , et qui me l'a fait demander pour demain matin.

JANE

Alors, bon soir, Gilbert. A demain.

GILBERT

Non, Jane, encore un instant. Ah ! mon Dieu ! •que j'ai de peine à me séparer de vous, fût-ce pour quelques heures! Qu'il est bien vrai que vous êtes ma vie et ma joie! H faut pourtant que j'aille travailler, nous sommes si pauvres 1 Je ne veux pas entrer, car je resterais, et cependant je ne puis partir, homme faible que je suis I Tenez, asseyonsnous quelques minutes à la porte, sui: ce banc; il me semble qu'il me sera moins difficile de. m'en aller que si j'entrais dans la, maison , et surtout dans votre chambre. Donnez-moi votre main.

Il s'assied et lui prend les deux mains dans les siennes, elle debout,

— Jane! m'aîmes-tu?

Oh ! je vous dois tout, Gilbert ! je le sais, quoique vous me l'ayez caché long-temps. Toute petite, presque au berceau, j'ai été abandonnée par mes parents, vous m'avez prise. Depuis seize ans , votre bras a travaillé pour moi comme celui d'un père, vos yeux ont veillé sur moi comme ceux d'une mère. Qu'est-ce que je serais sans vous , mon Dieu ! Tout ce que j'ai, vous me l'avez donné, tout ce que je suis, vous l'avez fait.

GILBERT

Jane! in*aimes-tu ?

JÂNE.

Quel dévouement que le vôtre , Gilbert I vous travaillez nuit et jour pour moi, vous vous brûlez les yeux , vous vous tuez. Tenez , voilà encore que vous passez la nuit aujourd'hui. Et jamais un re-

proche , jamais une dureté , jamais une colère. Vous si pauvre ! jusqu'à mes petites coquetteries de femme , vous en avez pitié , vous les satisfaites. Gilbert, je ne songe à vous que les larmes aux yeux. Yotis avez quelquefois manqué de pain, je n'ai jamais manqué de rubans.

^ GaBERT.

Jane! m'aimes-tu?

JANE

Gilbert , je voudrais baiser vos pieds !

M'aimes-tu? m'aîmes-tu? Oh! tout cela ne me

dit pas que tu m'aimes. C'est de ce mot-là que j'ai besoin, Jane ! de la reconnaissance , toujours de la reconnaissance ! oh ! je la foulé aux pieds , la reconnaissance ! je veux de Tamour, ou rien. — Mourir ! — Jane , depuis seize ans tu es ma fille , tu Tas être ma femme maintenant. Je t'avais adoptée , je Yeux t'épouser. Dans huit jours ! tu sais, tu me l'a promis, tu as consenti, tu es ma fiancée. Oh ! tu m'aimais quand tu m'as promis cela. O Jane ! il y a eu un temps , te rappelles-tu , où tu me disais : je t'aime ! en levant tes beaux yeux au ciel. C'est toujours comme cela que je te veux. Depuis plusieurs mois il me semble que quelque chose est changé en tpi, depuis trois semaines surtout que mon travail m'oblige à m'absenter quelquefois les nuits- O Jane ! je veux que tu m'aimes, moi. Je suis habitué à cela. Toi, si gaie auparavant, tu es toujours triste et préoccupée à présent, pas froide , pauvre enfant, tu fais ton possible pour ne pas l'être ; mais je sens bien que les paroles d'amour ne te viennent plus bonnes et naturelles comme autrefois. Qu'as-tu? Est-ce que tu ne m'aimes plus? Sans

doute je suis un honnête homme, sans doute je suis un bon ouvrier ; sans doute, sans doute, mais je voudrais être un voleur et un assassin et être aimé de toi! — Jane ! si tu savais comme je t'aime!

JANE

Je le sais, Gilbert, elj'en pleure.

GILBERT

De joie ! n'est-ce pas ? Dis-moi que c'est de joie. Oh ! j'ai besoin de le croire. Il n'y a que cela au monde, être aimé. Je ne suis qu'un pauvre cœur d'ouvrier, mais il faut que ma Jane m'aime. Que me parles-tu sans cesse de ce que j'ai fait pour toi? Un seul mot d'amour de toi, Jane, laisse toute la reconnaissance de mon côté. Je me damnerai et je commettrai un crime quand tu voudras. Tu seras ma femme, n'est-ce pas, et tu m'aimes? Vois-tu, Jane , pour un regard de toi je donnerais mon travail et ma peine; pour un sourire, ma vie; pour un baiser, mon âme !

JANE

Quel noble cœur vous avez, Gilbert !

GILBERT

Écoute, Jane ! ris si tu veux, je suis fou, je suis jaloux ! c'est comme cela. Ne t'offense pas. Depuis quelque temps il me semble que je vois bien des

S8 MARIE TUPOR.

jeunes seigneurs rôder par ici. Sais-tu , Jane, que j'ai trente-quatre ans? Quel malheur pour un misérable ouvrier gaiiohe et mal vêtu comme moi , qui n'est plus jeune , qui n'est pas beau , d'aimer une belle et charmante enfant de dix-sept ans, qui attire les beaux jeunes gentilshommes dorés et chamarrés comme une lumièreattire les papillons! Oh! je souffre, va! je ne t'offense jamais dans ma pensée , toi si honnête , toi si pure , toi dont le front n'a encore été touché que par mes lèvres ! Je trouve seulement quelquefois que tu as trop de plaisir à voir passer les cortèges et les cavalcades de la reine, et tous ces beaux habits de satin et de velourssouslesquelsily a si peu de cœurs et si peu d'âmes ! Pardonne-moi. — Mon Dieu ! pourquoi doncviept-il par ici tant de jeunes gentilshommes? Pourquoi ne suis-je pas jeune, beau, noble et riche? Gilbert, l'ouvrier ciseleur, voilà tout. Eux c'est lord Chandos , lord Gérard Fitz-Gerard , le comte d'Arundel , le duc de Norfolk ! oh ! que je les hais! je passe ma vie à ciseler pour eux des poignées d'épées dont je leur voudrais mettre la lame dans le ventre.

JANE

Gilbert I...

JOURNÉE I, SCÈNJB III. ^9

GIL4BSax.

Pardon^ Jane. N'est-oe pas, Fainour rend bien méchant ?

JANE

Non, bien bon. — Vous êtes bon, Gilbert.

GILBERT

Oh ! que je t'aime. Tous les jours davantage. Je voudrais mourir pour toi. Aime-moi ou ne m'aime pas, tu en es bien la maîtresse. Je suis fou. Pardonne-moi tout ce que je t'ai dit. Il est tard , il faut que je te quitte , adieu. Mon Dieu ! que c'est triste de te quitter ! Rentre chez toi. Est-ce que tu n'as pas ta clef?

JANE

Non, depuis quelques jours je ne sais ce qu'elle est devenue.

GILBERT

Voici la mienne. — A demain matin. — Jane , n'oublie pas ceci. Encore aujourd'hui ton père ; dans huit jours ton mari.

Il la baise au front et sort.

40 MARIE rUDOR.

JANBf restée teule.

Mon mari ! oh non , je ne commettrai pas ce crime. Pauvre Gilbert, il m'aime , celui-là , — et l'autre...! — Pourvu que je n'aie pas préféré la vanité à Famour ! Malheureuse fille que je suis, dans la dépendance de qui suis-je maintenant? Oh! je suis bien ingrate et bien coupable ! J'entends marcher, rentrons vite.

Elle entre dans la maison.

SCÈNE I

GILBERT, uv HoviiE enteloppé d'ini manteau et coijfc

d'un bonnet jaune.

LiMninie tient Crilbert par la main.

eiLBSRT.

Oui, je te reconnais, ta es le mendiant juif qui rôde depuis quelques jours autour de cette mai*son. Mais que me veuietu ? pourquoi m'as-tu pris la main et m'as-tu ramené ici?

L'HOMME

C'est que ce que j'ai à tous dire^ je ne puis vous^ le dire qu'ici.

GILBERT

Hé bien ! qu'est-ce donc ? Parle, hâte-toi.

L'HOMME

licoutez, jeune homme. — Il y a seize ans, dans

âS MARIE TUDOR.

la même irait où lord Talbot, comte de Waterford, fut décapité aux flambeaux pour fait de papisme et de rébellion, sesi partisans fureat taillés en pièces dans Londres même par les soldats du roi Henri YIIL On s'arquebusa toute la nuit dans les ri^es. Cette nuit-là, un tout jeune ouvrier, beau-i coup plus occupé de sa besogne que de la guerre, travaillait dans son échoppe. La première échoppe à l'entrée du pont de Londres* Une porte basse si droite. Il y a des restes d'ancienne peinture rouge sur le mur. 11 pouvait être deux heures du matin. On se battait par-là. Les balles traversaient la Tar mise eq sifilant* Tout à ooup^ on frappa à la porte dé Téchûppe à' traters laquelle la lampe de Tou* vrier jetait

quelque liieilr^ L'artisan ouvrit. Un homme qu'il ne connaissait pas entra. Cet homme portait dans ses bras un enfant au maillot fort effrayé et qui pleurait. L'homme déposa l'enfant sur la table, et dit : voici une créature qui q'a^ plus ni père ni mère. Puis il sortit lentement, et referma la porte sur lui. Gilbert , l'ouvrier , n'avait luimême ni père ni mère. L'ouvrier accepta l'enfant, l'orphelin adbpta l'orpheline. Il la prit, il la veilla, il la vêtit , il la nourrit, il la garda , il l'éleva, il l'aima. Il se donna tout entier à cette pauvre petite créatuBè que la guerre civile jetait dans son échoppe.

Il oublia tout pour elle , sa jeunesse, ses amourettes, son plaisir ; il fit de cet enfant Tobjet unique de son trtiTail, dfe ses affectioilft, de <a vie, et voilà seizô ans que cela dure. Gilbert , roti-vriw , c'était TOUS ; l'enfant . .

C'était Jane. ^— Tout est vrai dans ce que tu dis, mais où veux-tu en venir?

L'HOMME

J'ai oublié de dire qu'aux langes de Tenfant il y avait un papier attaché avec une épingle sur lequel on avait écrit ceci : ayêz pitié de Jane.

GILBERT

C'était écrit avec du sang. J'ai conservé ce papier, je le porte toujours sur moi. Mais tu memets à la torture. Où veux-tu en venir, dis?

L*HoMME

A ceci. — Vous voyez que j& connais vos affaires. Gilbert! veillez sur votre maison cette nuit.

GILBERT

Que veux-tu dire?

L*HOMMĖ.

Plus un mot. JN 'allez pas à votre travail. Restez dans les environs de cette maison. Veillez. Je ne suis ni votre ami ni votre ennemi, mais c'est un avis que je vous donne. Maintenant, pour ne pas vous nuire à vous-même, laissez-moi. Allez-vous en de ce côté, et venez si vous m'entendez appeler main-forte.

GILBERT

Qu'est-ce que cela signifie?

Il sort à pas lenU»

JOURNÉE I , SÇkm Y. 45

SCÈNE V

L'HOMME, seul.

La chose est bien arrangée ainsi. J'avais besoin de quelqu'un de jeune et de fort qui pût me prêter secours , s'il est nécessaire. Ce Gilbert est ce qu'il me faut. — Il me semble que j'entends un bruit de rames et de guitare sur l'eau. — Oui.

Il va au parapet

On entend une guitare et une voix éloignée qui chante:

Quand tu chantes ^ bercée Le soir entre mes bras, Entends-tu
ma pensée Qui te répond tout bas ?

Ton doux chant me rappelle

4< hâRib Tm(m.

Les plus beaux de mes jours...

Chantez, ma belle , Chantez toujours !

L'HOMMB.

C'est mon homme^

LAYODC

Elle s'approche à chaque couplet.

Quaod tu ris, sur ta boueh«

L'amour s'épanouit,

£t le soupçon farouche

^Soudain s'éTanouîtl

Ah ! le rire fidèle

Prouve un cœur sans détours.... —

Riez, ma belle ,

Riez toujours !

Quand tu dors, calme tt ptre^ Dans Tombre, sous mes jevt #
Ton haleine tnurmure

JOURNÉE I, SCÈNE V. 47

Des mots harmonieux.

Ton beau corps se révèle à Toile et sans autre.... —

Dormez , ma belle ,

Dormez toujours!

Quand tu me dis : Je t'aime !

O ma beauté! je croi....

Je crois que le ciel même s'ouvre au-dessus de moi !

Ton regard étincelle au beau feu des amours.. •• — ^

Aimez ^ ma belle ,

Aimez toujours!

Vois- tu? toute la vie Tient dans ces quatre mots , Tous les biens qu'on envie 9 Tous. les biens sans les maux!

Tout ce qui peut séduire Tout ce qui peut charmer.... —

Chanter et rire 9

Dorfnir, aimer!

L'HOMME

Il débarque. Bien. Il congédie le batelier. A merveille !

Rerenant lurfé devant du théâtre.

— Le voici qui vient.

Entre Fabiano Fabiani daDS son manteau ; U se dirigée vers la porte

de la maison.

JOURNÉE i, SCÈNE VI. b9

L'HOMME, FABIANO FABIANI

L'HOMME, arrêtant Fabiani.

Un mot , s'il vous plaît.

FABIATfl.

On me parle , je croîs. Quel est ce maraud? qui es-tu?

1,'HOMME

Ce qu'il vous plaira que je sois,

FABIANI

Cette lanterne éclaire mal. Mais tu as un bonnet jaune, il me semble, un bonnet de Juif.^ est-ce que tu es un Juif?

i9 MARIE TUDOR.

L*HOMME

Oui , un Juif. J'ai quelque chose à vous dire.

FABIÂnf.

Comment f appelles-tu?

L*HoMBfE.

Je sais votre nom, et vous ne savez pas le mien. J'ai l'avantage sûr vous. Permettez-moi de le garder.

FABIANL

Tu sais mon nom, toi? cela n'est pas vrai.

L'HOMBfE.

Je sais Votre nom. A Naj^les, on vous appelait signor Fabianî ; à Madrid , don Faviano ; à Londres, on vous appelle lord Fabiano Fabiani, comte de Clanbrassih

FABIANI

Que le diable t^emporte !

JOURKÉE I, SCÈNE YI. SI

L'HCnUE.

Que Dieu tous garde !

FABIAMI.

Je te ferai bâtoohier. Je ne tous pas qu'ion oache mon nom quand je vais devant moi la nuit«

L'BOmœ.

Surtout quand vous allez où vous allez«

FAIIÂIO.

Que veux-tu dire?

L*HOM«fE.

Si la reine le savait !

FABIANL

Je ne vais nulle part.

L'HOMME

Si , mylord ! vous allez chez la belle Jane , la fiancée de Gilbert le ciseleur.

FABIANI, à paru

Diable! voilà un homme dangereux.

L^HQMlfE.

Voulez-vous que je vous en dise davantage? vous avez séduit cette fille, et depuis un mois elle vou^ a reçu deux fois chez elle la nuit. C'est aujourd'hui la troisième. La belle vous attend.

Tais-toi! tais-toi! Veux-tu de l'argent pour te taire? combien veux-tu ?

L*HoBfME.

INous verrons cela tout à l'heure. Maintenant , mylord , voulez-vous que je vous dise pourquoi vous avez séduit cette fille?

FABIANI

Pardieu! parce que j'en étais amoureux.

L'HOMME

Non. Vous n'en étiez pas amoureux.

JOURNÉE t, SCÈNE VI. H

FABIANI

Je n'étais pas amoureux de Jane ?

L*HOBfBI£.

Pas plus que de la reine. — Amour, non ; cal-' cul , oui.

FABIANI

Ah ça, drôle, tu n'es pas un homme, tu es ma conscieilce habillée en Juif!

L'HOMME

Je Yàis tous parler comme Totre eonacience, mylord. Yoici toute votre affaire. Vous êtes le fevori delà reine. La reine vous a donné la jarretière , la comté et la seigneurie. Choses creuses que cela! U jairrelière , c'est un diifibn; la comté, c'est un mot ; la seigneurie , c'est le droit d'avoir la tête tranchée. Il tous fallait mieux. UVous fet-* lait, mylord^ de bonnes terres, de bons bailliages, de bons châteaux et de bons i^venus en bonnes Uvres sterling. Or, le roi Henri YIII atait coivfisqué Içft biens de lord Talbot , décapité il y a seize ans. Vous tous êtes £sdt dopner par la reine Marie les bieui de lord Talbot. Mais pour que la

Sa MARIE TUDOR.

donation fût valable, il fallait que lord Talbot fut mort sans postérité. S'il existait un héritier ou une héritière de lord Talbot, comme lord Talbot est mort pour la reine Marie et pour sa mère

Catherine d'Aragon , comme lord Talbot était papiste, et comme la reine Marie est papiste , il n'est pas douteux que la reine Marie vous reprendrait les biens • tout favori que vous êtes , mylord , et les rendrait, par devoir , par reconnaissance et par religion, à l'héritier ou à l'héritière. Vous étiez assez tranquille de ce côté. Lord Talbot li'avait jamais eu qu'une petite fille qui avait disparu de son berceau à l'époque de l'exécution de son père, et que toute l'Angleterre croyait morte. Mais vos espions ont découvert dernièrement que dans la nuit où lord Talbot et son parti furent exterminés par Henri VIII, un enfant avait été mystérieusement déposé chez un ouvrier ciseleur du pont de Londres, et qu'il était probable que cet enfant, élevé sous le nom de Jane, était Jane Talbot, la petite fille disparue. Les preuves écrites de sa naissance manquaient, il est vrai, mais tous les jours< elles pouvaient se retrouver. L'incident était. fâ-^ cheux. Se voir peut-être forcé un jour de rendre à une petite fille Shrevirsbury, Wexford , qui^t. une belle ville, et la magnifique comté de Water-

ford ! c'est dur. Gomment faire P Vous avez cherché un moyen de détruire et d'annuler la jeune fille. Un honnête homme l'eût fait assassiner ou empoisonner. Vous, mylord, vous avez mieux fait, vous l'avez déshonorée.

FABIANI

Insolent!

L'HOMME

C'est votre conscience qui parle , mylord. Un autre eût pris la vie à la jeune fille , vous lui avez pris l'honneur , et par conséquent l'avenir. La reine Marie est prude, quoiqu'elle ait des amants.

FABIANI

Cet homme va au fond de tout.

L*HoMME

La reine est d'une mauvaise santé ; la reine peut mourir, et alors , vous favori, vous tomberiez en ruine sur son tombeau. Les preuves matérielles de l'état de la jeune fille peuvent se retrouver, et alors, si la reine estiQorte, toute déshonorée que

M SÂRIE TUDtKR.

VOUA ViStyex faite» Jai<e sera reconnue héritière de Talbot. Eh bien l tous a^ez prévu ce ca8*-là; vèiift êtes un jeune cavalier debellemine, vous vous étea Calt aimer d'elle» elle s'esC donnée à vous, au pisaller, vous Tépouseriez. Ne vous défendez pas de ce plan, mylord, je le trouve sublime. Si je n'étaia moi» je voudrais être vous.

FÀBIANL

Merci.

Tous avez conduit la chose avec adresse. Vous avez caché votre nom.* Vous êtes à couvert du côté de la reine. La pauvre fille croit avoir été séduite par un chevalier du pays de Somerset, nommé Amyas Pawlet.

FABIANI

Tout! il sait tout! Allons, maintenant, au fait, que me veux-tu ?

L'itOMME.

MylQrd, si quelqu'un avait en son pouvoir hsi papiers qui constatent la naiasBnce, Texistonoe dt.

le droit de. l'héritière de Talbot, cela vous ferait pauvre comme mon ancêtre Job, et ne vous laisserait plus d'autres châteaux, don Fabiano, que vos châteaux >en Espftgne , ce qui vous contrariei^ait fort.

FABIANI

Oui; mms personne n a ces papiers.

L'HOMM

Si,

FABIANI

Qui?

L'HOMAIE.

Moi.

FABIANL

Bah ! toi, misérable ! ce n^est pas vrai. Juif qui parle, bouche qui ment.

L'HOMME

J*ai ces papiers. ,

FABIANL

lumens. Oulesas-lu?

L'HOMME

Dans ma poche.

FABIANI

Je ne te crois pas. Bien en règle? il n'y manque rien ?

L'HOMME.'

Il n'y manque rien.

FABIANI

Alors, il me les faut !

L'HOMME

Doucement.

FABIANL

Juif, donne-moi ces papiers.

L'HOMME

Fort bien. — Juif! misérable mendiant qui passes dans la rue, donne-moi la ville de Shrewsbury, donne-moi la ville de Wexford, donne-

moi la comte de Waterford. — La charité, s'il vous plaît!

FABIANI

Ces papiers sont tout pour moi, et oe soat rien pour toi.

L'HOMME

Simon Renard et lord Chandos me les paieraient bien cher.

FABIÂNI*

Simon Renard et lord Chandos sont les deux chiens entre lesquels je te ferai pendre.

L'HOMME

Vous n'avez rien autre chose à me proposer ?

Adieu.

FABIANL

Ici, juif! — Que veux-tu que je te donne pour ces papiers?

L'HOMME

Quoique chose que vous avez «ur vous.

60 MARIE TUBOR.

FABIANL

Ma bourse ^

L^BOBIME.

Fi donc! voulez-vous la mienne?

FAfilANI.

Quoi, alors?

L'BOMBIE.

Il y a un parchemin qui ne vous quitte jamais. C'est un blanc-seing que vous a donné la reine , et où elle jure sur sa couronne

catholique d'accorder à celui qui le lui présentera la grâce, quelle qu'elle soit, qu'il lui demandera. Donnez-moi ce blanc-seing, vous aurez les titres de Jane Talbot. Papier pour papier.

FABIANL

Que veux-tu faire de ce blanc-seing?

L*HOMME

Voyons* Jeu sur table , mylord. Je vous ai dit

VOS affaires, je vais vous dire les miennejs. Je suid on des principaux argentiers juifs de la rue Kantersten , à Bruxelles. Je prête mon argent. G'^t mon métier. Je prête dix et Ton me rend quinze. Jeprêteà tout le monde, je prêterais au diable, je prêterais au pape. Il y a deux mois , un de mes débiteurs est mort sans m'avoir payé. C*était un ancien serviteur exilé de la famille Talbet; Le pauvre homme n'avait laissé que quelques guenilles. Je les fis saisir. Dans ces guenilles je trouvai une boîte et dans cette boîte des papiers. Les papiers de Jane Talbot , mylord, avec toute son histoire contée en détail et appuyée de preuves pour des temps meilleurs. La reine d'Angleterre venait précisément de vous donner les biens de Jane Talbot. Or, j'avais justement besoin de la reine d'Angleterre pour un prêt de dix mille marcs d'or. Je compris qu'il y avait une affaire à faire avec vous. Je vins en Angleterre sous ce déguisement , j'épiai vos démarches moi-même, j'épiai Jane* Talbot moi-même, je fais tout moi-même. De cette façon j'appri3 tout, et me voici. Vous aurez les papiers de Jane Talbot si vous medonnezleblanc-sçing delà reine. J'écrirai dessus que la reine me donne dix mille marcs d'or. On me doit quelque chose ici au bureau de l'excise , mais je ne chicanerai pas. Dix mille marcs d'or»

rien déplus. Je ne vous demande pas la somme que vous, parce qu'il, y a qu'une tête couronnée qui puisse l'y payer. Voilà parler nueUement, j'esr père. Voyez-vous, mylord, deux hommes aussi adroits que vous et moi n'ont rien à gagner à se tromper l'un l'autre. Si la franchise était bannie de la terre, c'est dans le tête-à-tête de deux fripons qu'elle devrait se retrouver.

FABIANI

Impossible. Je ne puis te donner ce blanc seing. Dix mille marcs d'or! Que dirait la reine? Et puis, demain je puis être disgracié ; ce blancseing , c'est ma sauve-garde ; ce blanc seing , c'est ma tête.

L'HOMME

Qu'est-ce que cela me fait? .

FABIANI

Demande-moi autre chose.

L'HOMME

Je veux cela.

JOURNÉE I, SCÈNE VI. 6;»

FABIANI

Juif, donne-moi les papiers de Jane Talbot.

L'HOMME

Mylord , donnez-moi le blanc-seing de la reine.

FABIANI

Allons y Juif maudit! il faut te céder.

Il tire un papier de sa pooiie.

L'HOMME

Montrez-moi le blanc-seing de la reine.

FABIANL

Montre-moi les papiers de Talbot.

LIIOMMÈ.

Après.

lu 8*approehent*de la lanterne, Fabiani, placé derrière le juif, de la main gauche lui tient le papier sous les yeux. L^homme Fexamine.

L'HOMME, lisant.

«Nous, Marie, reine... » — C'est bien. — Vous

M MARIE TUDOf.

voyez que je suis comme vous, mylord. J'ai tout calculé* J'ai tout prévu.

Il tire son poignard 4e la main droite et le lui enfonce dans la goige.

Excepté ceci.

L'HOMME

Ôh l traître!... -- A moi !

Il tombe — En tombant, i> jette dau» l'ombre, derrière lui, sans que Fabianis>en aperçoive, un paquet caclieté.

FAfilANI» se penchant sur le corps.

Je le croiâ mort, ma foi! — Vile, ces papiers!

11 fouille le juiC

«^Mais quoi ! il n'a rien ! rien sur lui ! pas un papier, le vieux mécréant ! Il mentait ! il me trompait! il me volait! Voyez-vous cela , damné juif! Oh! il n'a rien, c'est fini! Je l'ai tué pour rien! ils sont tous ainsi , ces juifs. Le mensonge et le vol » c'est tout le juif! — Allons , débarrassons*nous du cadavre, Je ne puis le laisser devant cette porte.

JOURMte I, SCÈNE VI. H

Allant ao fond dntbétie.

— Voyons si le Batelier est encore là , qu'U m'aide à le jeter dans la Tamise*

Il 4e9oend e| diB|ianiU terièK le pamper.

GILBERT, entrant par le côté opposé.

Il me semble que j'ai entendu un cri.

1] aperçoit le corps étendu à terre sous 1» lanterne.

— Quelqu'un d'assassiné! — Le mendiant!

L'HOMME , se soulevant à demi, '

Ah!... — vous venez trop tard, Gilbert.

Il désigne du doigt Tendoit où il a Jetélepaquet,

— Prenez ceci, ce sont des papiers qui prouvent que Jane, votre fiancée, est la fille et l'héritière dû dernier lord Talbot. Mon assassin est lord Clanbrassil , le favori de la reine. — Ah ! j'étouffe. — Gilbert ! venge-moi et venge-toi !. . . —

Il meurt.

GILBERT

Mortl — Que je me venge? que veut-il dire?

IIIARIE TUDOR.

Jane , fille de lord Talbot ! lord Clanbrassil ! le favori de la reine ! oh ! je m'y perds !

Secouant le cadavre.

— Parle, encore un mot ! — Il est bien mort.

JOURNÉE 1, SGÈNE VIL • 07

SCÈNE VII

GILBERT, FABIANL

VABIANI, revenant.

Qui va là ?

GILBERT

On vient d'assassiner un homme.

FABIANL

Non, un Juif.

GILBERT

Qui a tué cet homme?

FABIANL

Pardieu! TOUS ou moi.

G6 MARIE TUDÔR.

GILBERT

Monsieur!...

FABIANL

Pas de témoins. Un cadavre à terre. Deux hommes à côté. Lequel est l'assassin? rien ne prouve que ce soit l'un plutôt que l'autre, moi plutôt que vous.

Misérable! l'assassin, c'est vous.

FABIÂNL

Eh bien ! oui, au fait ! c'est moi. — Après?

GILBERT

Je vais appeler les constables.

FABIANL

Vous allez m'aider à jeter le corps à l'eau.

GILBERT

Je vous ferai saisir et punir.

FABIANL

Vous m'aiderez à jeter le corps à l'^au*

JOUBIfÉB I, fICÊNE VU. «9

GILBERT

Tous étçs impudent!

FAftIANL

Croyez-moi, effaçons toute trace de oeci, vous y êtes plus intéressé que moi.

GILBERT

Voilà qui est fort !

FABIÂNi.

Un de nous deux a fait le eouj^ Mot, je suis un grand seigneur, un noble lord. Tous, vous êtes un passant, un manant, un homme du peuple. Un gentilhomme <|ui tue un juif paie quatre soQS d'âmeadeu Un h^monç du .jpiiupil^ qui en lue un autre eat pefi4u.

G1I4BBET.

Vous oseriez?...

FABIANI

Si vous me dénoncez, je vous dénonce. On me croira plutôt que vous. En tous cas, les chances sont inégales. Quatre sous d'amende pour moi, la potence pothp vous.

7^ MARIE TUDOIU

GILBRRT.

Pas de témoins! pas de preuves! Oh! ma lête s'égare. Le misérable me tient, il a raison.

FABIAMI.

Vous aidcrai-je à jeter le cadavre à Teau ?

GILBERT

Vous êtes le démon !

GÎUiert prend le corps par la tête, Fabiano par les pieds; ils le porteot jusqu^au parapet.

FABIANI

Oui. — Ma foi, mon cher , je ne sais phis an juste lequel de nous deux a tué cet homme.

Ils descendent derrière le parapet.

FABIANI, meparaissanti»

Voilà qui est fait. — Bonne nuit , mon camarade, allez à vos affaires.

Il se dirige vers la maison et se retourne, voyant que Gilbert le suit.

Hé bien que voulez-vous? quelque argent pour

. JOURNÉE I, SGÉWE VU. 71

vosre peine ? en conscience, je ne vous dftis rien ; mais, tenez.

Il ààvoe sa > bonne à Gilbert, dont le piemier noufenent est un geste de refus, et qui accc^ ensuite de Tair d'un homme qui se rayise.

-->- Maintenant, allez -vous-en, Hé bien ! qu'attendet-vous encore?

GILBERT

lien.

FABIANI

Ma foi, restez là si bon vous semble. A vous la

belle étoile, à moi la belle fille. Dieu vous garde^

> Il se dirige vers la porte de la maison et paraît se disposer à rouvrir»

GILBERT

OÙ allez-vous ainsi?

FABIANL

Pardieu ! chez moi.

GILBERT

Comment, ijhez vous?

KABIANi.

Oui.

7â WAWB TUIMMt.

GILBERT

fj>uei est celui denotts deux qui'féveS tous me disiez tout à l'heure que l'assassin 4u juif c'était moif TOUS i^e ditç8 à présent que cette idai^oft- ci est la vôtre.

FABIAM.

Ou celle de ma maîtresse^ ce qui revient au même.

GILBERT

Répétez-moi ce que vous venez de dire.

FABIAM.

Je dis, l'ami, puisque v^us voulez le savoir, que cette maison est celle d'une belle Hlle nommée Jane, qui est ma maîtresse.

Et moi, je. dis, mylord, que tu mens! je dis que tu es un faussaire et un assassin , je dis que tu es un fourbe impudent, je dis que tu viens de prononcer là des paroles fatales dont nous mourons tous les deux, vois-tu; toi pour les avoir dites, moi pour les avoir enteadues !

JOURNÉE I, 8CÈNE TII. 73

FABIANL

Là, là. Quel est ce diable d'hommeP

Je suis Gilbert le ciseleur. Jane est ma fiancée.

FABUNL.

Et moi, je suis le chevalier Amyas Pawlett.

Jane est ma maîtresse.

GILBERT

Tu mens,. te dis-je, ta es lord ClanbrasBil, te

fayori de la reine. Imbécile qui croit que je ne sais pas cela !

FABIAOni, à part.

Tout le monde me cōnnatt donc celte nuit ! — Encore un homme dangereux, et dont ït faudra^ se défaire !

GHiBEtIt*

DisHoaoi sur-le-champ que tu as menti comme un lâche, et que Jane n'est pas ta maitressç».

FABÎANI.

Gonnaig*tu sor écriture?

Il tire un billet de ta poche. ^

— Lis ceci.

A part, pendant que Gilbert déploie convulsivement le pa|ner.

— Il importe qu'il rentre chez lui et qu'il cherche¹ querelle à Jane, cela donnera à mes gens le temps d'arriver.

GILBERT, lisant.

•.Je serai seule cette nuit, vous pouvez venir. »

— Malédiction ! mylord, tu as déshonoré ma fiancée, tu es un infâme ! Rends-moi raison !

FIBIANI, mettant sa main.

Je veux bien. Où est ton épée ?

GILBERT.

O rage ! être du peuple ! n'avoir rien sur soi ni épée, ni poignard ! Va, je t'attendrai la nuit au coin d'une rue, et je t'enfoncerai mes ongles dans le cou, et je t'assassinerai, misérable !

JOURNÉE I , SCÈNE VII. 75

Là, là , vous êtes violent mon camarade.

GILBERT.

Oh ! mylord ! je me vengerai de toi !

FIBIANI

* Toi ! te venger de moi ! toi si bas, moi si haut ! tu es fou ! je t'en défie.

GILBERT.

Tu m'en défies ?

FIBIANI.

Oui.

GILBERT.

Tu verras !

PABIANI, à pvti

n ne faut pas que le soleil de demam se lève |K)ur oet homme.

Haut

— L'ami , crois-moi j. rentre chez toi. Je suis fâ-« ^

mètuM -rvoûm.

ehé que tu aies découvert cela; mai» je te laisse la belle» Mon intention (railleurs n'était pas. de pousser l'amourette plu& loin. Bientre chez toi*

n jette une clef aux piêdinde Gilbert.

— Si tu n'as pas de cirf, éa voici unq» Ou, si tu Faimes mieux^^ tu n'as qu'à frapper quatre, coups contre ce volet, Jane croira que c'est moi, et elle t'ouvrira. Bonsoir.

Dwrt.

JOURNÉE I , ^ÇÈm Vlir. 77

SCÈNE ITTII

GILBERT, resté seul.

Il est parti ! il n'est plus là ! je ne Tai pas pétri et broyé sous mes pieds , cet homme! Il a, fallu le laisser partir ! pas une arme sur moi !

n aperçoit à terre le poigaard a?ac lequel lord Glanbrassil a tné le Juif; il le ramasse ayec un empresaeamtnt furieux.

— Ah ! tu arrives trop tard ! — ta ne pourras proba* blement tuer que moi! mais c'est égal, que tu sois tombé du ciel ou vomi par Tenfçr , je te bénis ! — Oh ! Jane m'a trahi ! Jane s'est donnèeà cet infâme ! Jane est l'héritière de lo^d Talbot ! Jane est perdue pour moi ! — Oh Dieu ! voilà en une heure plus de choses terribles sur moi que ma tête n'en peut porter !

Simon Renard parait dans les ténèliiM au fond du théâtre.

— Oh i me vengper4e cette homme ! me venger de ee lord Glanbrassil! Si je vais au palais de la reine , le§ laquais me chaisseroiit à coups de))ied

78 MARĬK^ TUDOR.

comme un chien! Oh! je Buis fou, ma tête se brise. Oh! cela m'est égal (Je mourir, mais je voudrais être vengé ! je donnerais mon sang pour la vengeance ! N'y a^tJl personne au monde qui veuille faire ce marché avec moi ? Qui veut me venger de lord Clanbrassil et prendre ma vie pour paiement?*..

JOURNÉE ĩ, SCÈNE IXk Î»

HAttlf: TUDOR

amON RENARD.

Tu seras vengé de lordXlhinbrassil, et tu mourras*

^LBERT.

Qui que tu sois, nierçi!

SQfW BEIURD.

Oui y tu auras la vengeance qu^ tu veux ; mais n'oublie pas à quelle oendition. Il me faut ta vie.

GILBERT

Prends-la.

SIMON RENARD

C'est convenu?

GILBERl:

Oui.

SIMON RENARD

Suis-moi.

GILBERTt.

Si

- SIMON RENARD

Tu le sauras.

GILBERT

Songe que tu me promets de me venger!

SIMON RENARD

Songe que tu me promets de mourir !

DEUXIÈME JOURNÉE

LA REINE

PERSONNAGES

GILBERT. '

FABIANO FABIANÎ.

SIMON RENAUD

Les Seignbues. Le Boubaeau.

DEUXIEME JOURNEE

Une chambre de IVippattsment de lu Aelne» — Un évangile ouvert sur un prie-dieu. La couronne royale sur un escabeau. — Portes latérales. Une large porte au fond..— Une partie du fond nmsquée par une grande tapisserie de haute lice.

SCÈNE I

LA REINE, splendidement rêtue, coudhëe shr un lit de repos ;
FABIANO FABIANI, assis sur tin pliant à côté ; magnifique cos-

tume, la farretière.

FÂBIANI , une guitare à la main , chantant.

Quand tu dors, calme et pure, Dans l'ombre sous mes .yeux ,
Ton haleine murmure Des mots harmonieux.

Ton beau corps se révèle Sans voile et sans atours.... —

Dormez, ma belle.

Dormez toujours!

Quand tu me dis : Je t'aime!

O ma beauté, je croi...* Je crois que le ciel même S^ouyre au-
dessus de moñ Ton regard étincelle Du beau feu des amours....—

Aimez, ma belle.

Aimez toujours !

Vois-tu ? toute la vie Tient dans ces quatre mots.

Tous les biens qu'on enyie, Tous les biens sans les maux l Tout
ce qui peut séduire Tout ce qui peut charmer... • —

Chanter et rire ,

Dormir, aimer !

Il pose la guitare à terre.

Oh !.je vous aime plus que je ne peux dire, ma* dame ! mais ce
Simon Renard! ce Simon Renard^ plus puissant que vous-même
ici ! je le hais.

LA REINE

Vous savez bien que je n'y puis rien , mylord. Il est ici le légat du prince d'Espagne, mon futur mari.

Votre futur mari !

ÂUoBs, mylord, ne parlons plus de cela. Je vous aime, que vous faut-il de plus? Et puis, voici qu'il est temps de vous en aller.

FABIANL

Marie , encore un instant !

LA REINE

Mais c'est l'heure où le conseil étroit va s'assembler. Il n'y a eu ici jusqu'à cette heure que la femme , il faut laisser entrer la reine.

FABIANK

Je veux, moi, que la femme fasse attendre la reine à la porte.

88 MARIE TUOOR.

LA ftfilNî;.

YouB voulez, vous! vous voulez, vous! Regardes^-^ioi, mylord. Tu as une jeune et charmante tête, Fabiano!

FÂBtÂNK

C'est vous qui êtes belle , madame ! Vous n'auriez besoin que de votre beauté pour être toutepuissante. Il y a sur votre tête quelque chose qui dit que vous êtes la reiniô, itiaîè (cela est encbre btèn mîêUx éctît sur votre frotit que sur tbtre ttyn^ronne.

LA REINE

Veus me flattez !

FABIAM,

Je t'aime.

LA REINE. '

Tu m'aimes , n'est-ce pas ? Tu n'aimes que iùoi^

Redis-le-moi encore comme cela , avec ces yeux-

là. Hélas ! nous autres pauvres femmes , nous ne sàvbtis jamais au juste ce qui se passée dans Iç co^ur d'un homme; nous sommes obligées d'en croire

JOUMÉfi il , SCÈNE I. M

VOS yeux , et les plus beaux, Fablano , f|ODt quel'-* quefoift les plus menteurs. Mais dans les tienp, my^ lord, il y a tant déloyauté, tant de candeur, tant debjjipne foi, qu'ils ne peuvent mentir ceux-là, n'est-^ce pas? Oui, ton regard est naif et sincère, nsion beau page. Oh ! prendre des yeux célestes pour tromper, ce seraijt infernal. Ou tes yeux sont les yeux d'un ange, ou ils sont ceux d'un démon.

FABIAM.

Ni démon, ni ange. Un homme qui vous aime.

LA REINE

Qui aime la reine?

Qui aime Marie.

LA REINE

Écoute, Fabiano, je t'aime aussi, moi. Tu es jeune , il y a beaucoup de belles femmes qui te regardent fort doucement, je le sais. Enfin , on se lasse d'une reine comme d'une autre. Ne m'interromps pas. Si jamais tu deviens amoureux d'une autre femme , je veux que tu me le dises. Je te par-

donnerai peut-être si tu me le dis. Ne m'interromps donc pas. Tu ne sais pas à quel point je t'aime^ je ne le sais pas moi-même ! Il y a des moments, cela est vrai où je t'aimerais mieux mort qu'he^j^eux avec une autre ; mais il y a aussi des moments où je t'aimerais mieux hem^ixi Mon Dieu ! je ne sais pas pourquoi on cherche à me faire la réputation d'une méchante femme.

FABIANI

Je ne puis être heureux qu'avec toi, Marie* Je n'aime que toi.

LA REINE

Bien sûr? regarde-moi. Bien sûr? Oh! je suis jalouse par instants ! je me figure, — quelle est la* femme qui n'a pas de ces idées^là? — je me Stgure quelquefois que tu me trompes. Je voudrais être invisible, et pouvoir te suivre, et toujours savoir ce que tu fais , ce que tu dis , où tu es. Il y a dans les contes des fées une bague qui rend invisible; je donnerais ma couronne pour cette bague-là. Je m'imagine sans cesse quç tu vas voir lesbelles jeunes femmes qu'il y a dans)a ville. Oh ! il ne faudrait pas me tromper, vois-^tu !

FABlÂIfi.

Mais ôtez-vous donc ces idées-là de l'esprit, madame L Moi TOUS tromper , ma dame , ma reine , ma bonne maîtresse ! Mais il faudrait que je fusse le plus ingrat et le plus misérable des hommes pour cela ! Mais je ne vous ai donné aucune raison de croire que je fusse le plus ingrat et le plus misérable des hommes ! Mais je t'aime, Marie ! mais je t'adore ! mais je ne pourrais seulement pas regarder une autre femme ! Je t'aime , te dis-je ! mais est-ce que tu ne vois pas cela dans mes yeux? Oh! mon Dieu ! il y a un accent de vérité qui devrait persuader, pourtant. Voyons, regarde-moi bien, est-ce que j'ai l'air d'un homme qui te trahit ? Quand un homme trahit une femme, cela se voit

tout de suite. Les femmes ordinairement ne se

trompent pas à cela. Et quel moment choisis-tu pour me dire des choses pareilles, Marie ? le moment de ,ma vie où je t'aime peut-être le plus ! C'est vrai, il me semble que je ne t'ai jamais tant aimée qu'aujourd'hui ! Je ne parle pas ici à la reine'. Pardieu, je me moque bien de la reine. Qu'est-ce qu'elle peut me faire la reine? elle peut me faire couper la tête, qu'est-ce que cela? Toi, Marie, tu peux me briser le cœur ! ce n'est pas votre majesté

MARIE TUIK>R.

que j'aime, c'est toi. C'est ta belle main blanche et douce que je baise et que j'adore, et non votre sceptre, madame!

LÀ REINE

Merci, mon Fabiano. Adieu. — Mon Dieu! my* lord, que vous êtes jeune! le» beaux cheveux noirs et la charmante tête que voilà ! — Revenez dans une heure.

FABIANL

Ce que" vous appelez une heure, vous, je l'appelle un siècle, moi !

UsorU

Sitôt qu'il est sorti, la Reine se lève précipitamment, Ta à une porte assyée» rouvre et introduit Simoa RearcL

LA REINE, SIMON RENARD

LA REINE

Entrez, monsieur le bailli. Eh bien ! étiez-vous resté là ? l'avez-vous entendu ?

SIMON RENARD

Oui, madame.

LA REINE

Qu'en dites-vous ? Oh ! c'est le plus fourbe et le plus faux des hommes. Qu'en dites-vous ?

SIMON RENARD

Je dis, madame,* qu'on voit bien que cet homme porte un nom en t.

>LA REINE

..Et vous êtes sûr qu'il va chez cette femme 1» nuit? vous l'avez vu?

SIMON RBNARD.

Moi, Chandos, Clinton, Mohtagu, dix témoins.

LA REINE

C'est que c'est vraiment infâme !

SMON RENARD.

D'ailleurs la chose sera encore mieux prouvée à la reinetout à l'heure. Lajeune fille est ici, comme je Tai dit à votre majesté. Je Tai fait saisir dans s» maison cette nuit.

LA REINE

Mais est-ce que ce n'est pas là un crime suffisant pour lui faire trancher la tête à cet homme, monsieur? »

SIMON RENARD

Avoir été chez une jolie fille la nuit?-non, madame. Votre majesté a fait niçttre en jugement Trogmorton pour un fait pareil ; Trogmorton a été absous.

LA REINE

J'ai puni les juges de Trogmorton,

SIMON RENARD

Tâchez de n'avoir pas à punir les juges de Fabiani.

LA REINE

Oh! comment me venger de ce traître?

SIMON RENARD

Votre majesté ne veut la vengeance que d'une certaine manière ?

LA REINE

La seule qui soit digne de moi.

SIMON RENARD

Troglodyte a été absous, madame^ Il n'y a qu'une moyenne
l'ai dit à votre majesté. L'homme qui est là.

LA REINE

Fera-t-il tout ce que je voudrai?

SIMON RENARD

Oui, si vous faites tout ce qu'il voudra.

LA REINE

Donnera-t-il sa vie ?

» 96 ATARIÉ ftdOR.

SUFOU RENARD^

U fera ses conditions ; mais il donnera sa vie.

LA REINE

Qu'est-ce qu'il veut? savez-vous?

SIMON RENARD

Ce que vous voulez vous-même. Se venger.

LA REINE

Dites qu'il entre, et restez par là à portée de 1^{re} voix, — Monsieur le bailli !

SIMON RENARD, réveillé.

Madame?... .

LA REINE

Dites à mylord Chandos qu'il se tienne là dans la chambre voisine avec six hommes de mon ordonnance, tous prêts à entrer. — Et la femme aussi ^ toute prête à entrer ! — Allez.

Simon Benaffl'smt.

LA REINE, seule.

— Quelle ! sera terrible !

Une des portes latérales s'ouvre. Entrent Simon Renard et (Gilbert*

LA REINE, GILBERT, SIMON RENARD

GILBERT.

Devant qui suis-je ?

SIMON RENARD

Devant la Reine.

GILBERT

La Reine!

LA REINE

C'est bien, oui, la Reine. Je suis la Reine. Nous n'avons pas le temps de nous étonner. Vous, monsieur, vous êtes Gilbert, un ouvrier ciseleur. Vous demeurez quelque part par M au borq de Teau

avec une nommée Jane dont vous êtes le fiancé, et qui vous trompe, et qui a pour amant un nommé Fabiano qui me trompe, moi. Vous voulez vous venger, et moi aussi. Pour cela, j'ai besoin dédisposer de votre vie à ma fantaisie. J'ai besoin que vous disiez ce que je vous commanderai de dire, quoi c[ue ce soit. J'ai besoin qu'il n'y ait plus pour voua ni faux ni vrai, ni bien ni mal, ni juste ni injuste, rien que ma vengeance et ma volonté. J'ai besoin que vous me laissiez faire et que vous vous laissiez faire. Y coQ-sentez-vous?

GILBBRT.

Madame. . .

LA REINE

La vengeance , tu l'auras. Mais je te préviens qu'il faudra mourir. Yoil^ tout. Fais tes conditions. Si tu as une vieille mère, et qu'il faille couvrir sa nappe de lingots d'or, parle, je le ferai. Vends-moi ta vie aussi cher que tu voudras.

GaBEBT.

Je ne suis plus décidé à mourir , madame^

LA BEINE.

Comment !

GILBERT

Tenez, Majesté; j'ai réfléchi toute la nuit, rien ne m'est prouvé encore dans cette affaire. J'ai vu un homme qui s'est vanté d'être l'amant de Jane. Qui me dit qu'il n'a pas menti? j'ai vu une clef. Qui me dit qu'on ne l'a pas volée? j'ai vu une lettre. Qui me dit qu'on ne l'a pas fait écrire de force. D'ailleurs je ne sais même plus si c'était bien son écriture. Il faisait nuit. J'étais troublé. Je n'y voyais pas. Je ne puis donner ma vie qui est la sienne comme cela. Je n'ai rien, je ne suis sûr de rien, je n'ai pas vu Jane.

LA REINE

On voit bien que tu aimes ! Tu es comme moi, tu résistes à toutes les preuves. Et si tu la vois , cette Jane « si tu l'entends avouer le crime, feras-tu ce que je veux ? ' »

GILBERT

Oui. À une condition.

MARIE TLDOR.

LA REINE

Tu me la diras plus tard.

A Simon Renard.

— Cette femme ici tout de suite!

Simon Renard soit. La Rdne place Gilbert derrière on rideav
qui oocope nue partie da fond ^ rappartement

— Mets -toi là.

Entre Jane, p^e et tremblante.

JOURNÉE II, BCknt IY. IM

SCÈNE IV

LA REINE, JANE, GILBERT derrière le rideau.

LA REINE

Approche, jeune fille, tu sais qui nous sommes?

JANE

Oui, madame.

LA fiEINE.

Tu sais quel est l'homme qui t'a séduite?

JANE

Oui, madame.

LA REINE

Il t'avait trompée? il s'était fait passer pour un gentilhomme
nommé Amyas Pawlet?

tQ% MARIE TUDOR.

JANE

Oui, madame.

Tu sais maintenant que c'est Fabiano Fabiani, comte de Glanbrassil S^

JANE

Oui, madame.

LA REINE

Cette nuit, quand on est venu te saisir dans ta maison, tu lui avais donné rendez-vous, tu Fat-tendais?

.^ANE, joignant les matnft.

Mon Dieu, madame !

LA REINE

Réponds.

JANE, d'une voix faible»

Oui.

LA REINE

Tu sais qu'il n'y a plus rien à espérer ni pour lui , ni pour toi?

JANE

Que la mort. C'est une espérance.

LA REINE

Raconte-moi toute l'aventure. Où as-tu rencontré cet homme pour la première fois ?

JANE

La première fois que je l'ai vu, c'était. ;. —Mais à quoi bon tout cela? Une malheureuse fille du peuple, pauvre et vaine , folle et coquette, amoureuse de parures et de beaux dehors, qui se laisse éblouir par l'étiquette mise d'un grand seigneur. Voilà tout. Je suis séduite , je suis déshonorée , je suis perdue. Je n'ai rien à ajouter à cela. Mon Dieu ! vous ne voyez donc pas que chaque mot que je dis me fait mourir, madame.

LA REINE

C'est bien.

JANÈ.

Oh ! votre colère est terrible, je le sais, infortunée. Ma tête ploie d'avance sous le châtimement que vous me préparez...

LA REINE

Moi ! un châtimement pour toi ! est-ce que je m'occupe de toi, folle ! qui es-tu, malheureuse créature, pour que la reine s'occupe de toi ? Non, mon affaire , c'est Fabiano. Quant à toi , femme, c'est un autre que moi qui se chargera de te punir.

JANE

Eh bien, madame, quel que soit celui que vous -en chargiez, quel que soit le châtimement, je subirai tout gauchement, je vous en remercie. même^ si Vous avez pitié d'une prière que je

vaisToUs fimre« Il y a un homme qui m'a prise orpheline
aïi.bët^* ceau, qui m'a adoptée^ qui lii'a élevée , qui m'û nourrie,
qui lii'a aimée et qui m'aime eûcare; un hpmme dont je stiis bien
indigne ^ envers qui j'ai été bien criminelle, et dont l'image est
pourtant au fond de mon cœur chère, auguste et sacrée comme
celle de Dieu ; un homme qui sans doute à l'heure où je vous
parle trouve sa maison vidé et

JOURNÉE II, SCÈNE IV. 105

abandonnée, et dévastée , et n'y comprend rien et s'arrache les
cheveux de désespoir. Hé bien, ce que je demande à votre majes-
té , madame , c'est qu'il n'y comprenne jamais rien , c'est que je
disparaisse sans qu'il sache jamais ce que je suis devenue , ni ce
que j'ai fait, ni ce que vous avez fait de moi. Hélas , mon Dieu ! je
ne sais pas si je me fais bien comprendre ; mais vous devez sentir
que j'ai là un ami, un noble et généreux ami , — pauvre Gilbert !
oh oui , c'est bien vrai ! — qui m'estime et qui me croit pure , et
que je ne veux pas qu'il me haïsse et qu'il me faiéprise... — vous
me comprenez, n'est-ce pas , madame? l'estime de cet homme ,
c'est pour moi bien plus que la vie, allez! et puis, cela lui ferait un
si afireux chagrin ! Tant de surprise ! il n'y croirait pas d'abord.
Non , il n'y croirait pas. MonDieu! pauvreGilbert! oh, madame!
ayez pitié de lui et de moi. Il ne vous a rien fait,, lui. Qu'il ne
sache rien de ceci, au nom du ciel! au nom du ciel ! Qu'il ne sache
pas que je suis cou* pable , il se tuerait. Qu'il ne sache pas que je
suis morte , il mourrait.

LA REINE

L'homme dont vous parlez est là qui vous écoute, qui vous
juge et qui va vous punir.

Gilbert se montre..

106 MARIE TDDOR.

JANE

Ciel! Gilber!

GILBERT, à la Reiiiie,

Ma vie est à vous, madame.

LA REINE

* Bien. Avez-vous quelques conditions à me Eadie?

GILBERT

Oui, madame.

LA R£1N

Lesquelles? Nous vous donnons notre parole de reine que nous y souscrivons d'avance.

GILBERT

Voici, madame. — C'est bien simple. C'est une dette de reconnaissance que j'acquitte envers un seigneur de votre cour qui m'a fait beaucoup tra-vailler dans mon métier de ciseleur,

LA REINE

Parlez.

GILBERT

Ce seigneur a une liaison secrète arec une femme qu'il ne peut épouser, parce qu'elle tient à une famille proscrite. Cette femme, qui a vécu cachée jusqu'à présent, c'est la fille unique et l'héritière du dernier h)rd Talbot, décapité sous le roi Henri VIII.

LA REINE

Comment! es-tu sûr de ce qu'« tu dis là? Jean Talbot, le bon lord catholique^ le loyal défenseur de ma mère d'Aragon, il a laissé une fille, dis-tu? sur ma couronne, si cela est vrai , cette enfant est mon enfant ; et ce que Jean Talbof a fait pour la mère de Marie d'Angleterre, Marie d'Angleterre le fera pour la fille de Jean Talbot.

GILBERT

Alors, ce sera sans doute un bonheur pour vo^ tre majestJide rendre à la fille de lord Talbot les biens de son père?...

LA REINE

Oui, certes, et de les reprendre à Fabiano! — Mais ar-t-on les preuves que cette héritière existe?

108 MARIE TUDOE.

GILBERT

On les a«

LA REINE

D'ailleuifs, si nous n'avotispas de preuves, nous en ferons.
Nous ne sommes pas la reine pour rien.

GILBERTr

Votre majesté rendra à la fille de lord Talbot les biens, les titres, le rang, le nom, les armes et la devise de son père. Votre majesté la relèvera de toute proscription et lui garantira la vie sauve* Votre majesté la mariera à ce seigneur qui est le seul homme qu'elle puisse épouser. A ces conditions, madame, vous pourrez disposer de moi, de ma liberté, de ma vie et de ma volonté, selon votre plaisir.

LA REINE

Bien. Je ferai ce que vous venez de dire.

GILBERT

Votre majesté fera ce que je viens de dire. La reine d'Angleterre me le jure 5 à moi , Gilbert ^

JOURNÉE II, SCÈm IV. 109

Touvrier ciseleur , sur sa couronne que voici et sur l'évangile ouvert que voilà.

LA REINE

Sur la royale couronne que voici et sur le divin évangile que voilà , je te le jure !

GILBERT

Le pacte est conclu , madame. Faites préparer une tombe pour moi, et un lit nuptial pour les époux. Le seigneur dont je parlais , c'est Fabiani, comte de Clanbrassil. L'héritière de Talbot, la voici.

JANE

Que dit-il?

Est--ce que j 'ai affaire à un insensé ? Qu'est-ce que cela signifie? Maître ! faites attention à ceci, que vous êtes hardi de vous railler de la reine d'Angleterre ; que les chambres royales sont des lieux où il faut prendre garde aux paroles qu'on dit , et qu'il y a d^s occasions où la bouche fait tomber la tétel

110 NARIE T13DoR.

GILBERT

Ma tête y vous l'avez, madame. Moi, j'ai votre serment !

LA REINE

Vous ne parlez pas sérieusement. Ce Fabiano!

cette Jane !... — Allons donc !

GILBERT

Cette Jane est la fille et l'héritière de lord Talbot.

LA REINE

Bah ! vision ! chimère ! folie ! Les preuves , les avez-vous ?

GILBERT

Complètes.

11 tire un paquet de sa poUrine.

— Veuillez lire ces papiers.

LA REINE

Edt-ce que j'ai le temps de lire vos papiers, moi? Est-ce que je vous ai demandé vos papiers? Qu'est-ce que cela me fait , vos papiers? Sur mon

âme, s'ils prou? ent quelque chose /je les jetterai au feu, et il ne restera rien.

GILBERT

Que votre serment, madame.

LA REINE

Mon serment ! mon serment !

GILBERT

Sur la couronne et sur Tévangile , madame !

c'est-à-dire , sur Yotre tête et sur votre âme , sur votre vie dans ce monde et sur votre vie dans l'autre.

LÀ REINE

Mais que veux-tu donc ? Je te jure que tu es en démente !

GILBERT

Ce que je veux? Jane a perdu son rang, rendezle-lui! Jane a perdu l'honneur, rendez-le-lui ! Proclamez-la fille de lord Talbot et femme de Jord Clanbrassil, — et puis, prenez ma vie!

LA REINE

Ta vie ! mais que veux-tu que j 'en fasse de ta

112 MARIE TUDOB.

vie à présent? Je n'en voulais que pour me venger de cet homme, de Fabiano ! Tu ne comprends donc rien? Je ne te comprends pas non plus moi. Tu parlais de vengeance ! C'est comme cela quetutevenges ? C'esgensdu peuple sont stupides ! Et puis , est-ce que je crois à ta ridicule histoire d'une héçitière de Talbot ? Les papiers ! tu mèn montres les papiers ! je ne veux pas les regarder.

Ah ! une femme te trahit, et tu fais le généreux t à ton aise. Je ne suis pas généreuse, moi ! J'ai la rage et la haine dans le cœur. Je me vengerai, et tu m'y aideras. Mais cet hom'me est fou ! il est fou ! il est fou ! mon Dieu ! pourquoi en ai-je besoin ? (Il'est désespérant d'avoir affaire à des gens pareils dans des affaires sérieuses l

pILBERT.

J'ai votre parole de reine catholique. Lord Clanbrassil a séduit Jane, il l'épousera.

LA REINE

Et s'il refuse de l'épouser ?

GILBERT

Vous l'y forcerez, madame.

JANĭ.

Oh non ! ayez pitié de moi, Gilbert !

GILBERT

Eh bien! s'il refuse, cet infâme, votre majesté fera de lui et de moi ce qu'il lui plaira.

LA REINE, avec joie.

Ah ! c'est tout ce que je veux !

GILBERT

Si ce cas-là arrivait, pourvu que la couronnée de comtesse de Waterford soit solennellement remplacée par la reine sur la tête sacrée et inviolable de Jane Talbot que voici, je ferai, moi , tout ce que la reine m'imposera.

LA REINE

Tout?

GILBERT

Tout. — Même un crime, si c'est un crime qu'il vous faut,^ même une trahison, ce qui estt plus qu'un crime, même une lâcheté, ce qui est plus qu'une trahison.

LA REINE

Tu diras ce qu'il faudra dire? Tu mourras de la mort qu'on voudra?

giCbert.

De la mort qu'on voudra.

JANE

Dieu!

LA REINE

Tu le jures ?

Je le jure.

LA REINE

La chose peut s'arranger ainsi. Cela suffit. J'ai ta parole, tu as la mienne. C'est dit.

Elle paraît réfléchir un moment.

A Jane.

— Vous êtes inutile ici, sortez, vous. On vous rappellera.

JANE

Gilbert ! qu'avez-vous fait-là ? Gilbert ! je suis une misérable, et je n'ose lever les yeux sur vous ! Gilbert ! vous êtes plus qu'un ange, car vous avez tout à la fois les vertus d'un ange et les passions d'un homme !

Elle sort

joufiMÉE u, sckm y. iis

SCÈNE V

LA REINE, GILBERT; puis SIMON RENARD, Lokd

CHANDOS , et les Gardes.

LA REINE à Gilbert.

As-tù une arme sur toi? un couteau ? un poignard ? quelque chose ?

GILBERT, tirant de sa poitrine le poignard de lord GlanbrassiL

Un poignard? oui, madame.

Bien. Tiens-le à ta main.

Elle loi saisit vivement le bras.

^ — Monsieur le bailli d'Amont! lord Chandos!

Entrent Simon Renard, tord Chandos et les gardes.

— Assurez-vous de cet homme ! il a levé le poignard sur moi. Je lui ai pris le bras au moment où il allait me frapper. C'est un assassin.

11« MARIE TUOOR.

GILBERT

Madame ! . . .

LA REINE, bas à Gilbert.

Oublies-tu déjà nos conventions? est-ce ainsi que tu te laisses faire ?

Haut

— Vous êtes tous témoins qu'il avait encore le poignard à la main? Monsieur le bailli, comment se nomme le bourreau de la Tour de Londres ?

SIMON RENAUD

C'est un Irlandais appelé Mac Dermoti.

LA REINE

Qu'on me l'amène, j'ai à lui parler.

SIMON RENARD

Vous-même ?

Moi-même.

SIMON RENARD

La reine parlera au bourreau !

JOURNÉE II, SCÈNE V. il7

LA REINE

Oui , la reine parlera au bourreau , la tête parlera à la main. —
Allez donc !

Un garde soru

Mylord Chandos, et vous , messieurs, vous me répondez de cet homme. Gardez-le là , dans vos rangs, derrière vous. Il va se passer ici des choses qu'il faut qu'il voie. — Monsieur le lieutenant d'Amont, lord Clanbrassil est-il au palais?

, SIMON RENABD.

Il est là, dans la chambre peinte, qui attend que le bon plaisir de la reine soit de le voir.

LA REINE

Il ne se doute de rien?

SIMON RENARD

De rien.

LA REINE, à lord Chandos.

Qu'il entre.

SIMON RENARD

Toute la cour .est là aussi qui attend. N'introduira-t-on personne avant lord Clanbrassil ?

LA REINE

Quels sont parmi nos seigneurs ceux qui haïssent Fabiani?

SIMON RENARD

Tous.

LA REINE

Ceux qui le haïssent le plus ?

miOff RENARD.

Clinton, Montagu, Somerset, le comte de Derby , Gérard , Fitzr-Gerard , lord Paget , et le lord chancelier.

LA REINE, à lord Ghandos.

Introduisez ceux-là, tous, excepté le lord chancelier^ Allez.

Ghando» sort A Simon Renard.

■' — Le digne évêque chancelier n'aime pas Fabiani plus que les autres ; mais c'est un homme à scrupules.

Apercevant les papiers que Gilbert a déposés sur la, table.

"•^ Ah 1 il faut pourtant que je jette un coup d'œil sur ces papiers.

Pendant qu'elle les examine, la porte du fond s'ouvre. Entrent avec die profonds saints les seigneurs désignés par ta rei^ie.

SCÈNE VI

Les mêmes, Lord CLINTON et les autres Seigneurs.

LA REINE

Bonjour, messieurs. Dieu vous ait en sa garde, mylords.

A lord Montagu.

—Anthony Bfown, je n'oublie jamais que vous avez dignement tenu tête à Jean de Montmorency et au sieur de Toulouse dans mes n^oçiations avec Tempereur mon oncle. — Lord Paget, vous recevrez aujourd'hui vos lettres de baron Paget de B^audesert en Sta^ord. — Eh mais! c'est notre vieil ami lord Clinton ! Nous sommes toujours votre bonne amie , mylord. C'est vous qui avez exterminé Thomas Wyat dans la plaine de Saint-^ James. Souvenons-nous-en tous , messieurs. Ce jour-là la couronne d'Angleterre a été sauvée par un pont qui a permis à mes troupes d'arriver jusqu'aux rebelles, et par un mur qui a empêché les

rebelles d'arriver jusqu'à moi. Le ponf , c'est le pont de Londres. Le mur, c'est lord Clinton !

LORD CLINTON, bas à Simon Renard.

Voilà six mois que la reine ne m'avait parlé. Comme elle est bonne aujourd'hui!

SIMON RENARD, bas à lord Clinton.

Patience, mylord. Vous la trouverez meilleure encore tout ^ l'heure.

LA REINE, à lord Chandos.

Mylord Clanbrassil peut entrer.

A Simon Renard.

"^ Quand il sera ici depuis quelques minutes...;

Elle loi parle bas à Toreiile, et lui désigne la porte par laquelle Jane

est sortie.

SIMON RENARD

Il suffit, madame.

Entre Fabiani.

SCÈNE VII

DES MEMBRES, FABIANI:

LA REINE

Ah! le voici!...

Elle le remet à parler bas- à Simon Renard.

KABI AMI, à part, salué par tout le monde et regardant autour de lui.

Qu'est-ce que cela veut dire? Il n'y a que de mes ennemis ici, ce matin. La reine parle bas à. Simon Renard., Diable! elle rit ! mauvais signe

LA REINE, gracieusement à Fabiani*

Dieu vous garde, mylord !:

FABIANI, saisissant sa main qu'il baise..

Madame. . .

À part.

— Elle m'a souri. Le péril n'est pas pour moi.

LA REINE, toujours gracieuse^

J ai à vous parler.

Elle vient avec lui sur le devant du Ihéùtre^ . FABIANI.

Et moi aus^i j'ai à vous parler, madame. J'ai dea^ reproches à vous faire. M'éloîgner, m exiler pen-. dant si long-temps! Ah ! il n'en serait pas ainsi, si dans les heures d*absence vous songiez à moi comme je songe à vous.

LA REINE

Vous êtes injuste; depuis que vous m'avez quît-^ tée je ne m'occupe que de vous.

FABIANI

Est-il bien vrai ? ai-je tant de bonheur ? répétez^ le-moi.

LA REINE, toujours souriant.

Je vous le jure.

FABIANI

You» m'aimez donc comme je vous aime?

LA REINE

Oui, mylord. — Certainement, je n'ai pensé qu'à vous. Tellement que j'ai songé à tous ménager une surprise agréable à votre retour.

FABIANI

Comnient! quelle surprise?

LA REINE

Une rencontre qui vous fera plaisir.

FABIANL

La rencontre de qui ?

LA REINE

Devinez. — Vous ne devinez pas ?

FABIÀNL

Non, madame.

LA REINE

Tournez-vous.

Il se retourne et aperçoit Jane sur le seuil de la petite porte
entr'ouverte.

12/i MARIE TUDOR.

FABIÀm, à part.

Jane !

JANEr à part

C'est lui !

LA REINE , toujours avec son sourire.

Mylord^ connaissez-vous cette jeune fille?

FABIÀJNL

Non, madame.

LA HEIHE.

Jeune fille, connaissez-vous mylord ?

JANE

Layérité avant la vie. Oui, madame.

LA REINE

Ainsi, mylord, vous ne connaissez pas cette femme?

FABIANI

Madame ! on veut me perdre. Je suis entouré d'ennemis. Cette femme est liguée avec eux san^

doute. Je ne la connais pas , madame ! je ne sais pas qui elle est, madame !

LA REINE, te leyast et lui frappant le Tûage de aoo ganL

Ah ! tu es un lâche ! — Ah ! tu trahis Tune et tu renies Tautre! Ah! tu ne sais pas qui elle est!Yeux tu que je te le dise, moi? Cette femme est Jane Talbot , fille de Jean Talbot, le bon seigneur catholique mort sur Téchafaud pour ma mère. Cette femme est Jane Talbot, ma cousine ; Jane Talbot, comtesse de Shrewsbury , comtesse de Wexford , comtesse de Waterford , pairesse d'Angleterre ! Voilà ce que c'est que cette femme ! — Lord Paget, vous êtes commissaire du sceau privé , tous tiendrez compte de nos paroles. La reine d'Angleterre reconnaît solennellement la jeune femme ici présente pour Jane, fille et unique héritière du dernier comte de Waterford.

Montrant les papiers.

— Voici les titres et les preuves que vous ferez sceller du grand sceau. C'est notre plaisir.

A Fabianj.

— Oui, comtesse de Waterford ! et cela est prouvé ! et tu rendras les biens , misérable ! — Ah ! tu ne connais pas cette femme ! Ah ! tu ne sais pas qui est

116 MARIE TIJDOR.

cette femme ! eh bien ! je te l'apprends, moi ! c'est Jane Talbot! et faut-il t'en dire plus encore?...

Le regardant en face, à voix basse, entre les dents.

— Lâche! c'est ta maltresse!

FABIANI

Madame...

Voilà ce qu'elle est ; maintenant voici ce que tu es , toi. — Tu es un homme sans âme , un homme sans cœur ^ un homme sajis esprit ! tu es un fourbe et un misérable! tues.... — Pardîeu, messieurs , vous n'avez pas besoin de vous éloigner. Cela m'est bien égal que vous entendiez ce que je vais dire à cet homme ! je ne baisse pas Ja voix , il me semble. — Fabiano 1 tu es un misérable , un traître envers moi , un lâche envers elle , un valet menteur , le plus vil des hommes, le dernier des hommes ! cela est pourtant vrai , je t'ai fait comte de €lanbrassil, baron de Dinasmonddy, quoi encore? baron de Darmouth enDevonshire. Eh bien ! c'est que j'étais folle! Je vous demande pardon de vous avoir fait cou-

doyer par cet homme-là, mylords. Toi, chevalier 1 toi, gentil-homme I toi, seigneur! m[^]is com-

pare-toi doue un peu à ceux qui sont cela , misérable ! mais regarde, en voîS autour de toi, des gentilshommes ! voilà Bridges , baron Chandos. Voilà Seymour, duc de Somerset. Voilà les Stanley, qui sont comtes de Derby depuis Tan quatorze-cent quatre-vingt-cinq! Voilà les Clinton , qui sont barons Clinton depuis douze-cent quatre-ving-dixhuit! Est-ce que tu t'imagines que tu ressembles à ces gens-là, toi ! tu te dis allié à la famille espagnole de Peñalver, mais ce n'est pas vrai, tu n'es qu'un mauvais italien, rien! moins que rien! fils d'un chausseur ^\x village de Larino ! — Oui, messieurs, fils d'un cbaussetier ! Je le savais et je ne le disais pas et je le cachais, et je faisais semblant de croire cet homme quand il parlait de sa noblesse. Car voilà comme nous sommes, nous autres femmes. mon Dieu ! je voudrais qu'il y eût des femmes ici, ce serait une leçon pour toutes. Ce misérable ! ce misérable ! il trompe une femme, et renie l'autre! infâme ! certainement, tu es bien infâme! comment! depuis que je parle il n'est pas encore à genoux ! à genoux, Fabiani! mylords, mettez cet homme de force à genoux !

Votre* majesté...

LA «EINE

Ce misérable , que j ai comblé de bienfaits ! ce laquais napolitain, que j'ai fait chevalier doré et comte libre d'Angleterre! Ah! je devais m'attendre à ce qui arrive ! on m'avait bien dit que cela finirait ainsi. Mais je suis toujours comme cela^ je m'obstine , et je vois ensuite que j'ai eu tort. C'est ma faute. Italien , cela veut dire fourbe ! Napolitain, cela veut dire lâche! toutes les fois que mon

père s'est servi d'un italien, il s'en est repenti. Ce Fabiani ! tu vois, lady Jane, à quel homme tu

t'es livrée, malheureuse enfant!— Je te vengerai, va ! — Oh! je devais le savoir d'avance, on ne peut tirer autre chose de la poche d'un italien qu'un stylet, et de l'ame d'un italien que la trahison l

FABIANI

Madame, je vous jure. . .

LA REINE

Il va se parjurer à présent ! il sera vil jusqu'à la fin ; il nous fera rougir jusqu'au bout devant ces hommes, nous autres faibles femmes qui l'avons aimé ! il ne relèvera seulement pas la tête t

Si, madame ! je la relèverai. Je suis perdu, je le vois bien. Ma mort et décidée. Vous emploierez tous les moyens, le poig&ard, le poison...

LA BEINE» lui prenant les mains, et Tattirant vivement sur le devant

du théâtre.

— Le poison ! Le poignard ! que dis-tu là, Italien? la vengeance traître , la vengeance honteuse , la vengeance par-derrière, lavengeatice comme dans ton pays! Non, signer Fabiani, ni poignard, ni poison. Est-ce <i>ue j'ai à me cacher, riioi, à chercher le coin des rues la nuit, et à me faire petite quand je me venge? non pardieu, je veux le grand jour, entends*-tu, mylord? le plein midi, le beau soleil, la place publique, la hache et le billot, la foule dans la rue , la foule aux fenêtres , la foule sur les toits, cent mille

témoins! je veux qu'on ait peur, entends-tu, mylord ? qu'on ti»ouve cela splendide , effroyable et magnifique , et qu'on dise : c'est une femme qui a été* outragée, mais c'est une reine qui se venge ! Ce favori si envié, ce beau jeune homme insolent que j'ai couvert de velours et de satin , je veux le voir plié en deux , effaré et tremblant , à genoux sur un drap noir.

pieds nus, mains liées, hué par le peuple, manié par le bourreau. Ce cou blanc où j'avais mis un collier d'or, j'y veux mettre une corde. J'ai vu quel effet ce Fabiarii faisait sur un trône, je veux voir quoi effet il fera suf un échafaud !

' FABIANI

Madame. . .

Plus un mot. Ah ! plus un mot. Tu es bien véritablement perdu, vois-tu. Tu monteras sur Técha^ faud comme SuffolketNorthumberland. C'est une fête comme une autre que je donnerai à ma bonne ville de Londres ! Tu sais comme elle te hait, ma bonne ville ! Pardîeu, c'est une belle chose quand on a besoin de se venger d'être Marie, dame et reine d'Angleterre , fille de Henri VIII, et maltresse des cpiatre mers ! Et quand tu seras sur l'échafaud, Fabiani, tu pourras, à ton gré, faire une longue harangue au peuple comme Northumberland, ou une longue prière à Dieu comme Suffolk pour donner à la grâce le temps de venir; le ciel m'est témoin que tu es un traître et que la grâce ne viendra pas ! Ce misérable fourbe qui me parlait d'amour et me disait tu ce matin ! — Hé mon Dieu, messieurs, cela paraît vous étonner

que je parle ainsi deyant tous; mais, je tous le répète, que m'importe ? <

À lord Somerset

— Mylord duc, vous êtes constable de la Tour , demandez son épée à cet homme.. ^

FABIANI

La voici ; mais je proteste. En admettant qu'il soit prouvé que j'ai trompé ou séduit une femme. . .

LA REINE

Ëh ! que m'importe que tu aies séduit une femme! est-ce que je m'occupe de cela? ces messieurs sont témoins que cela m'est bien égal !

FABIANI

Séduire une femme, ce n'est pas un crime capital, madame. Votre majesté n'a pu faire condamner Trogmorton sur une accusation pareille.

Il nous brave maintenant, je crois ! le ver devient serpent. Et qui te dit que c'est de cela qu'on t'accuse?

FABIANL

Alors de quoi m'accuse-t-on? je ne suis pas an-

132 MAEIE TUDOR. •

glais, moi, je ne suis pas sujet de votre majesté. Je suis sujet du roi de Naples et vassal du saintpère. Je sommerai son légat, Téminentissime cardinal Polus, de me réclamer. Je me défendrai , madame. Je suis étranger. Je ne puis être mis en cause que si j'ai commis un crime, un vrai crime.

— Quel est mon crime?

LA REINE

Tu demandes quel est ton crime ?

FABIANI

Oui, madame.

LA REINE

Vous entendez tous' la question qui m est faite, mylords, vous allez entendre la réponse. Faites attention , et prenez garde à vous tous tant que vous êtes, car vous allez voir que je n'ai qu'à frapper du pied pour faire sortir de terre un échafaud.

— Chandos ! Ghandos ! ouvrez cette porte à deux battants ! toute la cour ! tout le monde ! faites entrer tout le monde.

La porte du food's s'ouvre. Entre toute la cour.

SCÈNE VIH

Lfs mêmes, le Lord Chancelier, toute la Cour.

LA REINE.

— Entrez, entrez , mylords. J'ai véritablement beaucoup de plaisir à vous voir tous aujourd'hui. — Bien , bien , les hommes de justice , par ici , plus près, plus près. — Où sont les sergents d'armes de la chambre des lords , Harriot et Lianerillo ? Ah ! vous voilà , messieurs. Soyez les bienvenus. Tirez vos épées. Bien.

Placez-vous à droite et à gauche de cet homme. 11 est votre prisonnier.

FABIANL

Madame, quel est mon crime?

LA REINE

Mylord Gardiner, mon savant ami , vous êtes chancelier d'Angleterre, nous vous faisons savoir que vous ayez à vous assembler en diligence, vous

ISA NAME TUDO

et les douze lords commissaires de la chambre étoilée, que nous regrettons de ne pas Voir ici. Il se passe des choses étranges dans ce palais. Écoutez , mylords , madamie Elisabeth a déjà suscité plus d'un ennemi à notre couronne. Il y a eu le complot de Pietro Caro qui a fait le mouvement d'Exeter, et qui correspondait secrètement avec madame Elisabeth, par le moyen d'un chiffre taillé sur une guitare. Ily aeu la trahison de Thomas Wyatt, qui a soulevé le comté de Kent. Il y a eu la rébellion du duc de Suffolk , lequel a été saisi dans le creux d'un arbre après 1^e défaite des siens. Ily a aujourd'hui un nouvel attentat. Écoutez tous. Aujourd'hui, ce matin, un homme s'est présenté à mon audience. Après quelques paroles, il a levé un poignard sur moi. J'ai arrêté son bras à temps. J^eord Chandos et monsieur le bailli

d'Amont ont saisi l'homme. Il a déclaré avoir été poussé à ce crime par lord Glanbrassil.

FABIANI

Par moi ? cela n'est pas. Oh ! mais voilà une chose affreuse! cet homme n'existe pas. On ne retrouvera pas cet homme. Qui est -il? où est-il?

LA REINE

Il est ici.

JOURNÉE If, SCiNE VIII. |35

«GILBERT, sortant du milieu des soldats derrière lestfoeb il est resté

caché jusqu'alors.

CTest moi.

LA REINE

£i|coo8équeQce de» clécliPat)oop^ 4e Q9t honiwe»

nous, Xftarie, mue, nous accm4094 devant)f <!haiQ]M« atiK étoUea oet autre homipe , Fabianp Fablani^ comte de Clanbraasil, de haute trahison et d'attentat régicide rar notre personne impériale et sacrée.

FARIAWL

Régicide, moil c'est monstrueux! Oh! lua tête s^égare ! ma vue se trouble ! quel est ce piège? qui que tu sois, misérable, oses-tu affirmer que ce qu'a dû la reine est Yraî ? *

GIIAERT.

Oui.

FAWANI.

Je t'ai poussé au régicide, moi?

GILBERT

Oui.

FABIANI

Oui! toujours oui! malédiction! c'est que tous ne pouvez pas savoir à quel point cela est faux, messeigneurs! cet homme sort de l'enfer. Malheureux! tu vètx me perdre; mais tu ignores que tu te perds en même temps. Le crime dont tu me charges te charge aussi. Tu me feras mourir^ mais tu mourras. Avec un seul mot, insensé, tU fais tomber deux têtes, la mienne et la tienne. Sais-tu cela?

Je le sais.

FABIANI

Mylords, cet homme est payé. . .

GILBERT

Par vous. Voici la bourse pleine d'or que vous m'avez donnée pour le crime. Votre blason et votre chiffre y sont brodés.

FABIANI

Juste ciel ! — Mais on ne représente pas le poi-

gnard, av^ lequel, cet homme voulait « dit-op » frappi&r la reine. Où est le poignard? .

LORD CHANDOS.

Le voici.

GILBERT, à Fabiani.

Il c'est le vôtre.. — Vous n'avez donc pas pour cela* On en retrouvera le bureau chez vous.

LE LORD CHANGEUR.

Comte de Clanbrassil , qu'avez-vous à répondre? reconnaissez-vous cet homme?

FABIAN

Non.

GILBERT

Au fait, il ne m'a vu que la nuit. — Laissez-moi lui dire deux mots à l'oreille, madame; cela aidera sa mémoire.

Il s'approche de Fabiani. Bas.

— Tu ne reconnais donc personne aujourd'hui , mylord? pas plus l'homme outragé que la femme

138
ARLE DOR.

sédhite. A 11 f là tein^ ië t&ng^, maid l'homitie an

peuple se yen^é âuîiti. Tu ili*en:âirai< âéfié , je Ct^oid î te voilà pris entre les deux vengeances. Mylord ^ qu'en dis-tu? — Je sxxh (jrilbert, le ciseleur l

FABIÂNI.

Oui ! je vous reconnais. — Je reconnais cet homme , il y a tout dit.
Dit moi tout où j'ai bien vu à cet homme , je t'en ai dit rien à dire.

Il avoue

LE LORD CHANCELIER, à Gilbert

D'après la loi normande et le statut viii^e du roi Henri VIII, dans les cas de lèse-majesté au premier chef, l'aveu ne sauve pas le complice. N'oubliez point que c'est un cas où la reine n'a pas le droit de grâce, et que vous mourrez sur l'échafaud comme celui que vous accusez. Réfléchissez. Confirmez-vous tout ce que vous avez dit

GILBERT.

Je sais que j'ai menti, et je le confirme.

JOURNÉE II, SCÈNE VIII. m

JANE, à part

Mon Dieu ! si c'est un rêve , il est bien horrible !

LE LORD CHANCELIER, à Gilbert.

Consentez-vous à répéter vos déclarations la main sur l'évangile ?

Il présente l'évangile à Gilbert, qui y pose la main. GILBERT.

Je jure , la main sur l'évangile, et avec ma mort prochaine devant les yeux, que cet homme est un assassin ; que ce poignard , qui est le sien , a servi au crime; que cette bourse, qui est la sienne, m'a été donnée par lui pour le crime. Que Dieu m'assiste ! c'est la vérité !

LE LORD CHANCELIER, à Fabiani.

Mylord^ - qu'avez-vous à dire

Oi

FABIANI

Rien. — Je suis perdu !

MAaiE TUDOR.

SIMON RENARD, bas à la reine.

Votre majesté a fait mander le bourreau; il est là.

Bon 9 qu'il Tienne.

Les rangs des gentilshommes s'écartent, et l'on ?oit paraître
lèbourreBa vêtu de rouge et de noir, portant sur Tépaule une
longue épée dans son fourreau.

'iv'.t i>i ."^-^riNE IX

î- -«iK.».' -, ♦ r .l{\»t|iAi';)'

•ii'

« • ? : " *ht-.. -••• i'lni|t'»<. {

.1 Vl(

<îîH'i

> ■' 'Mit: k-

ut '. 1 < ' ! . ' • ' î < ■ . »

SCÈNE IX

Les MÈMES9 LE JBoVBABAV.

Mylord duc de Somerset, ces deux hommes à la Tour ! — Mylord Gardiner, notre chancelier, que leur procès commence dès demain devant les douze pairs de la chambre aux étoiles, et que Dieu soit en aide à la vieille Angleterre ! Nous entendons que ces hommes soient jugés tous deux avant que nous partions pour Exford, où nous ouvrirons le parlement , et pour Windsor, où nous ferons nçs pâques.

Au bourreau. ^

— Approche-toi ! Je suis aise de te voir. Tu es un bon serviteur. Tu es vieux. Tu as déjà vu trois règnes. Il est d'usage que les souverains de ce royaume te fassent un don, le plus magnifique possible, à leur avènement. Mon père, Henri VIII,

142 MAWE tUDOR.

t'a donné Fagrafe en diamants de son mantean. Mon frère, Edouard YI , t'a donné un hanap d'or ciselé. C'est mon tour maintenant. Je ne t'ai encore rien donné, moi. Il faut que Je te fasse un présent. Approche.

Montrant Fabiani.

— Tu vois bien cette tête , cettd jeune et charmante tête, cette tête qui, ce matin encore, était ce que j'avais de plus beau, de plus cher et de plus précieux au monde ^ eh bien ! cette tête, tu la vois. bien, dis.^ — Je te la donne!

PREMIÈRE PARTIE

Salle de rintérieur de la Tour de Londres. Voûte ogive soutenue par de gros piliers. A droite et à fauche, les deux portes basses de deux cachots. A droite , une liïcame qui est censée donner sur la Tamise. A gauche, une lucarne qui est censée donner sur les rues. De chaque côté, une porte masquée dans le mur. Au fond , une galerie avec une sorte de grand balcon fermé par des vitraux et donnant sur les cours extérieures " de la Tour.

GILBERT, JOSHUA

GILBERT

Eh bien ?

« JOSHUA

Hélas !

GILBERT

Plus d'espoir ?

lâfi MARIE TUDOR.

JOSHUA

Plus d'espoir !

Gilbert va à la fenêtre.

Oh ! tu ne Terras rien de la fenêtre!

GILBERT

Tu t'es informé, n'est-ce pas ?

IQSHUA.

Je ne suis que trop sûr !

GILBERT

C'est pour Fabiani ?

JOSHUA.

C'est pour Fabiani.

. Que cet homme est heureux ! malédiction sur moi !

JOSHUA

Pauvre Gilbert ! ton tour viendra. Aujourd'hui c'est lui, demain ce sera toi.

GILBERT

Que veux-tu dire ? nous ne nous entendons pas. De quoi me parles-tu ?

JOURNÉE mit PARTIE I, SCÈNE L M7

JOSHUA

De Féchafaud cju'on dresse en ce moment.

GILBERT

Et moi, jeté parle de Jane !

JOSHUA

Di^Jane!

GILBERT

Oui, de Jane ! de Jane seulement ! que m'Importe le reste P tu as donc tout oublié, toi ? tu ne te souviens donc plus que depuis un mois, collé aux barreaux de mon cachot d*où Ton aperçoit la rue, je la vois rôder sans cesse, pâle et en deuil , au pied de cette tourelle qui renferme deux hommes, Fabîanî et moi? Tu ne te rappelles donc plus mes angoisses , mes doutes , mes incertitudes ? pour lequel des deux vient-elle? Je me fais cette question nuit et jour, pauvre misérable ! je te Taî faite à toi-même, Joshiià, et tu m'avais promis hier au soir de tâcher de la voir et de hîî parler. Oh ! dis ! sais^tu quelque chose ? est-ce pour moi qu'elle vient ou pour Fabiani ? ,

JOSHUA

J'ai su que Fabiani devait décidément être çjé*

iU MARIE TUDt)R.

capité aujourd'hui , et toi ^ demain , et j'avoue que depuis ce moment-là je suis comme fou, Gilbert. L'échafaud a fait sortir Jane de mon esprit. Ta mort....

GILBERT

Ma mort! qu'entends-tu par ce mot? m a mort, c'est que Jane ne m'aime plus. Du jour où je n'ai plus été aimé, j'ai été mort. Oh! vraiment mort , Joshua ! Ce qui survit de moi depuis ce temps, ne vaut pas la peine qu'on prendra demain. Oh I vois-tu , tu ne te

fais pas d'idée de ce que c'est qu'un homme qui aime ! si l'on m'avait dit il y a deux mois : - — Jane ,, votre Jane sans tache, votre Jane si pure, votre amour, votre orgueil , votre lis , votre trésor , Jane se donnera à un autre. En voudrez-vous après? — J'aurai? dis : non ! je n'en voudrai pas ! plutôt mille fois la mort pour elle et pour moi ! et j'aurais foulé sous mes pieds celui qui eût parlé ainsi. — Eh' bien si , j'en veux ! — Aujourd'hui , vois-tu bien , Jane n'est plus la Jane sans tache qui avait mon adoration, la Jane dont j'osais à peine effleurer le front de mes lèvres ; Jane s'est donnée à un autre, à un misérable, je le sais, eh bien! c'est égal, je l'aime. J'ai le cœur brisé ; mais je l'aime. Je bai-

flerak le bas de sa robe, et je lui demanderais pardon si elle Youlait.de moi. Elle serait dans le ruisseau de la rue avec celles qui y sont que je la ramasserais là, et que je la serrerais sur mon cœur, Joshua ! — Joshua ! je donnerais » non cent ans de vie, puisque je n'ai plus qu'un jour, mais Téternité que j'aurai demain, pour la voir me sourire encore une fois, une seule fois avant ma mort^ et me dise ce mot adoré qu'elle me disait autrefois : je t'aime! *— Joshua! Joshua! c'est comvie cela le cœur d'un homme qui aime. Vous croyez que vous tuerez la femme qui vous trompe? non, vous ne la tuerez pas, vous vous coucherez à ses pieds après comme avant , seulement vous serez triste. Tu me trouves faible ! Qu'est-ce que j'aurais gagné, moi, à tuer Jane? oh ! j*ai le cœur plein d'idées insupportables. Oh! si elle m'aimait encore, que m'importe tout ce qu'elle a fait! mais elle aime Fabiani ! m'kis elle aime Fabiani ! c'est pour Fabiani qu'elle vient! Il y a une chose certaine, c'est que je voudrais mourir ! aie pitié de moi , Joshua !

JOSHUA

Fabiani sera mis à mort aujourd'hui.

GILBERT

Et moi demain.

JOSHUA

Dieu est au bout de tout.

Aujourd'hui je serai vengé de lui. Demain il sera vengé de moi.

JOSHUA

Mon frère, voici le second constable delà Tour, maître Éneas Dulverton. Il faut rentrer. Mon frère, je te reverrai ce soir.

GILBERT

Oh ! mourir, sans être aimé ! mourir sans être pleuré ! Jane!... Jane!... Janel...

Il rentre dans le cachot.

JOSHUA

Pauvre Gilbert ! mon Dieu ! qui m'eût jamais dit que ce qui arrive arriverait ?

Il sort. — Entrent Simon Renard et maître Éneas.

JOURNÉE in, PARTIE I, SCÈNE H. 151

SCÈNE IL

SIMON RENARD, Maiteb ÉNEAS DULVERTON.

SIMON REITARD.

C'est fort singulier, comme vous dites, mais que voulez-vous? la reine est folle, elle ne sait ce qu'elle veut. On ne peut compter sur rien , c'est une femme. Je vous demande un peu ce qu'elle vient faire ici ! tenez , le cœur de la femme est une énigme dont le roi François P' a écrit le mot sur les vitraux de Ghambord :

Souvent femme varie , Bien fol est qui s'y fio.

Écoutez, maître Éneas, nous sommes anciens amis. Il faut que cela finisse aujourd'hui. Tout dépend de vous ici. Si l'on vous charge. . .

Il parle bas à Toreille de maître Éneas.

— Traînez la chose en longueur , faites-la manquer adroitement. Que j'aie deux heures seulement de-

Tant moi, ce soir ce que je veux est fait^ demain plus de favori , je suis tout puissant , et après demain vous êtes baronnet et lieutenant de la Tour. Est-ce compris?

MirrRE fiNEAS.

Cest compris.

SIMON RENARD

Bien^ JTentends venir. Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble. Sortez par là. Moi , je vais au-devant de la reine.

Ils se flépareiiL

SCÈNE III

l)^ Gboliea entr« avec précaution, puis il introduit

Ladt JANE.

LE GEOUER.

Yons êtes où tous vouliez parvenir, mylady.

Yoiei les portes des deux cachots. Maintenant, sll TOUS plait,
ma récompense.

Jane détache son bracelet de diamants et le lui donne»

JANE

La voilà..

LE GEOUER.

Merci. Ne me compromettez pas.

Usort.

JANE, seule.

Mon Dieu! comment faire? c'est moi qui l'ai perdu , c'est à moi
de le sauver. Je ne pourrai jamais. Une femme, cela ne peut rien.
L'échafaud!

réchafaud! c'est horrible ! Allons, plus de larmes, des actions.
— Mais je ne pourrai pas! je ne pourrai pas! Ayez pitié de moi,

mon Dieu! On vient, je crois. Qui parle là? Je reconnais cette voix. C'est la voix de la reine. Ah ! tout est perdu !

EQe 9c cache derrièr^ un pilier. — Entrent la reine et Simon Renard.

I.A REINE

Ah! le changement vous étonne ! Ah ! je ne me ressemble plus à moi-même ! Hé bien ! qu'est-ce que cela me fait? c'est comme cela. Maintenant je ne veux plus qu'il meure !

SIMON RENARD

Votre majesté avait pourtant arrêté hier que l'exécution aurait lieu aujourd'hui.

LA REINE

Gomme j'avais arrêté avant-hier que l'exécution aurait lieu hier ; comme j'avais arrêté dimanche que l'exécution aurait lieu lundi. Aujourd'hui j'ai réitéré que 1 exécution aura lieu demain.

SIMON RENARD

En effet, depuis le deuxième dimanche de Var' vent que l'arrêt de la chambre étoilée a été prononcé, et que les deux condamnés sont revenus à la Tour, précédés du bourreau , la hache tournée vers leur visage , il y a trois semaines de cela , votre majesté remet chaque jour la chose au lendemain.

LA REINE

Eh bien ! est-ce que vous ne comprenez pas ce que cela signifie , monsieur? est-ce qu'il faut tout vous dire , et qu'une femme mette son cœur à nu devant vous , parce qu'elle est reine , la malheureuse , et que vous représentez ici le prince d'Espagne mon futur mari? Mon Dieu, monsieur, vous ne savez pas cela, vous autres, chez une femme, le cœur a sa pudeur comme le corps. Hé bien oui , puisque vous voulez le savoir, puisque' vous faites semblant de ne rien comprendre, oui, je remets tous les jours l'exécution de Fabiani au lendemain, parce que chaque matin , voyez-vous, là force me manque à l'idée que la cloche de la Tour de Londres va sonner l'arrêt de cet homme,

JOURNÉE III, PARTIE I, SCÈNE IV. 157

parce que je me sens défaillir à la pensée qu'on aiguise une hache pour cet homme , parce que je me sens mourir de songer qu'on va clouer une bière pour cet homme, parce que je suis femme, parce que je suis faible, parce que je suis folle , parce que j'aime cet homme, par dieu ! — En avez-VOUS assez? êtes-VOUS satisfait? comprenez-vous? Oh! je trouverai moyen de me venger un jour sur vous de tout ce que vous me faites dire , allez 1

SIMON RENARD

Il serait temps cependant d'en finir avec Fabiani. Vous allez épouser mon royal maître le prince d'Espagne, madame!

Là reine.

Si le prince d'Espagne n'est pas content , qu'il le dise, nous en épouserons un autre. Nous ne manquons pas de prétendants. Le fils du roi des Romains, le prince de Piémont, l'infant de Portu-

gal, le cardinal Polus, le roi de Danemarck et lord Courtenay sont aussi bons gentilshommes que lui.

SIFLON RENARD.

L or d C ourtenay l kMrd Courtenay !

LA REINE

Un baron anglais , monsieur , vaut un prince espagnol. D'ailleurs lord Courtenay descend des empereurs d*Oriental. Et puis , fâchez-vous si vous voulez !

SIMON RENARD

Fabiani s'est fait haïr de tout ce qui a un cœur dans Londres.

LA REINE

Excepté de moi.

SIMON RENARD

Lesbourgeois sont d'accord sûr son compte avec les seigneurs. S'il n'est pas mis à mort aujourd'hui même comme l'a promis votre majesté. . .

LA REINE

, Eh bien?

SIMON RENARD

Il y aura émeute des manants*

LA REINE

J'ai mes lansquenets.

SIMON RENARD

Il y aura complot des seigneurs.

LA REINE

J'ai le bourreau.

SIMON RENARD

Votre majesté a juré sur le livre d'heures de sa mère qu'elle ne lui ferait pas grâce.

LA REINE

Voici un blanc-seing qu'il m'a fait remettre, et dans lequel je jure sur ma couronne impériale que je la lui ferai. La couronne démon père vaut le livre d'heures de ma mère. Un serment détruit l'autre. D'ailleurs, qui vous dit que je lui ferai grâce?

SIMON RENARD

U vousabienaudacieusement traliie, madame!

160 MARIE TUDORft.

LA REINE.

Qu'est-ce que cela me fait? Tous les hommes en font autant. Je ne veux pas qu'il meure. Tenez,

mylord — monsieur le bailli, voulez-vous dire !

Mon Dieu! vous me troublez tellement l'esprit que je ne sais vraiment plus à qui je parle ! — tenez, je sais tout ce que vous al-

lez me dire. Quç c'est un homme vil, un lâche, un misérable! Je lésais comme vous , et j'en rougis ; mais je Faime. Que voulez-vous que j'y fasse? J'aimerais peutêtre moins un honnête homme. D'ailleurs , qui êtes -vous tous tant que vous .êtes? Ya-lez-vous mieux que lui ? Vous allez me dire que c'est un favori , et que la nation anglaise n'aime pas les favoris. Est-ce que je ne sais pas que vous ne voulez le Renverser que pour mettre à sa place le comte de Sildare, ce fat ^ cet irlandais! qu'il fait cout)er vingt têtès pas jour! Qu'est-ce qttè cela vous fait? Et né ine' paiez pas dii prince d'Espagne* Yoils vous en moquez bien. Ne me parf*lez pas du mécontentement de monsieur de NoaSlles, l'ambassadeur de France. Monsieur de Noailles est un sot, et je le lui dirai à lui-même. D'ailleurs je suis une femme , moi , je veux et je ne V^ux

plus, je ne suis pas tout d'une pièce. La vie de oet homme est nécessaire à ma Tie. Ne prenez pas cet air de candeur virginale et de bonne foi, je tous en supplie. Je connais toutes vos intrigues. Entre nous, vous sayez comme moi qu'il n'a pas commis le crime pour lequel il est condamné. C'est arrangé. Je ne yeux pas que Fabiani meure. Suisje la maltresse ou non? Tenez, monsieur le bailli, parlons d'autre chose, voulez-vous?

SIMON RENARD

Je me retire , madame. Toute totre noblesse TOUS a parlé par ma voix.

LA REINE

Que m'importe la noblesse !

SIMON RENARD, à part.

Essayons du peuple.

Il sort avec un profond salut LA REINE, seule.

Il est sorti d'un air singulier. Cet homme est

capable d*émouvoir quelque sédition. Il faut que j'aille en hâte
à la maison de ville. — Holà, quelqu'un !

Maître Éneas et Joshaa paraissent.

JOURNÉE m, PARTIE I, SCÈNE V. 168

SCÈNE V

Les mimes, moins SIMON RENARD; Maître ÉNEAS,

JOSBUA.

LA REINE

C'est VOUS, maître Éneas. Il faut que cet homme et vous ,
vous vous chargiez de faire évader surle-champ le comte de
Clanbrassil.

MATTRE ÉNEAS.

Madame

LA REINE

Tenez, je ne me fie pas à vous ! je me souviens t]ue vous êtes
de ses ennemis. Mon Dieu ! je ne suis donc entourée que des en-

nemis de Thomme que j'aime ! Je gage que ce porte-clefs, que je ne connais pas, le hait aussi.

JOSHUA

C'est vrai ^ Madame.

16/i ^ARIE TUDOR.

LA REINE

Mon Dieu! mon Dieu! ce Simon Renard est plus roi que je ne suis reine. Quoi ! personne à qui me fier ici ! personne à qui donner pleins pouvoirs pour faire évader Fabiani !

JANE, loitant de derrière le pilier.

Si, madame I moi !

JOSHUAf à part.

Jane!

LA REINE

Toi, qui toi? c'est vous, Jane Talbot? comment êtes-vous ici? Ah! c'est égal! vous y êtes! vous venez sauver Fabiani. Merci. Je devrais vous haïr, Jane , je devrais être jalpuse de vous, j'ai mille raisons pour cela. Mais non, je vous aime de Taimer. Devant Té-chafaud, plus de jalousie, rien que l'amour. Tous êtes comme moi, vous lui pardonnez, je le vois bien. Les hommes ne comprennent pas cela , eux. Lady Jane, entendons-nous. Nous sommes bien malheureuses toutes deux, n'est-ce pas ? il faut faire évader Fabiani. Je n'ai que vous, il faut bien que je vous prenne. Je suis

JOURNÉE m, PARTIE I, SCÈNE V. 165

sûre du moiM qpe votis y mettez votre cœur. Gcharge&-voud-en. Messieurs , vous obéirez tous deux à lady Jane en tout ce qu'elle^vous prescrira , et vous me répondez sur vos têtes de l'exécution de ses ordres. Embrassc^inoi^ jeune fille!

JANE

La Tamise baigne le pied de la Tour de ce côté. Il y a là une issue secrète que j'ai observée. Un bateau à cette issue , et l'évasion se ferait par la Tamise. C'est le plus sûr.

MAITRE ÉNEAS.

Impossible d'avoir un bateau là avant une bonne heure*

JANE

C'est bien long.

MAITRE ÉNEAS.

C'est bientôt passé. D'ailleurs dans une heure , il fera nuit. Cela vaudra mieux, si sa majesté tient à ce que l'évasion soit secrète.

LA REINE

Vous avez peut-être raison. Eh bien ! dans une

heure, soit! Je vous'laisse, lady Jane, il faut que j'aille à ta maison de ville. Sauviez Fabiani !

JANE

Soyez tranquille, Madame ! ^

La reine sort. Jane la suit des yeui, JOSHUA, sur le devant du théâtre*

Gilbert avait raison , toute à Fabiani !

SCÈNE VI

Lbs mêmes, moins Là REINE.

JANE« à maître Éneas.

Vous avez entendu les volontés de la reine. Un bateau là au pied de la Tour, les clefs des couloirs secrets, un chapeau et un manteau.

MAITRE ÊNEAS.

Impossible d'avoir tout cela avant la nuit. Dans une heure, ihylady.

•JANE

C'est bien, allez. Laissez-moi avec cet homme.

Maître Éneas sort* Jane le soit des yeux.

JO6HoA, à part, sur le deirant du tbéfttre.

Cet homme ! c'est tout simple. Qui a oublié Gilbert ne reconnaît plus Joshua.

Il se dirige- vers la porte du cachot de Fabianiet se met en
devoir

de rouvrir.

JANE

Que faites-vous là?

i6B MALLIB TODOft.

Jo6HUA

Je préviem vos désirs , mylady. J'ouvre cette porte.

JANE

Qu'est-ce que c'est que cette porte ?

JOSflUJL

La porte du cachot de mylord Fabiani»

Et celle-ci?

lOSHUA.

C'est la porte du cachot d'un autre.

JANE

Qui? cet autre?

iOseuA»

Un autre oondamné à mort. Quelqu'un que vous ne connais-
sez pas. Un ouvrier nommé Gilbert.

JANE

Ouvrez cette porte!

JOSBUA, aplit aifOir ouvert la porte.

Gilbert!

Kii^llK)QI^: r!L[i|e©i;à =

!<' mur.

-- lad} h

'•"\ti se-

fl^

j Ji . ; Vk >i\ J

r ' »*jt* 'ŷ.t»^

JOURNÉE m, PARTIE I, SCÈNE VII. 169

; .ijt'

JANE, GILBERT, JOSHUA

GIL^ERTt 4^ riotérieir 4n oadioL

Que me veut*on ?

Il paraît sur le seuil* aperçoit Jane, et s'appuie tout ehaneelaiit

contre le mur,

Jane! -« ^ lady Jane Talbot !

JANE, à genoux, sans lever les yeux sur lui.

Gilbert ! je viens vous sauver.

GILBERT

Me sauver!

JANE

Écoutez. Ayez pitié , ne m'accablent pas. Je mets tout ce que vous allez me dire. C'est juste; mais ne me le dites pas. Il faut que je vous sauve. Tout est préparé. L'évasion est sûre. Laissez-vous sauver par moi comme par un autre. Ici n'importe.

170 MARIE TUOOR.

rien de plus. Vous ne me connaîtrez plus ensuite. Vous ne saurez plus qui je suis. Ne me pardonnez pas, mais laissez-moi vous sauver. Voulez-vous?

GILBERT

Merci ; mais c'est inutile. A quoi bon vouloir sauver ma vie, lady Jane, si vous ne m'aimez plus ?

JANE, avec joie.

Oh ! Gilbert ! est-ce bien en effet cela que vous me demandez? Gilbert! est-ce que vous daigniez vous occuper encore de ce qui se passe dans le cœur de la pauvre fille ? Gilbert ! est-ce que Tarnbur que je puis avoir pour quelqu'un vous intéresse encore et

vous paraîtvaloir la peine que vous vous en informiez? Oh! je croyais que cela vous était bien égal 9 et que vous me méprisiez trop pour vous inquiéter de ce que je faisais démon cœur. Gilbert ! si vous saviez quel effet me font les paroles que vous venez de me dire. C'est un rayon de soleil bien inattendu dans ma nuit , allez ! Oh ! écoutezmoi donc, alors ! Si j'osais encore m'approcher de vous, si j'dsais toucher vos vêtements, si j'osais prendre votre main dans les miennes, si j'osais encore lever les yeux vers vous et vers le ciel, comme autrefois , savez-vous ce que je vous dirais , a ge^-

DOUX, prosternée, pleurant sur vos pieds, avec des sanglots dans la bouche et la joie des anges dans le cœur? Je vous dirais : Gilbert, je t'aime!

GILBERT, la saisissant dans ses bras avec emportement.

Tu m'aimes !

Oui, je t'aime!

GILBERT

Tu m'aimes ! — Elle m'aime, mon Dieu ! c'est bien vrai, c'est bien elle qui me le dit , c'est bien sa bouche qui a parlé ,, Dieu du ciel !

JÂNE.

Mon Gilbert !

GILBERT

Tu as tout préparé pour mon évasion, dis-tu?

Vite! vite! la vie! Je veux la vie, Jane m'aime! cette voûte s'appuie sur ma tête et l'écrase. J'ai besoin d'air. Je meurs ici. Fuyons vite ! viens-nousen, Jane ! Je veux vivre , moi ! je suis aimé.

JANE

Pas encore. Il faut un bateau. Il faut attendre la

nuit. Mais sois tranquille, tu es sauvé. Avant une heure, nous serons dehors. La reine est à la maison de viUe, et ne reviendra pas de sitôt, le suis maîtresse ici. Je t'expliquerai tout cela.

casERT.

Une heure d'attente, c'est bien long. Oh ! il me tarde de ressaisir la vie et le bonheur ! Jane , Jane ! tu es là ! Je vivrai ! tu m'aimes ! Je reviens de Venfer! Retiens-moi , je ferais quelque folie, vois-tu. Je rirais, je chanterais. Tu m'aimes donc ?

UNE

Oui ! — Je t'aime ! Oui , je t'aime ! et vois-tu , Gilbert, crois-moi bien, ceci est la vérité comme au lit de la mort , — je n'ai jamais aimé que toi! même dans ma faute, même au fond de mon crime, je t'aimais! A peine ai-je été tombée aux bras du démon qui m'a perdue, que j'ai pleuré mon ange!

GILBERT.

Oublié! pardonné! Ne parle plus de cela, Jane Oh ! que m'importe le passé ! qui est-ce qui résisterait à ta voix ! qui est-ce qui ferait autrement

JOURNÉE III, PARTIE I, SCÈNE VII. »73

que moi ! Oh oui! je te pardonne bien tout, mon enfant bien-aimé ! Le fond de Tamour, c'est Tindulgence, c'est le pardon. Jane, la jalousie et le désespoir ont brûlé les larmes dans mes yeux. Mais je te pardonne, mais je te remercie, mais tu es pour moi la seule chose vraiment rayonnante de ce monde, mais à chaque mot que tu prononces, je sens une douleur mourir et une joie naître dans mon âme ! Jane ! relevez votre tête , tenez-vous droite là , et regardez-moi, — Je vous dis que vous êtes mon enfant.

JANE,

Toujours généreux! toujours! mon Gilbert bien aimé!

GILBERT

Oh ! je voudrais être déjà dehors, en fuite , bien loin, libre avec toi! Oh! cette nuit qui ne vient pas! -'^Le bateau n'est pas là. *^ Jane ! nous quitterons Londres tout de suite, cette nuit. Nous quitterons l'Angleterre. Nous irons à Venise. Ceux de mon métier gagnent beaucoup d'argent là. Tu seras à moi... — Oh! mon Dieu! je suis insensé, j'oubliais quel nom tu portes ! Il est trop beau , Jane

JANE.

Que veux-tu dire?

GILBERT

Fille de lord Talbot.

JANE

J'en sais un plus beau.

GILBERT

Lequel?

JANE

Femme de l'ouvrier Gilbert.

GILBERT

Jane!...

JANE

Oh non ! oh ! ne crois pas que je te demande cela. Oh ! je sais bien que j'en suis indigne. Je ne lèverai pas mes yeux si haut ; je n'abuserai pas à ce point du pardon. Le pauvre ciseleur Gilbert ne se mésalliera pas avec la comtesse de /Watefford. Non, je te suivrai, je t'aimerai, je ne te quitterai jamais. Jemecoucherailejour àtespieds, la nuit

à ta porte. Je te regarderai travailler, je t'aiderai, je te donnerai ce qu'il te faudra. Je serai pour toi quelque chose de moins qu'une sœur, quelque chose de plus qu'un chien. Et si tu te maries, Gilbert,— car ilplairaà Dieu que tu finisses par trou ver une femmepureet sans tache, et digne de toi, — eh bien! si tu te maries , et si ta femme est bonne, et si elle veut bien, je serai la servante de ta femme. Si elle ne veut pas de moi , je m'en irai , j'irai mourir où je pourrai. Je ne te quitterai que dans ce cas-là. Si tu ne te maries pas , je resterai près de toi, je serai bien douce et bien résignée, tu verras ; et si l'on pease mal de me voir avec toi,

on pensera ce qu'on voudra. Je n'ai plus à rougir , moi , vois-tu?
je suis une pauvre fille.

GILBERT, tombant A ses pieds.

Tu es un ange ! tu es ma femme !

JANE

Ta femme ! tu ne pardonnes donc que comme Dieu, en purifiant? Ah! sois béni, Gilbert, de me mettre cette couronne sur le front.

Gilbert se relève et la serre dans ses bras. Pendant qu'ils se tiennent étroitement embrassés, Joshua vient prendre la main de Jane.

176 MARIE TIIPOR.

Joshua.

C'est Joshua, lady Jane.

GILBERT

Bon Joshua !

JOSHUA.

Tout à l'heure vous ne m'avez pas reconnu.

Ah ! c'est que c'est par lui que je devais commencer.

Joshua lui baise les mains.

GILBERT la Kjrnmmt daop ms bn».

Mais quel bonheur ! mais e^t-ce que q'est hien réel tout ce bonheur-là ?

Depuis quelques instants, on entend au dehors un bruit éloigné , des cris confus, un tumulte. Le jour baisse.

Qu'est-ce quec'est que ce bruit?

Il va à la fenêtre qui donne sur la rue.

IANB.

Oh! mon Dieu! pourvu qu'il n'aille rien arriver !

IOSfitJÂ.

Une grande foule lâchas. Deft pioches ; des piques ; des torches. Les pensionnaires de la reine à cheval et en bataille. Tout cela vient par ici. Quels cris ! Ah diable ! On dirait une émeute de populaire.

JANE

Pourvu que ce ne soit pas contre Gilbert !

SCÈNE VIII

Les mêmes, Maître ÉNEAS^ un Batelier.

MAITRE ÉNEAS.

Mylord Fabiani ! mylord ! Pas un instant à perdre. On a su que la reine voulait sauver votre vie. Il y a sédition du populaire de Londres contre vous. Dans un quart d'heure , vous seriez déchiré.

Mylord, sauvez-vous! Voici un manteau et un chapeau. Voici les clefs. Voici un batelier. N'oubliez pas que c'est à moi que vous devez tout cela. Mylord, hâtez-vous!

Bas au iMtelier.

— Tu ne te presseras pas.

JANE

Elle couvre en hftte Gilbert du manteau et du chapeau.
BasàJoshua.

Ciel ! pourvu que cet homme ne reconnaisse pas...

MAITRE ÉNEAS, regardant Gilbert en face.

Mais quoi ! ce n'est pas lord Glanbrassil ! Vous

160 MABIE TUDOR.

n'exécutez pas les ordres de la reine, mylady ! Vous en faites évader un autre !

JàNë.

Tout est perdu!... J'aurais dû prévoir cela!

Ah Dieu ! monsieur, c'est vrai, ayez pitié. . .

MAITRE ÊNE AS, basé laïie.

Silence ! Faites ! Je n'ai rien dit, je n'ai rien vu.

Il se retire au fond du théâtre d^tin air dHndiflérenoe,

. Que dît-il?... Ah î la Providence est donc pour nous ! Ah ! tout le monde veut donc sauver Gilbert !

JOSHUA

Non , lady Jane. Tout le monde ireut perdirc Fabiani.

Pendant toute oettescène, le^crif «edooUentaù dehors.

MNB.

Hâtons^noué, Gilbert J Viens vite!

JOSHUA

Laissez-le partir seul.

JANE

Le quitter !

JOURNÉE III, Pi^RTI£ j, SCÈf(£ VIII. ISl

JOSHUA

Pour un instant. Pas de femme dans le bateau y si vous voulez qu'il arrive à bon port. Il y a encore trop de jour. Vous êtes vêtue de blanc. Le péril pa«sé, vous vous retrouverez. Venez avec moi par ici. Lui par là.

JANE

Joshua a raison. Où te retrouverai-je , mon - * Gilbert?

gh^e&t.

Sous la première arche du pont de Londres.

Bien, Pars vite. Le bruit redouble. Je te voudrais loin ! ^

JOSHUA

Voici les clefs. Il y a douze portes à ouvrir et à fermer d'ici au bord de l'eau. Vous en avez pour un bon quart d'heure.

JANE

Un quart d'heure ! Douze portes ! c'est affreux !

GIUERT, l'embrasse

Adieu, Jane. Encore quelques instants de séparation, et nous nous rejoindrons pour la vie.

18^e MARS 1848.

JANE

Pour l'éclaircir

Au batelier.

— Monsieur, je vous le recommande.

BATTEUR ÉNÉAS, bas au batelier.

De crainte d'accident, ne te presse pas.

Gilbert sort avec le batelier.

JOSHUA

Il est sauvé ! A nous maintenant ! Il faut fermer ce cachot.

Il referme le cachot de Gilbert,

— C'est fait. Venez vite, par ici !

. Il sort avec Jane par l'autre porte masquée. MAITRE ÉNÉAS, seul.

Le Fabiani est resté au piège ! Voilà une petite femme fort adroite que maître Simon Renard eût payée bien cher. Mais comment la reine prendrait-elle la chose ? Pourvu que cela ne retombe pas sur moi !

Entrent à grands pas par la galerie Simon Renard et la Reine, Le tumulte extérieur n'a cessé d'augmenter. La nuit est presque tout-à-fait tombée — Cris de hoir ; ilomba ; torchés \ Milit des vagu/es de la foule ; cliquetis d'armes ; coups de feu ; piétinements de chevaux. Plusieurs jettent la dalle au poing, accompagnent la Reine. Parmi eux, le héraut d'Angleterre, Clarence, portant la bannière royale, et le héraut de l'Ordre de la jarretière. Jarretière, portant la bannière de l'ordre *

SCÈNE IX

LA REINE, SIMON RENARD, Maître ÉNÉE, Lord GLINTON, les deux Hérauts, Seigneurs, Pages, etc.

LA REINE, bas à maître Éneas.

Fabiani est-il évadé ?

MAÎTRE ÉNEAS.

Pas encore.

LA REINE

Pas encore !

Elle le regarde fixement d'un air terrible. . MAITRE ÉNEAS, à part.

Diable !

GRIS DU PEUPLE, au dehors.

Mort à Fabiani !

SIMON RENARD

Il faut que votre majesté prenne un parti sur-le-

champ, madame. Le peuple veut la mort de cet homme. Londres est en feu. La Tour est investie. L'émeute est formidable. Les nobles de ban ont été taillés en pièces au pont de Londres. Les pensionnaires de votre majesté tiennent encore ; mais votre majesté n'en a pas moins été traquée de rue en rue depuis la maison de ville jusqu'à la Tour. Les partisans de madame Elisabeth sont mêlés au peuple. On sent qu'ils sont là, à la malignité de l'émeute. Tout cela est sombre. Qu'ordonne votre majesté ?

GRIS DU PEUPLE

Mort à Fabiani ! Mort à Fabiani !

Ils grossissent et se rapprochent de plus en plus. LA REINE.

Mort à Fabiani ! Mylords, entendez-vous ce peuple qui hurle ? Il faut lui jeter un homme. La populace veut à manger. .

SIMON RENARD

Qu'ordonne votre majesté ?

LA REINE

Pardieu, mylords, vous tremblez tous autour de moi, il me semble. Sur mon ame, faut-il^ que ce

JOURMÉB Iir, PARTIE t, SCÈNE IX. f85

ioit une femme qui vous enseigne votre métier de gentikhommes! A cheval, mylords, à cheinal.. Est-ce que la canaille vous intimide? E8t-;<;e que les é'pées ont peur des bâtons?

SIMON RENARD

Ne laissez pas' les choses aller phis loin. Cédez, madame, pendant qu'il en est temps encore. Vous pouvez encore dire la canaillie , dans une heure vous seriez obligée de dire le peuple.

. Les cris redoublent, le bi;iiit se rapproche».

LA REINE

Dans une heure !

SHM ON RENARD^ allant à 1» galerie et revenant

Dans un quart d*heure, madame. Yoici que là première enceinte de la Tour est forcée. Encore un pas, le peuple est ici.

LE PEUPLE

A là Tour! à la Tour ! Fabiani f mort à Fabiani i-

LA REINE

Qu'on a bien raison de dire que c'est une horf rH>le chose que
le p^iple t Fabiano !

te

tSS MARIE TUPOB.

SIMPN IUSNARD,

Voulez«-You9 le voir déchirer sous vos yeux dans un instant ?

Mais savez^Tous qu*ii est in£iine qu'il n'y en ait pas un de
vous qui bouge, messieurs ! mais mi nom du ciel, défendes^^moi
donc !

LORD CLINTON

Vous, oui, madame; Fabiani, noî,

LA HEINE

Âh ciel ! Eh bien oui ! je le dis tout haut, tant pis ! Fabiano est
innocent ! Fabiano n'a pas com- Olii^lie Piime p^ur lequel il «est
coodamné. C'est moi, et ç^lnirci» ^t le ciseleur Gilbert, qui avoqf
tout fait, tout inventé, tout supposé. Pure co-^édie ! Osez me
démentir, monsieur le bailli ! Maintenant, messieurs, le défen-
drez-vousPU est ioApçeati vouD dj^je. Sur tm léte, sur ma cou-
ronne, sur mon Dieu , sur Tame de ma mère, il est innocent du
crime! Cela est aussi vrai qu^it est vrai que vous êtes là , lord
Clinton ! Défendezle. Exterminez oeuKK>i , comme vous avez
ester*

JOURNÉE Ifl, PÂRtIb I, SCÈNE IX. Itf7

miné Tom Wyat^ mon brave Glinten^ mon vieil ami, mon bon Robert! Je vous jure qu'il est faux que Fabiano ait ^oîlu assas^ner la teine/ >

LORD OLIirTCHf .

Il y a une autre reine qu'il a von)u assaasiàer, c'est l'Angleterre.

Les cris continuent dehors.

Le balcon ! ouvrez le balcon ! Je veux prouver moi-même au peuple qu'il nf^\ p^s coup^l^e!

SIMON RENARD

Prouvez au peuple qu'il n'est pas italien !

Quand je pense que c'est un Sinion Renard , une créature du cardinal de Granvelle, qui ose me parler ainsi ! Eh bien, ouvrez cette porte ! ouvrez ce cacfeot i Fàbiano est là ; je veux le voir , je veux lui parler,

3IMoN 68NARD, bas* ^

Que faites-vous? Dans son propre intérêt, il est inutile de faire savoir à tout le monde au il est.

SW MAJUE TtJDORv

LE PEUPLE

Fabiami à mort ! Vive ÉKsabedi !

SmON RSIf ARD.

LesToilà qui crient vive Elisabeth, ooai&terianr*

LA REINE

Mon Dieu! mon Dieu!

SnION RENABD.

Choisissez, madame :

Il déiigne d'une main la porte du cachot

— OU cette tête au peuple,

n désigne de Tantre main la couronne que porte la Reine*.

-^Ou cette couronne à madame Elisabeth.

LE PEUPLE

Mort! mort! Fabianil Elisabeth!

Une pierre vient casser une vitre à cAté de Ja Reine.

SIMON RENARD

Votre majesté se perd sans le sauver. La deuxième cour est forcée. Que veut la reine?

LA REINE

Vous êtes tous des lâches , et Clinton tout le

premier! Ah! Clinton, je me souvimidrai de cela, mon ami î

SIMON RENARD

Que veut la reine ?

LA REINE

Oh ! être abandonnée de tous ! Avoir tout dit flans rien obtenir ! Qu'est-ce que c'est donc que ces gentilshommes-là ? Ce peuple est infâme. Je voudrais le Ifroyer sous mes pieds. Il y a donc des cas où une reine ce n'est qu'une femme ! Tous me le paierez tous bien cher, messieurs !

SILILON RENARD.

< Que veut la reine ?

LA REINE, accablée*

Ce que vous voudrez ! Faites ce que vous. voudrez ! You^ êtes un assassin !

A paru

— OhîFabiano!

SIMON RENARD

Clarence ! Jarretièrè ! à moi ! — Maître Éneas, ouvrez le grand balcon de la galerie.

Le balcon du fond s'ouvre. Simon renard y va, Clarence à sa droite. Jarretièrè à sa gauche. Immense rumeur au deliors. • '

iM MASI8 Tupaa,

LE PEUPLE

Fabiani ! Fabiai^i !

SIMON RENARD* au balcon , tourné vers 4c peuplé.

Au nom de la reine!

I[^]S HÉRAUTS

Au nom de la reine !

Profond silence au tk[^]hors» SIMON RENARD.

Manants ! la reine vous fait savoir ceci : Aujourd'hui, cette nuit même, une h[^]ur[^] après 1[^] couYi|jefeu, Fabiano Fabiani, comte de Clanbrassil , couvert d un Toile noir de la tête aux pieds, bâillonné d*nn l>aiUon de fer, une torche de cire jaune du poids de trois livres à la main, sera mené aux flambeaux de la Tour de Londres par Charing-Cross, au Vieux-Marché de 1[^] Cité, pour y être publiquement marri et. décapité, en réparation de ses crimes de haute trahison au premier chef et d'attentat régicide sur la personne impériale de Sa Majesté.

• Un immense toUenient de puMfi édHl[^] sm-deluw».

JOURNEE m y PARTIE I , SCÈNE IX. m

Vive la reine l aiort à Fabiani !

SIMON RENARD, continuant

Et pour que perspnne dans ce[^]te ville de Lppçires n'en ignore, voici ce que la reine ordonne : — Pendant tout ce trajet que fera le condamné de la Tour de Londr.e9 au Yjçiix-Marché , la grosse cloche de la Tour tintera. AfU moment de l'exécution, trois coups de* canon seront tîrAs. Le pre-* mier, quand il montera sur l'échafaud ; le second,' quand il se couchera sur le drap noir ; le troisième, quand sa tête tombera.

ÂppitlKdBWIBeOtS*

LE PEUPLE

Illuminez ! illuminez !

SIMON RENARD

Cette nuit, la Tour et la cité de Londres seront illuminées de flammes et flamboyeront de joie. J'ai dit.

Applaudissements.

Dieu garde la vieille charte d'Angleterre !

fin filABIE TODOLL.

LES DEUX HÉRAUTS

Dieu garde la vieille charte d'Angleterre !

LE PEUPLE

Fabiani à mort ! Vive Marie ! Vive la reine !

Le balcon se referme» Simon Renard rient à la Reine- 4
SIMON RENAISSANCE).

• Ce que je viens de faire ne me sera jamais pardonné par la princesse Elisabeth.

LA REINE

Ni par la reine Marie. — Laissez-moi, monsieur !

Elle congédie du geste tous les assistants.

SINON RENARD, bas à maître Éoeas.

Maître Éneas, veillez à l'exécution.

MAFTRE ÊNEAS.

Reposez-vous sur moi.

Simon Renard sort. Au moment où maître Éneas va sortir, la Reine court à lui, le saisit par le bras, et le ramène violemment sur le devant du tbéâtre.

GRIS DU DEHORS

Mort à Fabiani ! Fabiani ! Fabiani !

LA REINE

Laquelle des deuï têtes crois-tu qui vaille le mieux en ce moment, celle de Fabiani ou la tienne?

MAITRE ÊNEAS.

Madame. . .

LA REINE

Tu es un traître ! ^

MAITRE ÉNEÂ&

Madame!...

A part.

— Diable!

iH MARIE TUbOR.

LA REINE

Pas d'explications. Je le jure par ma mère , Fabiano mort, tu
ihourras.

MAITRE ÉNEAS.

Mais, madame...

LA REINE

Sauve Fabiano) tu te sauveras. Pas autrement.

CRIS

Fabiani à mort! Fabiani!

MAITRE ÊNBAS.

Sauver lord Claqbrasil! Mais le peuple est là. C'est impos-
sible. Quel moyen ?... .

LA REINE

Cherche.

MAITRE ÉNEAS. *

Comment faire, mon Dieu ?

LA REINE

Fais comme pour toi. - •

MAITRE ÉNEAS.

Mais le peuple va rester en armes jusqu'après

JOURNÉE m, PARTIE I, SCÈNS X, 195

Texécution. Pour l'apaiser, il faut qu'il y ait quelqu'un de décapité.

Qui tu voudras.

MAITRE ÉNEAS.

Qui je voudrai ? Attendez, madame ! . . . — l'exécution se fera la nuit , aux flambeaux, le condamné couvert d'un voile noir, bâillonné, le peiv pie tenu fort loin de l'échafaud par les piquiers , comme toujours, il suffit qu'il voie une tête tomber. La choise est possible. — Pourvu que lebatelier soit encore là, je lui ai dit de ne pas se presser.

li va à, la fenêtre d'où Ton voit la Tamise.

— Il y est encore! mais il était temps.

11 se penche à la lucarne une torche à la main, en agitant son mouchoir, puis il se tourne vers la Reine.

— C'est bien. -- Je vous répons de mylord Fabiani, madame.

LA REÏNE.

Sur ta tête ?

MAITRE ÉNEAS.

Sur ma tête !

DEUXIEME PARTIE

Une espèce de salle & laquelle Tiennent aboutir deux escaliers , un qui monte, Tautre qui descend. L^entrée de chacun de ces deux escaliers occupe une partie du fond du théâtre. Celui qui monte se perd dans les fk*ises ; celui qui descend se perd dans le dessous. On ne voit ni d^où partent ces escaliers, ni où ils vont.

La salle est tendue de deuil d'une façon parlictilierc .- le mur de droite, le mur de gauche et le plafond, d^iin drap noir coupé d^une grande croix blanche; le fond, qui fait face au spectateur, d^n drap blanc avec une grande croix noire. Cette tenture noire et cette tenture blanche se prolongent chacune de leur côté, ft perte de vue, sous les deux escaliers. A droite et ft gauche, un autel tendu de noir et de blanc, décoré comme pour des funérailles. Grands cierges pas de prêtres. Quelques rares lampes funèbres , pendues çà et Ift aux voûtes, éclairent faiblement la salle et les esca- Uersi Ce qui éclaire ré^ement la salle , c'est le grand drap blanc du fond , à travers lequel passe une lumière rougeAtre comme s'il y avait derrière une immense fournaise flamboyante. La salle est pavée de dalles tumulaires. —• Au le^

ver du rideaa, on volt »e dessiner en noir sar ce drap transparent Tombre Immobile de la Reine.

JANE, JOSHUA

Ils entrent avec précaution en soulevant une des tentures noires par quelque petite porte pratiquée là.

Où sommes-nous, Joshua?

JOSHUA

Sur le grand palier de l'escalier par lequel descendent les condamnés qui vont au supplice. Cela a été tendu ainsi sous Henri VIII.

JANE

Aucun moyen de sortir de la Tour ?

JOSHUA

Le peuple garde toutes les issues. Il veut être sur cette fois d'avoir son condamné. Personne ne pourra sortir avant l'exécution.

JANE.

La proclamation qu'on a faite du haut de ce balcon me résonne encore dans l'oreille. L'avez-vous entendue, quand nous étions en bas? Tout ceci est horrible, Joshua !

JOSHUA

Ah ! j'en ai tu bien d'autres, moi !

JANE

Pourvu que Gilbert ait réussi à s'évader! Le croyez-vous sauvé, Joshua?

JOSHUA

Sauvé ! J'en suis sûr.

JANE

Vous en êtes sûr, bon Joshua ?

La Tour n'était pas investie du côté de l'eau. Et puis, quand il a dû partir, l'émeute il'était pas cte qu'elle a été depuis. C'était une belle.émeute ,. savez-vous!

JANE

Vous êtes sûr qu'il est sauvé ?

JOSHUA.

Et qu'il vous attend^ à cette heure, sous la première arche du pont de Londres , où vous le rejoindrez avant minuit.

JANE

Mon Dieu ! Il va être inquiet de son côté.

Apercevant Tombre de la Reine*

— Ciel! qu est-ce que c'est que cela, Joshua?

JOSHUA , bas en lui prenant la main.

Silence! — C'est la lionne qui guette.

Pendant que Jane considère cette silhouette noire avec terreur, on entend une Yoii éloignée, qui paraît venir d'en haut, prononcer lentement et distinctement ces paroles :

— Celui qui noiarche à ma suite , couvert de ce voile noir, c'est très-haut et très-puissant seigneur Fabiano Fabiani, comte de Clanbrassil, baron d(^ Diiîasmonddy , baron de Darmouth en Devonshire , lequel va être décapité au Marché-de-Londres , pour crime de régicide et de haute trahison. — Dieu fasse miséricorde à son ame !

UNE AUTRE VOIX

Priez pour lui !

JOURNÉE m, PARTIE II, SCÈNE I. 201

JANE, tremblante.

Joshiiia ! entendez-vous ?

JOSHUA

Oui. Moi , j'entends de ces choses*là tous les jours.

Un cortège funèbre paraît au haut de Tescalier, sur les degrés duquel il se déYeloppe lentement à mesure qu'il descend. En tête, un homme vêtu de noir, portant une bannière blanche à croix noire. Puis maître Éneas DulYerton, en grand manteau noir, son bftton bli^ic de constable à la main. Puis un groupe de pertuisaniers Yêtus de rouge. Puis le bourreau, sa hache sur Tépaule, le fer tourné yers celui qui le suit. Puis un homme entièrement couvert d*un grand voile noir qui traîne sut ses pieds. On ne voit de cet homme que son bras nu qui passe par une ouverture faite au linceul, et qui porte une torche de cire jaune allumée. A côté de

cet homme, un prêtre en costume du jour des Morts. Puis un groupe de pertuisaniers en rouge. Puis un homme vêtu de blanc portant une bannière noire à croix blanche. A droite et à gauche deux files de halcbardiers portant des torches.

JANE

Joshua! voyez-vous?

JOSHUA.

Oui. Je vois de ces choses-là tous les jours, moi.

Au moment de déboucher sur le théâtre le cortège s'arrête.

-MAITRE ÉNBAS.

Celui qui marche à ma suite , couvert de ce voile noir, c'est très-haut et très-puissant seigneur Fabiano Fabiani, comte de Clanbrassil, baron de Dinasmonddy , baron de Darmouthen Deyonshire, lequel va être décapité au Marché-de-Londres , pour crime de régicide et de haute trahison. — Dieu fasse miséricorde à son âme !

LES DEUX PORTE-BANNIÈRE

Priez pour lui !

Le cortège traverse lentement le fond du théâtre. JANE.

C'est une chose terrible que nous voyons là, Joshua. Cela me glace le sang.

JOSHUA

Ce misérable Fabiani !

JANE

Paix, Joshua ! Bien misérable, mais bien malheureux !

Le cortège arrive à Tautre escalier. Simon Renard, qui, depuis qaelqnei instants» a paru à rentrée de eet escalier et a tout observé ,

JOURNÉE ni, PARTIE II, SCÈNE I. 2oS

se range pottr,le laisser passer. Le cortège s^enfonce soas là Toute de l'escalier, où il dispwait peu à p£u. Jane le suit des* yeux avec terreur.

SIMON RENARD, après que le cortège a disparu.

Qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce bien là Fabiani ? Je le croyais moins grand. Est-ce que maître Eneas ?.... Il me semble que la reine Ta gardé auprès d'elle un instant. Voyons donc !

Il s'enfonce sous rescatier à la suite du cortège. VOIX, qui s'éloigne de plus en plus.

Celui qui marche à ma suite, couvert de ce voile noir , c'est très*haut et très-puissant seigneur Fabiano Fabiani, comte de Clanbrassil, baron de Dinasmonddy 9 baron de Darmouth en Devonshire, lequel va être décapité au Marché-de-Londres , pour crime de régicide et de haute trahison. - Dieu fasse miséricorde à son ame !

AUTR^ VOIX, presque indistinctes. ^

Priez pour lui !

JOSHCA.

La grosse cloche va annoncer tout à l'heure sa sortie de la Tour* Il vous sera peut-être possible

maintenant de vous échapper. Il faut que je tâche d'en trouver les moyens. Attendez-moi là; je vais revenir.

JANE

Vous me laissez, Joshua ? Je vais avoir peur , seule ici, mon Dieu !

^ JOSHUA

Vous ne pourriez parcourir toute la Tour avec moi sans péril. Il faut que je vous fasse sortir de la Tour. Pensez que Gilbert vous attend.

JANE

Gilbert ! tout pour Gilbert ! Allez 1

^« Joshua sort*

JAN^, seule.

Oh! quel spectacle effrayant ! quand je songe que cela eût été ainsi pour Gilbert !

Elle s'agenouille sur les degrés de Tun des autels.

— Oh! merci! vous êtes bien le Dieu sauveur I Vous avez sauvé Gilbert !

Le drap du fond s'entr'ouvre. La Reine paraît ; elle s'avance à pas lents vers le devant du théâtre, sans voir Jane.

JANE, se détournant.

Dieu ! la reine !

JANE» LA REINE

Jane s'écroule avec effroi contre le rideau, et attache sur la Reine un regard de stupeur et d'effroi.

LA REINE

Elle se tient quelques instants en silence sur le devant du théâtre, l'œil fixe, pâle comme absorbée dans une sombre rêverie. Enfin elle pousse un profond soupir.

Oh ! le peuple !

Elle promène autour d'elle avec inquiétude son regard qui rencontre

Jane.

— Quelqu'un là ! — C'est moi, jeune fille ! C'est vous, surtout Jane ! Je vous fais peur. Allons ! ne craignez rien. Le guichetier Éneas nous a trahis, vous savez ? Ne craignez donc rien. Enfant, je te l'ai déjà dit, tu n'as rien à craindre de moi, toi. Ce qui faisait ta peur il y a un mois fait ton salut aujourd'hui. Tu aimes Fabiano. Il n'y a que toi et moi sous le ciel qui ayons le cœur fait ainsi, que toi et moi qui l'aimions. Nous sommes sœurs.

JANE

MadamCu. .

LA REINE

Oui , toi et moi , deux femmes , voilà tout ce qu'il a pour lui , cet homme. Contre lui tout le reste ! Toute une cité , tout un peuple , tout un monde! Lutte inégale de l'amour contre la haine ! lamour pour Fabiano , il est triste , épouvanté , éperdu ; il a ton front pâle, il a mes yeux en larmes , il se cache près d'un autel funèbre ; 11 prie par ta bouche, il maudit par la mienne. La haine contre Fabiani , elle est fière, radieuse , triomphante, elle est armée et victorieuse, elle a la cour, elle a le peuple, elle à des masses d'hommes plein les rues , elle" mâche à la fois des cris de mort et des cris de joie , eUeest superbe, et hautaine, et toute puissante ; elle illumine tpute une ville autour d'un échafaud! L'amour, le voici, deux femmes vêtues de deuil dans un tombeau.

La haine, la voila !

Elle tire violemment le drap blanc du fond , qui , en s'écartant, laisse voir un balcon , et au-delà de ce balcon, à perte de vue, dans une nuit noire, toute la ville de Londres splendidement illuminée. Ce qu'on voit de la Tour de Londres est illuminé également Jane fixe des yeux étonnés sur tout ce spectacle éblouissant dont la réverbération éclaire le théâtre.

LA REINE

Oh ! ville infâme ! ville révoltée ! ville maudite !

ville monstrueuse qui trempe sa robe de fête dans le sang et qui tient la torche au bourreau ! Tu en as peur , Jane , n'est*-ce

pas ? Est-ce qu'il ne te semble pas comme a moi qu'elle nous nargue lâchement toutes deux , et qu'elle nous regarde avec ses cent mille prunelles flamboyantes , faiblées femmes abandonnées que nous sommes, perdues et seules dans ce sépulcre ! Jane ! l'entendstu rire et hurler , l'horrible ville ! Oh ! l'Angleterre ! l'Angleterre à qui détruira Londres ! Oh ! que je voudrais pouvoir changer ces flambeaux en brandons , ces lumières en flammes , et cette ville illuminée en une ville qui brûle \

Une immense rumeur éclate au dehors. Applaudissements. Gris confus : — Le voilà le roi ! Le roi est mort ! — On entend tinter la grosse cloche de la Tour de Londres. A ce bruit, la Reine se met à rire d'un rire terrible.

JANE

Grand Dieu ! voilà le malheureux qui sort. . . — Vous riez, madame !

LA REINE

Oui, je ris !

Elle rit. • »

— Oui, et tu vas rire aussi ! Mais d'abord il faut que je ferme cette tenture, il me semble toujours

que nous ne sommes pas seules et que cette affreuse ville nous voit et nous entend.

JBQe ferme le rideau blanc et se tient à Jane.

— Maintenant qu'il est sorti, maintenant qu'il n'y a plus de danger ^ je puis te dire cela. Mais ris donc, rions toutes deux de

cet exécration peuple qui boit du sang. Oh! c'est charmant! Jane!
tu trembles pour Fabiano, sois tranquille! et ris avec moi , te dis-
je ! Jane ! l'homme qu'ils ont , l'homme qui va mourir, l'homme
qu'ils prennent pour Fabiano, ce n'est pas Fabiano !

mie rit.

JANE

Ce n'est pas Fabiano !

LA REINE

Non!

JANE

Qui est-ce donc?

LA REINE

C'est l'autre.

JANE.

Oui? l'autre?

JOURNÉE II, PARTIE II, SCÈNE II. 209

LA REINE

Tu sais bien, tu le connais, cet ouvrier, cet homme... —
D'ailleurs qu'importe?

JANE, tremblant de tout son corps* <

Gilbert?

LA REINE

Oui , Gilbert, c'est ce nom-là.

JANE

Madame ! oh non , madame ! oh ! dites que cela n'est pas, madame! Gilbert ! ce serait trop horrible ! Il s'est évadé !

LA REINE

Il "s'évadait quand on l'a saisi , en effet. On l'a mis à l|i place de Fabiano sous le voile noir. C'est une exécution dé nuit. Le peuple n'y verra rien. Sois tranquille.

JANE , avec un cri effrayant

Ah ! madame ! celui que j'aime , c'est Gilbert !

LA REINE

Quoi? que dis-tu? perds-tu la raison? Est-ce que tu me trompais aussi, toi? Ah! c'est ce Gilbert que tu aimes! Eh bien, que m'importe?

JANE, brisée, aux pieds de la Reine, sanglotant, se traînant sur les

genoux , les mains)<nntes.

La grasse doche tinte pendant tonte cette scène.

Madame , par pitié ! Madame, au nom du ciel ! Madame, par yotre couronne, par votre mère, par les anges I Gilbert ! Gilbert ! cela me rend folle, madame, sauvez Gilbert ! cet homme, c'est ma vie, cet homme, c'est mon mari, cet homme. .. je viens de

vous dire qu'il a tout fait pour moi, qu'il m'a élevée , qu'il m'a adoptée, qu'il a remplacé près de mon berceau mon père qui est mort pour votre mère. Madame, vous voyez bien que je ne suis qu'une pauvre misérable et qu'il ne faut pas être sévère pour moi. ^ Ce que vous venez de me direm'a donné uti coup si terrible que je ne sais vraiment pas comment j'ai la force de vous parler. Je dis ce que je peux, voyezvous. Mais il faut que vous fassiez suspendre l'exécution. Tout de suite. Suspendre l'exécution. Remettre la chose à demain. Le temps de se reconnaître , Voilà tout. Ce peuple peut bien attendre à demain. Nous verrons ce que nous ferons. Non, ne secouez pas la tête. Pas de danger pour votre Fabiano. C'est moi que vous mettrez à la place. Souà le voile noir, la nuit, qui le saura? mais sauvez

JOURNÉE m, PARTIE II, SCÈNE IL 211

Gilbert! qu'est-ce que cela tous fait, lui ou u^oi? Enfin , puisque je veux bien mourir, moi ! — Oh mon Dieu ! cette cloche, cette affreuse cloche ! cha* cun des coups de cettecloche estun pas vers Téchafaud. Chacun des coups de cette cioche frappe sur mon coeur, r— Faites cela, madame^ ayez pitié ! pas de danger pour votre Fabiano. Laissez-moi baiser vos mains. Je vous aime, madame, je ne vous l'ai pas encore dit; mais je vous aime bien. Vous êtes une grande reine. Voyez commeje baise vos belles mains. Oh ! un ordre pour suspendre Texécution, Il est encore temps. Je vous assure que c'est trèspossible. Ils vont lentement. Il y a loin de la Tour au Yieux-^Marché. L'homme du balcon a dit qu'on passerait par Gharing-Cross. Il y a un chemin plus court. Un homme à cheval arriverait encore à temps. Au nom du Ciel , madame, ayez pitié ! Enfin , mettez-vous à ma place, supposez que je sois la reine et 'vous la pauvre fille, vous pleureriez comme

moi , et je ferais grâce. Faites grâce, madame ! Oh ! voilà ce que je craignais , que les larmes ne m'empêchassent de parler. Oh ! tout de suite. Suspendre l'exécution. Cela n'a pas d'inconvénient , madame. Pas de danger pour Fabiano , je vous jure ! Est-ce que vraiment vous ne trouvez pas qu'il faut faire ce que je dis, madame?

312 MARIE TUDOR.

LA REINE , attendrie et la relevant

Je le voudrais , malheureuse. Ah ! tu pleures , oui , comme je pleurais ; ce que tu éprouves je viens de l'éprouver. Mes angoisses me font compatir aux tiennes. Tiens, tu vois que je pleure aussi. C'est bien malheureux, pauvre enfant ! sans doute, il semble bien qu'on aurait pu en prendre un autre, Tyrconnel, par exemple ; mais il est trop connu , il fallait un homme obscur ; On n'avait que celui-là sous la main. Je t'explique cela pour que tu comprennes, vois-tu. Oh ! mon Dieu ! il y a de ces fatalités-là. On se trouve pris. On n'y peut rien.

JANE

Oui , je vous écoute bien, madame. C'est comme moi, j'aurais encore plusieurs choses à vous dire ; mais je voudrais que l'ordre de suspendre l'exécution fût signé et l'homme parti. Ce sera une chose faite, voyez-vous. Nous parlerons mieux après. Oh ! cette cloche ! toujours cette cloche !

LA REINE

Ce que tu veux est impossible, lady Jane.

JANE

Si, c'ist possible. Un homme à cheval. Il y a un

JOURNÉE m, PARTIE II, SCÈNE II. SIS

chemin très-court. Parle quai. J'irais, moi* C'est possible.
C'est facile. Tous voyez que je parle avec douceur. J

LA REINE

Mais le peuple ne voudrait pas , mais il reviendrait tout massacrer dans la Tour, et Fabianoy est encore , mais comprends donc. Tu trembles , pauvre enfant, moi je suis comme toi , je tremble aussi. Mets-^toi à ma place à ton tour. Enfin , je pourrais bien ne pas prendre la peine de t'expliquer tout cela. Tu vois que je fais ce que je peux. Ne songe plus à ce Gilbert, Jane! c'est fini. Résigne-toi!

JANE

Fini! Non, ce n'est pas fini! non, tant que cette horrible cloche sonnera, ce ne sera pas fini ! Me résigner! à la mort do Gilbert! Est-ce que vous ct*oyez que je laisserai mourir Gilbert ainsi? Non, madame. Ah! je perds mes peines! ah! vous ne m'écoutez pas. Eh bien ! si la reine ne m'entend pas, le peuple m'entendra ! Ah ! ils sont bons, ceulà, voyez-vous ! Le peuple est encore dans cette cour. Vous ferez de moi ensuite ce que vous voudrez. Je vais lui crier qu'on le trompe , et que c'est

Gilbert , un ouvrier comme eux, et que ce n'est pas Fabiani.

LA REINE

Arrête, misérable enfant !

Elle lui saisit le bras et la regarde fixement d'un air formidable.

— Ah ! tu le prends ainsi ? ah ! je suis bonne et douce , et je pleure avec toi , et voilà que tu deviens folle et furieuse ! Ah ! mon amour est aussi grand que le tien , et ma main est plus forte que la tienne. Tu ne bougeras pas. Ah, ton amant ! Que m'importe ton amant ? Est-ce que toutes les filles d'Angleterre vont venir me demander compte de leurs amants, maintenant ! Pardieu ! je sauve le mien comme je peux et aux dépens de ce qui se trouve là. Veillez sur les vôtres !

JÂNE.

Laissez-moi ! — Oh ! je vous maudis , méchante femme !

LA REINE

Silence !

JANE

Non , je ne me tairai pas. Et voulez-vous que je vous dise une pensée que j'ai à présent ? Je ne crois pas que celui qui va mourir soit Gilbert.

JOURNÉE III, PARTIE II, SCÈNE II. 513

LA REINE.

Que dis-tu ?

JANE

Je ne sais pas. Mais je l'ai vu passer sous ce voile noir. Il me semble que si c'avait été Gilbert quelque chose aurait remué en

moi , quelque chose se serait ré:olté , quelque chose se serait soulevé dans .mon cœur, et m'aurait crié : Gïilert! c'est Gilbert ! Je n'ai rien senti , ce n'est pas Gilbert !

LA REINE

Que dis-tu là? Ah! mon Dieu ! Tu es insensée» ce qjuejtu dis là est fou, et cependant cela m'épouvante. Ah! tu viens de remuer une des plus secrètes inquiétudes de mon cœur. ^Pourquoi cette émeute m'a-t-elle empêchée de surveiller tout moimême ? Pourquoi m'en suis-je remise à d'autres qu'à moi du salut de Fabiano?]Ëlneas Dulverton est un traître. Simon Kenard était peut-être là. Pourvu que je n'aie pas été trahie une deuxième fois par les ennemis de Fabiano ! Pourvu que ce ne soit pas Fabiano en effet. . . !
— Quelqu'un ! vite quelqu'un! quelqu'un!

Deux geôliera paraissent.

Au premier.

— Vous, courez. Voici mon anneau royal Dites

qu'on suspende Texécution. Au Vieux-Marché ! au Vieux-Marché! I)y a un chemin plus courtj disaistu, Jane?

JANE-

Par le quai.

LA BEINE, au geôlier.

Par le quai. Un cheval! Cours vite!

' Le geôlier sort.

Au deuxième geôlier.

— Vous, allez sur-le-champ à la tourelle d'Édouard-le-Confesseur. Il y a là les deux cachots des condamnés à mort. Dans l'un de ces cachots il y a un homme. Amenez-le-moi sur-le-champ.

Le geôlier sort

— Ah ! je tremble ! mes pieds se dérobent sous moi ; je n'aurais pas la force d'y aller moi-même. Ah ! tu me rends folle comme toi ! Ah ! misérable fille, tu me rends malheureuse comme toi ! je te maudis , comme tu me maudis ! Mon Dieu !

L'homme aura-t-il le temps d'arriver ? Quelle horrible anxiété ! Je ne vois plus rien. Tout est trouble dans mon esprit. Cette cloche , pour qui sonne-t-elle ? Est-ce pour Gilbert ? est-ce pour Fabiano ?

JOURNÉE III, PARTIE II, ACTE II. HIL

JANE

La cloche s'arrête

LA REINE

C'est que le cortège est sur la place de l'exécution. L'homme n'aura pas eu le temps d'arriver.

Où entend un coup de canon éloigné.

JANE

Ciel !

LA REINE

Il monte sur l'échafaud.

' Deuxième coup de canon.

— 11 s'agenouille.

JANE

C'est horrible!

Troisième coup de canon.

TOUTES DEUX

Ah!..-

11 n'y en a plus qu'un de vivant. Dans un in-

218 MARIE TUOft.

stant noit saurons lequel. Mon Dieu ! celui qui va entrer ,
faites que ce soit Fabiano !

JANE

Mon Dieu ! faites que ce soit GiQ>fôrt !

hè rideaa du ImmI t*oufie. SimoB Renard' parrit, tenant
Gllbek'r

parla main.

JANE

Gilbert!

Ils ae prâdpilent dans les bras Tun de l'autre..

LA REINE

Et Fabiano?

SIMON RENAN)

Mort.

LA REINE

Mort?... Mort! Qui a osé... ?

SIMON RENARD

Moi. J'ai sauvé la reine et l'Angleterre.

Afin que les lecteurs puissent serendre compte» une fols pour toutes, du plus DU moins de certitude historique contenue dans les ouvrages de Tauteur ainsi que de la quantité et de la qualité des recherches faites par lui pour chacun de ses drames, il croit devoir imprimer ici, comme spécimen, la liste des livres et des documents qu'il a consultés avant d'écrire à l'ariô Tudor. Il pourrait publier un calalofpie semblable pour chacune de ses autres pièces.

HiSTOBiA BT ANNALES Hbnkici VXI, par Frauc. Baronum.

Hbiibici Vin, EduabuiVI bt MABiiE, par Franc. Godwin. -
^Lood., 1676.

Id. Auct,y par Morganum Godwin, -^ Londres, 1030.

Ttadnit en français par le sieur de Loigny. — Paris, 1647.

In-A*"" — Annalbs oc CHOSES iIÉIIoIABI.BS sous Hbnbi VIII, Édovabd VI BT Mabiïb, traduites d'un auteur anonyme,

par le sieur de Loigny. — Paris, Rocolet, itf47.

HiSToiBB DU DivoRÇB DB Hbnbi VIII BT DB Gatbbbinb d^Abagon , par Joachim L^rand. — Paris, 1688. In-i2, 3 vol.

1^4». — CONGLUSIONES ROMA AGITAT^E IN COMSISTO-BIO COBAM ChE-

mentbVII, in, causa matrimoniali inter Henriccm VIII ET Cat-baei- NAM , etc.

Ii^-4* — HiSTom DB LA lÉPonuTion, par Boniet, 2* partie, sous Edouard VI, Marie et ftlisabetfa, depuis 1547 jusqa'en 1559. ~ Treduil de Boniet, en français, par Rosemcmd.

In-4*- — DimsBnicBS roua L'msioiuB'AHttLBmaitoia Hbhbi VIII, ÉDOUABD \l ET Mabib. -< En anglais, en un pa<iael

In-8*. — - HisToiBB DU scmsiB d^Ahclbtbbbb, de Sandams. traduite en français, imprimée en 1587.

In-8«, — Opcscula tabu nt bous àhgucis, tbkfobb Hsinaci Vm, Eddabdi VI, bt Mabxa biaihjb. Uno fasdcula

In-folio. ^ El Viagb db ooh Felivb II, dbsdb Espaça, etc. , por Juan Gliristoval Calvete de Estrella. — Anvers , 1552.

In-fdio. — Hbstobia ni Fbupb II, por Luis Gahrera de Gordora. — Bfadrid, 1619.

In-4*« — RBLAaoĩTES de Autobio Pebbi, sbcbbtatio db Es-taoo m

FbLIPB II, va sus AABTAS ESPANOLAS V LATUIA9. — PariS, 1624*

In-V. — TESTOIdInO AUTEETIOO T TBBPADEBO de las
GOSAS NOTABLES QUE

pasabon br la MDBftTB DEL BET Felipe II, por èl liceuciado
Cerrera de la Torre , su capdlan. -r- Vaknda , 1599.

In-Ô*. — DiCBOs T BBGHOS DE Felipb II, por Baltazar Par-
reno. — Seville, 1689.

Leuvbe D^ÀNTonitPBBEz, secrétaire d*état de PhiUppe IL

Vue sub les moniiaies d*AeoLbtebre, depuis les premiers
lenps }iisfu*à présent, avec figures. SnelUng, Iiv^bUo. Vn voL

. The histobt of tbb BBicirs of Edwab» VI, Mabt aMd Busaw»,
hj Shawn Tumer. London , Loogman, 1829. 1 vol. in-A'^.

ÉCLAIBCnSEMElITS DE LA BIOGBAPBIB ET DES llfBUBS
DB L'AbOLETEBEE, SOUS

Henri VIII, Edouard VI , Marie, Elisabeth et Jacques I*% ex-
traits des papiers originaux trouvés dans les manuscrits te»
nobles fanûlles Howard, Talbot et Cedl, par Edmtind Lodge , esq.
Londres, G. Nieol. 1791, 8 vol. in-4*9 omés de portraits.

RsBUv AimLiGABUK Hbnbico VIII, Eduabdo VI BT Mabilia
bbgnantidvs, ANNALES. Londini, Jean Billins, 1628, un vol.
in>4°.

Histoire succincte de la succession de la couronne d^ Angle-
terre, depuis le coknmencement jusqu'à présent; avec des re-
marques et une carte. Trad. de l'anglais. 17Ut in-i2.

The BABONBTAGK OF ENGLAND, by Aotb. CoUliif. Lood.,
Taylor, 1720. Svoi. m-8«.

ÉTAT DB LA Granbk-Bretagne, liste de tous les offices de la couronne, par Jean Ghamberlayne, 2 part. 4 vol. ln*8«. Lond., Midwinker, 1737.

SuccBSsime des colonels anglais, depuis Toiigine jusqu'à présent, et liste des vaisseau^ Lond., J. Millan, 1742.

Histoire fto parlement d^ânglbtbrb , par Tabbé RaynaL Londres, 1748. In-12. -. Édit. 1751, meilleure. ? vol. in-8«.

PàmTaYtLiQn BB Marie, ftBinsB'AHGLBTBBtB, par Abbi^ie. Genève, 1695.

Lbttbb de m. BinuiBT a M* Tb^venot, contrnant uhb courtb critiqub DB L*iii8ToiRE DU pivoRCB DE Hbnri YIII, écritç par H. Legrand. Nour. édit. Paris, veuve Edme Martin, 1688. 1 voL in^dS.

Collections historiques de plusieurs graves écrivainsprotestans conoçnant le ehaogement de religion et Tétrange confusion qui s^ensuivit sous Henri VIII, Edouard VI, Marie et Elisabeth. Lond^ N. Hiles. 1686, 1 vol. in-12.

Critique du neuvième uvrb de Varillas, sur la révolution religieuse d^ Angleterre, par Bumet. Traduit e^ français. Amsterdam, N. Savouret, 1686. 1 vol. in-l^.

Peerage of ENGLAND, par M. Kimber. Londres, 1769. 1 toL in-12.

The englisb jiaronbtagb. Londres, Th. Wootlon, 4741* 6 vol. in-8«.

Nouveaux écLaiiicissEifENTS sur Marib, raLB de Henri VIII, adressés à M. David Hume. Paris» Pelatour, 1766. In-12. (Par le

P. Griffet.^

Histoire du schisme d'ârglbterrbb de Sandbbs, traduite par Maucroix.

Lyon, 1685. 2 vol. in-12.

Tome dbux du schisAds, ou les vies des Cardinaux Polus et Campege, par Maucroix. Lyon, 1685. In-12.

Histoire du divorce de Henri VIII et de Catherine d'Aragon , par Tabbbé Legrand. Amsterdam, 1768. In-12.

Consulter le recueil exact et complet des dépêches de M. de Noailles , ambassadeur de France en Angleterre sous Edouard VI et une partiç dui r^gne de Marie.

222 notes:

PREMIÈRB iOURNtile , SG\$NË I.

Les bftcbe» sont toujours braise et jamais œndie, etc.

Sous le règne sicourt de Marie, de 1558 à 1558, furent décapités : le ducdeNorthumberland, Jane Grey, reine dix-huit jours, son mari, le ducdeSoffollL, Thomas Gray, Thomas Staffiford, Stucklay, Bradford, etc^ furent pendus : Thomas Wyat et cinquante de ses complices , Bret et ses complices, William Fetherston, se disant Edouard VI, Anthony Kingston et ses complices (pour pilleries). Chartes, baron de Sturton (avec une corde de soie) , et quatre de ses talets avec lui (accusés d^assassinat), etc. ; furent brOlés viû : les évèques John Gooper, de Glocester, Robert Ferraro, de Saint» David, Ridlay, Latimer (Granmer assiste à leur supplice de sa prison) , Granmer, ardierèque de Gantorbéry, qui brûla d^abord sa main droite renégate, les docteurs Roland, Tailor,

Laurens Sanders, John Rogers» prébendier théologal et prédicateur ordinaire de Saint-Paul de Londres (celui-ci laissait une femme et dix enfants), John Bradford, en 1556^ quatre-vingt-quatre sectaires, etc., etc* De là ce surnom presque grandiose à force d^horreur, Marh ta Sanglante^

DEUXIÈME JOURNÉE, SCÈNE VII

Italien, cela veut dire fourbe, Napolitain, cela veut dire làdie, etc.. Si d^honorables susceptibilités nationales n'avaient été éveillées par ce

passage, Tanleur croirait inutile de faire remarquer id que c'est la reine qui parle et non le poète. Injure de femme en colère, et non opqifon d*écrivain. L'auteur n'est pas de ceux qui jettent Tanathème sur une nation prise en masse, et d'ailleurs ses sympathies de poêle, de philosophe et d'historien, l'ont de tout temps fait pencher vers cette Italie si illustre et si malheureuse. Il s'est toujours plu à prédire dans sa pensée un grand avenir à ce noble groupe de nations qui a eu un si grand passé. Avant peu, espérons-le, l'Italie recommencera à rayonner. L'Italie est une terre de grandes choses, de grandes idées, de grands hommes, magna parent, L'Italie a Rome qui a eu le monde. L'Italie a Dante, Raphaël et Bfichel- Aoge, et partage avec nous Napoléon.

DEUXIÈME JOURNÉE, SCÈNE VII

Il y a eu le complot de Thomas Wyatt, etc.

Avec ses quatre mille révoltés, Wyatt fit un moment chanceler Marie, appuyée sur Londres. Il fut défait, pris et pendu pour avoir perdu du temps à raccommoder un affût de canon.

12 novembre 18S3.

L'auteur croit devoir prévenir MH. les directeurs de théâtres de province que Fabiani ne chante que deux couplets au premier acte, et un seulement au second. Pour tous les détails de mise en scène , ils feront bien de se rapprocher le plus possible du théâtre de la Porte-Saint-Martin, où la pièce a été montée avec un soin et un goût extrêmes.

Quaiït à la manière dont la pièce est jouée par les acteurs du théâtre de laPorte-Saint-Marlin, l'auteur est heureux de joindre ici ses applaudissements à ceux du public tout entier. Voici la seconde fois dans la même année qu'il met à épreuve le zèle et l'intelligence de cette troupe excellente. Il la félicite et il la remercie.

Mb LOekray, qalafait été tout & la fois il fpiitnel, 9I redoutable et si fin dam If don Alphonse de Luerèê Borgia^ a prouvé dans Gilbert tme rare et merveilleuse souplesse de talent II est, selon le besoin du rôle, amoureux et terrible, cafane et vielent, caressant et jaloux; un ourrier devant la reine , un artiste aux pieds de Jane. Son }eu , « délicat dans ses nuances et si bien proportionné dans ses effets, allie la tendresse mélancoliffue de Roméo à la gravité sombre d^Othello.

Mademoiselle Juliette « qucnque atteinte à la première représentation d*une indisposition si grave qu*elle n'a pu continuer de jouer le rôle de Jane les jours suivants, a montré dans ce rôle un talent plein d^avenir, un talent souple, gracieux , vrai, tout à la fois pathétique et charmant, intelligent et naïf. L'auteur croit de-

voir fui exprimer ici sa reconnaissance , ainsi qu'à mademoiselle Ida, qui Ta remplacée , et qui a déployé dans Jane des qualités remarquables d'énergie et de vivacité.

Quant à mademoiselle Georges, il n'en faudrait dire qu'un mot : sublime. Le public a retrouvé dans Marie la grande comédienne et la grande tragédienne de Lucrèce. Depuis le sourire exquis par lequel elle ouvre le second acte, jusqu'au cri déchirant par lequel elle clôt la pièce, il n'y a pas une des nuances de son talent qu'elle ne mette admirablement en lumière dans tout le cours de son rôle. Elle crée dans la création même du poète quelque chose qui étonne et qui ravit l'auteur lui-même. Elle caresse, elle effraie, elle attendrit, et c'est un miracle de son talent que la même femme qui vient de vous faire tant frémir vous fasse tant pleurer.

FIN DES NOTES DE MARIE TUDOR

Bans Tétai où s'out aujoardliui toutes ces questions profondes qui touchent aux racines même de la société, il semUait depuis longtemps à Fauteur de ce drame qu'il pourrait y avoir utilité et grandeur à développer sur le théâtre quelque chose de pareil à l'idée que voici :

Mettre en présence , dans une action toute résultante
du cœur^ deux graves et douloureuses figures^ la femme
dans la société , la femme hors de la^ ociété; c'est-à--dire,
eu deux types virants , toutes les femmes, toute la femme.
Montrer ces deux femmes , qui résument tout en elles , géné-

reuses souvent, malheureuses toujours. Défendre lune contre le despotisme, l'autre contre le mépris. Enseigner à quelles épreuves résiste la vertu de Tune, à quelles larmes se lave la souillure de Tautre, Rendre la faute à qui est la faute, c'est-à-dire à l'homme, qui est fort, et au fait social, qui est absurde. Faire vaincre dans ces deux âmes choisies* les ressentiments de la femme par la piété de la fille, l'amour d'un amant par l'amour d'une mère, la haine par le dévouement, la passion par le devoir. En regard de ces deux femmes ainsi faites poser deux hommes, le mari et lamant, le souverain et le proscrit, et résumer en eux par mille dévelop-

. pements secondaires toutes les relations régulières<et irrégulières que l'homme peut avoir avec la femme, d'une part, et la société de l'autre. Et puis au bas de ce groupe qui jouit , qui possède et qui souffre, tantôt sombre , tantôt rayonnant , ne pas oublier l'envieux, ce témoin fatal qui

-est toujours là, que la providence aposte au bas de toutes les sociétés, de toutes les hiérarchies, de toutes les prospérités , de toutes les passions humaines ; éternel ennemi de tout ce qui est en haut; changeant de forme- selon le temps et le lieu, mais au fond toujours le même; espion

h Veôise, eunuque à Constantinople, pamphlétaire à Pétris. Placer donc comme la Providence le pkce, dans Tombre, giMnça-jpt.des deats à tous les sourires, ce misérable intelligent et perdu qui ne peut que nuire, car toutes les portes que son amour trouve fermées , sa vengeance les trouve

ouvertes. Enfin au-dessus de ces trois hommes, entre ces ■ ♦

deux femmes, poser comme un lien, comme un symbole, comme un intercesseur, comme un conseiller, le dieu mort sur la croix. Clouer toute cette souffrance humaine au revers du crucifix.

Puis de tout ceci ainsi posé, faire un drame ; pas tout-à-fait royal¹ de peur que la possibilité de l'application ne disparût dans la grandeur des proportions ;* pas tout-à-fait bourgeois, de peur que la petitesse des personnages ne nuisît à l'ampleur de l'idée ; mais princier et domestique : princier, parce qu'il faut que le drame soit grand ; domestique, parce qu'il faut que le drame soit vrai. Mêler dans cette œuvre, pour satisfaire ce besoin de l'esprit qui veut toujours sentir le passé dans le présent et le présent dans l¹ passé, à l'élément éternel, à l'élément humain, à l'élément social, un élément historique. Peindre, chemin faisant, à l'occasion de cette idée, non-seulement l'homme et la

femme, non-seulement ces deux femmes et ces trois hom-

mes —

mes, mais tout un siècle, tout un monde, toute une civilisation, tout un peuple. Dresser sur cette poignée, d'arabes dimanches spéciales de l'histoire, une aventure tellement simple et vraie, si bien vivante, si bien palpitante, si bien réelle, qu'aux yeux de la foule elle pût cacher l'idée elle-même comme la chair cache l'âme.

Voilà ce que l'auteur de ce drame a tenté de faire. Il n'a qu'un regret : c'est que cette pensée ne soit pas venue à un meilleur que lui.

Aujourd'hui, en présence d'un succès dû évidemment à cette pensée et qui a dépassé toutes ses espérances, il sent le besoin

d'expliquer son idée entière à cette foie sympathique et éclairée qui s'amoncèle chaque soir devant son œuvre avec une curiosité pleine de responsabilité pour lui.

. On ne saurait trop le redire, pour quiconque a médité sur les besoins de la société auxquels doivent toujours correspondre les tentatives de l'art, aujourd'hui, plus que jamais, le théâtre est un lieu d'enseignement. Le drame, comme l'auteur de cet ouvrage le voudrait faire, et comme le pourrait faire un homme de génie, doit donner à la foule une philosophie, aux idées une formule, à la poésie des muscles, du sang et de la vie, à ceux qui pensent une ex-

plication désintéressée, aux âmes altérées un breuvage, aux plaies secrètes un baume, à chacun un conseil, à tous une loi.

Il va sans dire que les conditions de l'art doivent être d'abord et en tout remplies. La curiosité, l'intérêt, l'émotion, le rire, les larmes, l'observation perpétuelle de tout ce qui est nature, l'enveloppe merveilleuse du style, le drame doit avoir tout cela, sans quoi il ne serait pas le drame; mais pour être complet, il faut qu'il ait aussi la volonté d'enseigner, en même temps qu'il a la volonté de plaire. Laissez-vous charmer par le drame, mais que la leçon soit dedans*, et qu'on puisse toujours l'y retrouver quand on voudra disséquer cette belle chose vivante, si ravissante, si poétique, si passionnée, si magnifiquement vêtue d'or, de soie et de velours. Dans le plus beau drame

il doit toujours y avoir une idée sévère, comme dans la plus belle femme il y a un squelette.

L'auteur ne se dissimule, comme on voit, aucun des devoirs austères du poète dramatique. Il essaiera peut-être quelque jour,

dans un ouvrage spécial , d'expliquer en détail ce qu'il a voulu faire dans chacun des divers drames qu'il a donnés depuis sept ans. En présence d'une tâche aussi immense que celle du théâtre au dix-neu-

Tième siècle, il sent son insuffisance profonde , mais il n'en persévérera pas moins dans l'œuvre qu'il a commencée. Si peu de chose qu'il soit, comment reculerait-il, encouragé qu'il est par l'adhésion des esprits d'élite , par l'applaudissement de la foule , par la loyale sympathie de tout ce qu'il y a aujourd'hui dans la critique d'hommes éminents et écoutés? Il continuera donc fermement ; et cha-

que fois qu'il croira nécessaire de faire bien voir à tous , dans ses moindres détails, une idée utile, une idée sociale, une idée humaine, il posera le théâtre dessus comme un

verre grossissant.

Au siècle où nous vivons , l'horizon de l'art est bien élargi. Autrefois le poète disait : le public; aujourd'hui le poète dit : le peuple.

7 mai 1835.

ANGELO

PERSONNAGES

ACTEURS

qui obtient le rôle «p |S35.

ANGELO MAUPIERI, Podesta.

GATARINÂ BRAGADINI.

LA TISBE.

RODOLFO

HOMODET.

ANAFESTO GALEOFA.

REGTNELLA.

DAFNE

Un Page non.

Uv GVBTTTE17& DS NVIT.

ft

Un HVISSIEE.

Le Dotev de ST-AmroinB de Padovb.

L'Abghipbêthe.

M. Bbautalet.

W^ DOBTAL.

M"* Mabs.

U» Gefibot*

M. P|lOtO»T.

M. Mathieh.*

M"* Thiebbet-Ûkqbgîn.

M"« Aglaé, M. ABdÈnE.

M. Faube.

M. Aibbbt.

M. Moulaub.

Padoue. — 1549.

Francuco Donato étant doge.

PREMIÈRE JOURNÉE

Lk CLEF.

PERSONNAGES

ANGELO MALIPIERI.

LA TISBE.

HOMODEI.

RODOLFO

ANAFESTO GALEOFA.

PREMJÉRE JOURNÉE.

Un Jardin illuminé pour une fête de nuit. A droite, un palais plein de musique et de lumière, avec une porte sur le Jardin et une galerie en arcades au rez-de-chaussée, où Ton voit circuler les gens de la fête. Vers la porte , un banc de

' pierre. A gauche, un autre banc sur lequel on distingue dms l'ombre un Mbmme endormi Au fond, au-dessus des arbres, la silhouette noire de Padoue au seizième siècle» sur un ciel clair* - Vers la fin de Pacte 9 le Jour paraît.

SCÈNE

LA TISBE, riche costume «de fête. ANGELO MALIPIERI^ la veste ducale, l'étole d*or. HOMODEI., endormi; longue robe de laine brune fermée par-devant 9 baut-dechausses rouge ; une guitare à côté de lui.

LATISBE.

Oui , VOUS êtes le maître ici , monseigneur ; vou» êtes le magnifique podesta ; vous avez droit de vie et de mort, toute puissance, toute liberté. Vous êtes envoyé de Venise , et partout où Von vous voit il

16 ANGELO

semble qu'on voit ia face et la majesté de cette rëpublique. Quand vous passez dans une rue, monseigneur, les fenêtres, se ferment, les passants s'esquive.nt, et tout le. dedans des maisons tremble. Hélas ! ces pauvres padouans n'ont guère l'attitude plus fière et plus rassurée devant vous que s'ils étaient les gens de Constantinople, et vous le turc. Oui, cela est ainsi. Ah ! j'ai été à Bresçia. C'est autre chose. Venise n'oserait pas traiter Brescia comme elle traite Padoue ; Brescia se défendrait. Quand le bras deYenisç frappe, Brescia mord, Padoue lèche. C'est unehonte. Ehbien, quoique voussoyez ici le maître de tout. le monde, et que

vous prétendiez être le mien , écoutez-moi , monseigneur , je vais vous dire la vérité , moi. Pas sur les affaires d'état, n'ayez pas peur, mais sur les vôtres. Eh bien, oui ! je vous le dis , vous êtes un homme étrange, je ne comprends rien à vous^; vous êtes amoureux de moi et vous êtes jaloux de votre femme !

ANGELO

Je suis jaloux aussi de vous , madame.

LA TISBE.

Ah mon {Heu ! vous n'avez pas besoin de me le direl Et pourtant vous n'en avez pas le droit, car

je ne vous appartiens pas. Je passe ici pour votre maîtresse, pour votre toute-puissante maîtresse, mais je ne le suis point , vous le savez bien.

ANGELO

Cette fête est magnifique, madame.

LA TISBE.

Ah ! je ne suis qu'une pauvre comédienne de théâtre, on me permet de donner des fêtes aux sénateurs , je tâche d'amuser notre maître , mais cela ne me réussit guère aujourd'hui. Votre visage est plus sombre que mon masque n'est noir J'ai beau prodiguer les lampes et les flambeaux , l'ombre reste sur votre front. Ce que je vous donne en musique, vous ne m'en rendez pas en gaieté, monseigneur. — Allons, riez donc un peu.

ANGELO

Oui, je ris. — Ne m'avez-vous pas dit que c'était votre frère, ce jeune homme qui est arrivé avec vous à Padoue?

LA TISBE.

Oui. Après?

18 ANGELO

Vous lui avez parlé tout-à-l'heure. Quel est donc cet autre avec qui il était ?

LA TISBE.

C'est son ami. Un vîcentin nommé Anafesto Galeofa.

ANGELO

Et comment s'appelle-t-il , votre fr[^]re ?

LA TISBE.

Rodolfo, monseigneur, Rodolfo. Je vous ai déjà expliqué tout cela vingt fois. Est-ce que vous n'avez rien de plus gracieux à me dire?

ANGELO

Pardon, Tisbe, je ne vous ferai plus de questions. Savez-vous que vous avez joué hier la Kosr monda d'une grâce merveilleuse , que cette ville, est bien heureuse de vous avoir, et que toute l'Italie qui vous admire , Tisbe , envie ces padouans que vous plaignez tant. Ah ! toute cette foule qui vous applaudit m'importune. Je meurs de jalousie quand je vous vois si belle pour tant de regards. Ah, Tisbe! — Qu'est-ce donc que cet homme

masqué à qui vous avez[^] parlé ce soir entre deux portes?

LA TISBE.

Pardon, Tisbe , je ne vous ferai plus de questions. — C'est fort bien. Cet homme , monseigneur; c'est Virgilio Tasca.

ANGELO

Mon lieutenant ?

* LA TISBE.

Votre sbire.

ANGELO

Et que⁴ui vouliez-vous ?

LA TISBE.

Vous seriez bien attrapé , s'il ne me plaisait pas de vous le dire.

ANGELO

Tisbe ! . . •

LA TISBE.

Non, tenez» je suis bonne, voilà l'histoire. Vous

90 ANGELO

savez qui je suis? rien, une fille du peuple[^] uneoomédienne, une chose quevous caressezaujourd'hui et que vous briserez de-

main. Toujours en jouaat. Eh bien ! si peu que je sois, j'ai eu une mère» Savez-Youe ce que c'est que d'avoir une mère? en avez-vous eu une, vous? savez-vous ce que c'est que d'être enfant, pauvre enfant, faible, nu, misérable, affamé^ seul au monde, et de sentir que vous avez auprès de vous, autoi\ de vous, au-dessus de vous, marchant quand vous marchez, s'arrêtant, quand vous vous arrêtez, souriant quand vous pleurez, une femme... — non, on ne sait pas encore que c'est une femme,—'Un ange qui'est là, qui vous regarde, qui vous apprend à parler, qui vous apprend à rire, qui vous apprend à aimer! qui réchauffe vos doigts dans ses mains, votre. corps dans ses genoux, votre ame dans son bceur ! qui vous donne son lait quand vous êtes petit, son pain quand vous êtes grand , sa vie toujours! à qui vous dites, ma mère! et quivous dit, mon enfant! d'une manière si douce que ces deux mots-là réjouissent Dieu! — Eh bien! j'avais une mère comme cela, moi. C'était une pauvre femme sans mari qui chantait des chansons morlaques dans les places publiques de Brescia. J'allais avec elle. On nous jetait quelque monnaie. C'estainsi quej'ai

commencé. Ma Aère se tenait d'habitude au pied de la statue deGatta-Melata. Un jour, il parait que dans la chanson qu'elle chantait sans y rien comprendre , il y avait quelque rime offensante jpour la seigneurie de Venise, ce qui faisait rire autour de nous les gens d'un ambassadeur. Un sénateur passa. 11 regarda, il entendit, et dit au capitaine grand qui le suivait : A la potence cette femme \ Dans l'état de Venise, c'est bientôt fait. Ma mère fu| saisie sur-le-châmp. Elle ne dit rien : à quoi bon? m'embrassa avec une grosse larme qui tomba su» mon front, prit son crucifix et se laissa garrotter. Je le vois encore, ce crucifix. En cuivre poli. Mon nom, Tisbe^ est grossièrement écrit au bas avec la pointe

d'un stylet. Moi , j'avais seize ans alors , je regardais ces gens lier ma mère, sans pouvoir parler, ni crier, ni pleurer, immobile, glacée, morte, comme dans un rêve. La foule se taisait aussi. Mais il y avait avec le sénateur une jeune fille qu'il tenait par lamain, sa fille sans doute, qui s'émut de pitié tout à coup. Une belle jeune fille, monseigneur. La pauvre enfant! elle se jeta aux pieds du sénateur, elle pleura tant, et des larmes si suppliantes et avec de si beaux yeux, qu'elle obtint la grâce de sa mère. Oui , monseigneur. Quand

ma mère fut déliée, elle prit son crucifix, — ma

22 ANGELO

n)ère^ ...et le donna à la belle enfant en lui disant : Madame, gardez ce crucifix, il vous portera bonheur. Depuis ce temps, ma mère est morte, sainte femme ; moi , je suis devenue riche, et je voudrais revoir cette enfant, cet ange, qui a sauvé ma mère. Qui sait? elle est femme maintenant , et par conséquent malheureuse. Elle a peut-être besoin de moi à son tour. Dans toutes les villes où je vais, je fais venir le sbire, le barigel, l'homme de police, je lui conte l'histoire, et à celui qui trouvera la femme que je cherche je donnerai dix mille sequins d'or. Voilà pourquoi j'ai parlé tout à l'heure entre deux portes à votre barigel Yirgilio Tasca. Êtes-vous content?

ANGELO

Dix mille sequins d'or! mais que donnerez-vous à la femme elle-même, quand vous la retrouverez?

LA TISBE.

Ma vie ! si elle veut.

Mais à quoi la reconnaltrez-vous ?

LA TISBfi.

Au crucifix de ma mère.

AN6BL

Bah ! elle l'aura perdu.

LA TISBE.

Oh, non! on ne perd pas ce qu'on a gagné ainsi.

ANGELO, apercevant Homodei.

Madame! madame! il y a un homme là ! savezvous qu'il y a un homme la? qu'est-ce que c'est que cet homme P

LA TISBE, éclatant de rire.

Hé, mon Dieu ! oui, je sais qu'il y a un homme là, et qui dort , encore ! et d'un bon sommeil ! N'allez-vous pas vous effaroucher aussi de celui-là ? c'est mon pauvre Homodei.

Homodei ! qu'est-ce que c'est que ceja, Homodei?

24 ANGELO

LA nSBE.

Gela, Homodei, c'est un homme, monseigneur, comme ceci, laTisbe, c'est une femme. Homodei, monseigneur, c'est un joueur

de guitare que monsieur le primicier de Saint-Marc , qui est fort de mes amis, m'a adressé dernièrement avec une lettre que je vous montrerai, vilain jaloux! et même à la lettre était joint un présent.

ANGELO

Comment!

I^A TISBE. <

Oh! un vrai présent vénitien. Une boîte qui contient simplement deux flacons ; un blanc, l'autre noir. Dans le blanc, il y a un narcotique trèspuissant qui endort pour douze heures d'un sommeil pareil à la mort; dans le noir, il y a du poison, de ce terrible poison que Malaspina fit prendre au pape dans une pilule d'aloès, vous savez. Monsieur le primicier m'écrit que cela peut Servir dans l'occasion. Une galanterie, comme vous voyez. Du reste , le révérend primicier me prévient que le pauvre homme , porteur de la lettre et du présent, est idiot. Il est ici, et vous auriez dû le voir.

depifis quinze jours 9 mangeant àToffice, couchant dans le premier coin vepu, à sa mode, jouant et chantanten attendant qu'il s'en aille à Yicence. Il vient de Venise. Hélas ! ma mère a erré ainsi. Je le garderai tant qu'il voudra. Il a quelque temps égayé la ocimpagnie ce soir. Notre fête ne l'amuse pas, il dort. C'est aussi simple que cela.

, ANGELO. «

Vous me répondez de cet homme?

, LATÎSBfi.

Allons, vous voulez rire ! La belle occasion pour prendre cet air effaré ! un joueur de guitare, un idiot, un homme qui dort ! Ah ça , monsieur le podesta, mais qu'est-ce que vous avez donc ? Vous passez votre vie à faire des questions sur celui-ci , sur celui-là. Vous prenez ombrage de tout. Est-ce jalousie, ou est-oe peur?

ANGELO

L'une et l'autre.

LA TISBE.

Jalousie, je le comprends. Vous vous croyez obligé de surveiller deux femmes. Mais peur^

26 ANGELO

TOUS le maître, vous qui faitespeir à tout le monde; au contraire 1

' ÂNGELO.

Première raison pour trembler.

Se rapprochant d^ella et parlant bas.

— Écoutez, Tisbe. Oui, vous Favez dit, oui, je puis tout ici; je suis seigneur, despote et souverain de cette ville; je suis le podestd'que Venise met sur Padoue, la griffe du tigre sur la brebis. Oui , tout-puissant ; mais tout absolu que je suis, audessus de moi, voyez-vous, Tisbe, il y a une chose grande et terrible et pleine de ténèbres ; il y a Venise. Et savez-vous ce que c'est que Venise , pauvre Tisbe? Venise, je vais vous le dire, c'est l'inquisition d'état, c'est le conseil des Dix, Oh ! le conseil des Dix! parlons-en bas,. Tisbe, car il est peut-être là quelque part qui nous

écoute. Des hommes que pas un de nous ne connaît , et qui nous connaissent tous. Des hommes qui ne sont visibles dans aucune cérémonie, et qui sont visibles dans tous les échafauds. Des hommes qui ont dans leurs mains toutes les têtes, la vôtre, la mienne, celle du doge, et qui n'ont ni simarre, ni étole, ni couronne, rien qui les désigne aux yeux , rien qui puisse vous faire dire 2 Celui-ci en est !

un signe mystérieux sous leurs robes , tout au ^plus ; des agents partout , des sbires partout , des bourreaux partout. Des hommes qui ne montrent jamais au peuple de Venise d'autres visages que ces mornes bouches de bronze toujours ouvertes sous les porches de Saint-Marc , bouches fatales que la foule croit muettes et qui parlent cependant d'une façon bien haute et bien terrible, car elles disent à tout passant : dénoncez ! ^— Une fois dénoncé^ on est pris. Une fois pris , tout est dit. A Venise, tout se fait secrètement, mystérieusement, sûrement. Condamné, exécuté; rien à voir, rien à dire ; pas un cri possible , pas un regard utile ; le patient a un bâillon, le bourreau un masque. Que vous parlais-jed'échafauds tout à Theure? je me trompais. Â Venise, on ne meurt pas sur TéchaSaïud, on disparaît. 11 manque tout à coup un homme dans une famille. Qu'estai devenu? les plombs, les puits, le canal Orfano le savent Quelquefois on entend quelque chose tomber dans l'eau la nuit. Passez vite alors! Du reste, bals, festins, flambeaux, .musique , gondoles, théâtres, carnaval de cinq mois, voilà Venise. Vous , Tisbe , ma belle comédienne, vous ne connaissez que ce côté-là; moi, sénatesir, je connais l'autre. Voyezvous, dans tout palais, dans oelui du dôge, dans

le mîcD, à Tiiisu de celui qui Thabite, il y a un couloir secret, perpétuel trahisseur de toutes les salles, de toutes les chambres, de toutes les alcôves ; un corridor ténébreux dont d'autres^ que vous connaissent les portes et qu'on sent serpenter autour de soi sans savoir au juste où il est ; une sape mystérieuse où vont et viennent sans cesse des hommes inconnus qui font quelque chose. Et les vengeances personnelles qui se mêlent à tout cela et qui cheminent dans cette ombre ! Souvent la nuit je me dresse sur mon séant , j'écoute , et j'entends des pas dans mon mur. Voilà sous quelle pression je vis, Tisbe. Je suis sur Padoue ; mais ceci est sur moi. J'ai mission de dompter Padoue. 11 m'est ordonné d'être terrible. Je ne suis despote qu'à condition d'être tyran. Ne me demandez jamais la grâce de qui que ce soit , à moi qui ne sais rien vous refuser , vous me perdriez. Tout m'est permis pour punir, rien pour pardonner.

Oui, c'est ainsi. Tyran de Padoue, esclave de Venise. Je suis bien surveillé, allez. Oh! le conseil des Dix ! Mettez un ouvrier' seul dans une cave et faites-lui faire une serrure, avant que la serrure soit finie le conseil des Dix en a la clef dans sa poche. Madame ! madame ! le valet qui me sert m'espionne, l'ami qui me salue m'es-

pionie#le prêtre qui me oonfesse m'espionne, la femme qui me dit : Je t'aime, — oui, Tisbe , — m'espionne !

LA TISBE.

fl

Âh ! monsieur !

Vous ne m'avez jamais dit que vous m'aimiez.

Je ne parle pas de vous, Tisbe. Oui, je vous le répète, tout ce qui me regarde est un œil du conseil des Dix , tout ce qui m'écoute est une oreille du conseil des Dix , tout ce qui me touche est une main du conseil des Dix. Main redoutable qui tâte long-temps d'abord et qui saisit ensuite brusquement ! Oh ! magnifique podesta que je suis, je ne suis pas sûr de ne pas voir demain apparaître subitement dans ma chambre un misérable sbire qui me dira de le suivre, et qui ne sera qu'un misérable sbire, et que je suivrai ! oùPd^ps quelque lieu profond d'où il ressortira sans moi. Madame, être de Venise, c'est pendre à un fil. C'est une sombre et sévère condition que la mienne , madame, d'être là , penché sur cette fournaise ardente que vous nommez Padoue, le visage toujours couvert d'un masque , faisant ma besogne

30 ANGELO

de tyran, entouré de chances, de précautions, de terreurs, redoutant sans cesse quelque explosion , et tremblant à chaque instant d'être tué roide

par mon œuvre comme Falchimiste par son poison ! — Plaignez-moi , et ne me demandez pas pourquoi je tremble, madame !

^ LA TISBE.

Ah Dieu ! affreuse position que la votre en effet !

ANGELO

Oui, je suis l'outil avec lequel un peuple torture un autre peuple. Ces outils-là s'usent vite et se cassent souvent, Tisbe. Ah! je suis malheureux. 11 n'y a pour moi qu'une chose douce au

monde, c'est vous. Pourtant je sens bien que vous ne m'aimez pas. Vous n'en aimez pas un autre , au moins?

LA TISBE.

iNon, ifton, calmez-vous.

ANGELO

Vous me dites mal ce non-là.

LA TISBE.

Ma foi ! je vous le dis comme je peux.

ANGELO

Ah ! ne soyez pas à moi , j'y consens ; mais ne soyez pas à un autre, Tisbe ! Que je n'apprenne jamais qu'un autre. . .

LA TISBE.

Si VOUS croyez que vous êtes beau quand vous me regardez comme cela !

ANGELA

Ah! Tisbe, quand m'aimerez-vous ?

LA TISBB.

Quand tout le monde ici vous aimera.

ANGELO

Hélas ! — C'est égal, restez à Padoue. Je ne veux pas que vous quittiez Padoue , entendez-vous? si vous vous en alliez , ma vie

s'en irait. — Mon Dieu ! voici qu'on vient à nous. Il y a longtemps déjà qu'on peut nous voir parler ensemble ; cela pourrait donner des soupçons à Venise. Je vous laisse.

S'arrêtant et montrant Homodei.

— Vous me refendez de cet homme ?

32 ANGELO

LA TISBE.

Comme d'un enfant qui dormirait là.

ANGELO

C'est votre frère qui vient. Je vous laisse avec lui.

Il sort.

SCÈNE IL

LÀ TISBE; RODOLFO, vêtu de noir, sévère, une plume noire au chapeau; HOMODEI, toujours endormi.

LA TISBE.

Ah! c'est Rodolfo! Ah! c'est Rodolfo ! Viens^ je t'aime , toi !

Se tournant vers le côté par où Angelo est sorti.

— Non, tyran imbécille! ce n'est pas mon frère, c'est mon amant ! —Viens , Rodolfo! mon brave soldat, mon noble proscrit,

mongénéreuxhomme ! regarde-moi bien en face. Tu es beau , je t'aime !

Tisbe. . .

LA TISBE.

Pourquoi as-tu voulu venir à Padoue? tu vois bien, nous voilà pris au piège. Nous ne pouvons plus en sortir maintenant. Dans ta position, partout tu es obb'gé de te faire passer pour mon frère. Ce podesta s'est épris de ta pauvre Tisbe; il nous tient ; il ne veut pas nous lâcher. Et puis je tremble

SA AN6EL

sans cesse qu'il ne découyre qui tu es« Âh ! quel supplice! Oh ! n'importe, il naura rien de moi, ce tyran ! Tu en es bien sûr, n'est-ce pas, Rodolfo ? Je yeux pourtant que tu t'inquiètes de. cela; je yeux que tu sois jaloux de moi, d'abord.

RODOLFO

Vous êtes une noble et charmante femme.

LA TISBE.

Oh ! c'est que jesuisjalousedetoi , ihoî, vois-tu? mais jalouse! Cet Angelo .Malipieri, ce yénitien, qui me parlait de jalousie aussi, lui , qui sHmagine être jaloux, cet homme! et qui mêle toutes sortes d'autres choses à cela. Ah! quand on est jaloux, monseigneur, on ne voit pas Venise , on ne voit pas le conseil des Dix, on ne voit pas les sbires, les espions, le canal Orfano ; on n^a qu'une

chose devant les yeux , sa jalousie. Moi , Rodolfo , je ne puis te voir parler à d'autres femmes ; leur parler seulement ; cela me fait mal. Quel droit ont-elles à des paroles de toi? Oh ! une riyale! ne me donne jamais une riyale ! je la tuerais. Tiens , je t'aime! tu es le seul homme que j'aie jamais aimé. M[^]yie a été triste longtemps ; elle rayonne maintenant. Tu es ma lumière. Ton amour, c'est un soleil qui s'est leyé sur moi. Les autres hommes m'ayaient

glacée. Que ne t'ai-je connu il y a dix ans ? il me semble que toiftes les parties de mon cœur qui sont mortes de froid vivraient encore; Quelle joie de pouvoir être seuls un instant et parler! Quelle folie d'être venusâ Padouc;^! nous vivons dans une telle contrainte ! Mon Rodolfo ! oui , pardieu ! c'est mon amant l ah bien oui ! mon frère ! Tiens y je suis folle de joie quand jeté parle à mon aise; tu vois bien que je suis* folle? M'aîmes-tu?

RODOLFO

Qui ne vous aimerait pas, Tisbe?

LA TISBE.

Si VOUS me dites encore vous, je me fâcherai. O mon Dieu ! il faut pourtant que j'aille me montrer un peu âmes conviés. Dis-moi, depuis quelque temps, je te trouvé l'air triste. N'est-ce pas, tu n'es pas triste?

RODOLFO

Non , Tisbe.

LA TISBE.

Tu n'es pas souffrant ?

RODOLFO

Non.

36 ANGELO

LA TISBE.

Tu n'es pas jaloux?

RODOLFa

Non.

LA TISBE.

Si ! je veux que tu sois jaloux l ou bien c'est que tu ne m'aimes pas 1 Allons! pas de tristesse. Ahçà, au fait, moi je tremble toujours, lu n'es pas inquiet? personne ici ne sait que tu n'es pas mon frère ?

RODOLFO

Personne, excepté Anafesto. .

LA TISBE.

Ton ami. Oh! celui-là est sûr.

Entre Anafesto Galeofa.

— Le voici précisément. Je vais te confier à lui pour quelques instants.

Riant.

— Monsieur Anafesto , ayez soin qu'il ne parle à aucune femme.

ANAFESTO, souriant

Soyez tranquille, madame.

La Tisbe sort.

JOURNÉE I, SCÈNE IIL 37

SCÈNE m

aODOLTO, ANAFESTO GALEOFA, HOMODEI,

toVijoûrB endormi.

ANAFESTO, la regardant sortir.

Oh! charmante! — Rodolfo, tu es heureux; elle t aime.

RODOLFO

Anafesto, je ne suis pas heureux ; je ne l'aime pas.

ANAFESTO.

Comment] que dis-tu!^

RODOLFO, aperceraat Homodei.

Qu'est-ce que c'est-que Cet homme^qui dort là P

3S ÂNQELO.

ÂNAFESTO.

Rien; c'est ce pauvre musicien, tu sais?

RODOLFO.

Âh ! oui, cet idiot,

ANAFESTO. .

Tu n'aimes pas la Tisbe! Est-il possible! que viens-tu de me dire?

RODOLFO

Ah ! je t'ai dit celcc? Oublie-le.

ANAFESra

La Tisbe ! adorable femme !.

RODOLFO

Adorable en effet. Je ne l'aime p^s.

ÂNAFESTO.

Commenta . .

Ne ^'interroge point. * ^

Moi, ton ami! ; • •

LATISBE, rentrant e^o^ranl à Rodolfo avec u^ sourire.

Je retiens feusement pour le dire un mot : Je t'aime !
Maiiitei!tant je m en vais.

pile sort en courant.

ANAFESTO, la regardait sortir.

♦Pauvre TJste! •.*

RODOLFO

Il y a au fond de ma vie un secret qui n'est connu que de moi seul.

ANAFESTO.

Quelque jourtu le confieras à ton ami, n'est*ce pas? Tu es bien sombre aujourd'hui, Rodolfo?

AO AUGELO.

nOQÛXJia.

Oui, lâisse-moî un instant/

Anafesto sort Rodolfo* l'assied suf le ^ne de pierre pf^ A la forte et laisse tomlM' sa t^te dans Ses maias. Quan^ AnafiB»to est soiti , Homôdei ouvre les yeu*, se lève, «puis vi à pas lepls se pTacer debout derrière Rodolfo absorbé dap9 sagEêvarie.

SCÈNE IV

^Hfinoi^ef pèse la maia'âiir Tépaue de Rodolfo. Hodolfise retourne

• ' et le regarde avec s(upeur.

HOMODEL,

<Yatis ne vous appelée pf» Rodolfo. Vous voiiS' appelée Èzze-lino da Rom»ia. Vous êtes d'une ancieniieTâfmille.qm gitégné

àTadoûe, et qui en est bâtinie depuis* dpux cents ans. Vous errez de ville en vMe squs un foux nom, vous hasardant quel^ tjù^ibis idans l^état d& Venise. Il y a sept ans, à yfeqise mêlnej.voHs aviez* vingt ans alors, vous viles un jour'dans une église \iÂe-jèune*fille trèsbelle. Dans Fé^lwe de Saint-Georges-le-Grand. .Vous né ^a suivîtes pas ;à Venise, suivre une femnae, c'^tt^henger uû coup de stylet ; mais vousrevjntes èoilvjent il^Bs l'église. La jeune fille y revint aussi.

ANCÉLp

Vous fûtes pris d'amour pour elle, olle poui^ tous. Sans savoir son nom, cai^voHs ne l'avez jamais su, et vous ne le savez pas encorfi , elle ne s'appdtle ppur vous que Catarina, vous ttouvâtes moyen de lui écrire , elle de vous répondf e. Vous obtîntes d'elle des rendez-vpus ch^ une femme noiQmée la béate Gécilia. Ce 'fut entrç elle et vofls jfin amour éperdu ; mais elle resta pure. Cette jeuie fiU^était. noble; c'est *tôt ce que voYis saviez «d'elle. Une nobib vénitienne ne peut épouser qu'Un nobit vénitien oii un roi ; vous n'êtes pas vénitien ^t vous n'êtes plus roi. Banni d'ailleurs,*vous n^ p<^viez aspirer. Un jour elle manqua au rendez-vohs'; la béate Gécilia tous appilt qu'on l'avait *iflai«ée. Du reste, vous ne pûtes pas p^s^avoir le nom du mari que vous n'aviez su le nom du .père/ Vous quittâtes Venise, Depuis cç jo^r, ^ous vous '.êtes enfui par toute l'Italie ; mais l'amcfUr vous a suivi. Vous ayez Jeté vôtre ^ie aux plaisirs, au]^ distractions, aux folies , aux vices** Inutile/ Y#as ajrer tâché d'aimer d'autre! femme», voua avez crii même en ^mér d'autres, cetlë comédienne ^ par exemple, laTisbe. Inutile, encore; L'ancien amolir a

toujours reparu sous les nouveaux, -Il jr*a ,traî5 mois^ VOUS' êtes veiiu'à Padqûe atec la Tisbé qui vous fait passer pour son frère. lie podéâta, mon-

seigneur Angelo Malipieri , s'est épris d'elle ; et vous \ Yoici ce^tpii vous est arrivé* tin soir , le âeziè|ne jour de février, Une femme voilée a passé près de voQ8«iuiB le' pont Molkio , vous a pris la qaaio, ftt*VD|is amené dans la rue Sanpiero. Dans cette^rue sont les ruines de l'anciQu palais Magaruffi, démoli ^ar votre ancêtre Ezzelin III; dans Ci(S ruines il y a une cabane; dans cette cabane voue aye:(trouvé la femme de Yenise que vous aimez et qui vous aime depuis sept ans. A partir de ce jour, vous vous êtos rencontré trois fois par semaine avec elle dans cette cabane. Elle est ' restée tout à la fois fidèl» à son amour et à son honneur, ^ vous et à son mari. Du reste, cachant tonjouiss son nom. Gatarina,rfen déplus. Le mois passé , vojre bonheur s'est rompu brusquement. JJn jour , ël^ n'a point paru à la cabane. Yoilà cinq semaines que Vbus ne l'avez vue. Cela tient à ce que apn mari se défie d'elle et la garde enfertnée. — Nous sommes au matin , le jour va paraîtra. — Vous la cherchez partout^ vous ne la. trouvez pas , vous ne la ^trouverez jamais. — Voulez-vous la voir ce sdir?

HODOLFO , le regardant Gxemeut

tjui êtes-vous?

kk ANG£LO.

HOM(M)EI

to »

. Ah ! des questions. Je n' oéponds pas. — Aiosi vous ne voulez pas voir aujourd*hcii cette femme ? .

Si ! si ! la voir ! je veux, la voir ! Au nom du ciel l la revoir un instant et mourir !

HO^fODBI.

Vous la verrez.

BODOLïX).

Où?

HOMODEL

Chez elle.

RODOLFO

Mais 9 dites-rmoi, elle! qui est*elle? son nom?

MyURT^Éi I , «CÈNE IV. A5

hom^dëi..

Je vous le âi^ai chez elle.

RODOLFO

Ah! vous venez' du ciel!

HOMOPEL

Je n'en sais rien. — Ce soir, au lever de la lune, — à minuit, c'est plus simple, — tcpuvez-vous à l'angle du palais d'Albert de Baon , rue Santo- Ufbanol J'y serai. Je vous conduirai. A minuit.

RODOLFO

Merci! Et vous ne voulez pas me dire qui vous êtes?.

HOMODEI.

Qui je suis? Un idiot.

Il sort.

RODOLFO, resté seul.

Quel est cet homme? àh! qu'importe! Minuit!

46 ANPBLd. '

à minuit! Qu'ii y alom d'ici minait! Oh! Catarina ! pour l'heure qu'il me promet^ je lui auraİB donné ma vie !

Entre la Tisbe»

JOURNÉE r, SCÈNE y. 47

SCÈNE V

UODOgfO, LA TISBE.

LA TISBE.

C'sst epfli^re moi/Rodolfo. Bonjour IJë* n'ai pu être plus Iqng-^temps san^ te voir. Je ne puis xne sé|)arer de toi ; je te^

suis partout; je pense et je vi*

paf tôt. Je suis l'ombre de ton corps, tu ç^% l'ame
du mien.

.aoûpLFQ.

Pi:p])iB»garde, Tisbe? ma famille est une Camille fatale. JI 7 a
stgr nous pne prédiction, une destyiée qui i^ccompljt pfesque in-
évitablement de père en fils. *Nous t«aûs qut nous aime.

LA ISSBE.

Hé bien!* tu me tuerais. Après? pourvu que tu iti^sflmes!

48 ANGELG.

nraoLFo.

M. Jo J3\? • • •

, LA^TISBE.

Tu me pleureras ensuite. Je o>n veux pas plus.

. RODOLFa

Tisbe^i vous mériteriez Tamour d'un ange.

U lui baise la main et sort lentement ^

' LA TI8BE, ieule.

' Eh bjen! tomme il me quitte! Aodolfaf il s'en va. Qù'est-qe
qu'il, a dgmc?

Regardant yeA le banc *

— Ah î Homodei s'est ré vaille !•

Hora«dèi parait^ fond diLtlkéâti«.

SCÈ>îE VL

LA TISBE, HOWGDEI.

HOMODEI.

Le Rodolfo s'appelle l^zaselino, raveaturier'eAt un priiic^^ Fi-
diot est un esprit * l'homme qui dort est lid chat qui guette. Cœil
fermé, oreille ouvarfe.

LA TISBE. *

Que dit-il?

HOMODEI , montrant sa guitare.

Cette guitare a des fibres qui rendent le sou qu'on vejut. Le
cœwr d'un homme, le cœur d'une

femme ont aussi des fibre» dont on peut jouet.

LA TISBE.

.Qu'est-ce que cela veut dire ?

^Q ,ANCBLO.

BOMOD^l.

Madame, cela* veut û\t\$ c[ue si par hasard vDus

.perdez aujouild^tii un beau jeune homme n|ui a

une pluine noire à 9611 chapeau, je ^tasTendrait

" où vous pourrez le retrouver la nuit pi[^]iK[^]haine.

LA tAbe.

Chez une f<[^]Qûrme !

> HOMODEI.

Blonde.

LA TISBE. •

Ouoi! cpie veu\ -tu dire? qui ës-tu?

HOVODEL

Je n'en sais rien.

LA TISBÊ.

Tun'es pas ce que je croyais, malheureuse [^]e je suis ! Ah !
le[^]odesta s'en doutait, tu es un homme redoutable[^] Qui es-tu?
oh! qui es[^]tu ? Rodolfo chez[^]une femme ! la nUit prochaine f
C'eât là ce que tu veux dire ! hein P e[^]-ce là ce que tu v[^]ux
diriei[^]

irOURNÉE I, «CÈNE VI. 61

HOMODSI.

Je o'en[^][^]ais ri<!^{||}.

LA TiSBfi.

'Ali ! tu mens 1 C'est impossible, Rodotfo m'aime.

HOMODEI.

Je û'wi saj^ rien.

LA TISBE.

AS ! misérable ! ah ! tu mens ! C#mme il ment ! Tu es i^n homme payé. Mon Di^eu , j'ai donc des ennemis, moi!. Mais Rodolfo m'aime. Va, tu ne parriendras pas à m'alarmer. Je ne te crois pas. Tu dois être bien Airieux devoir fp»e ce que tu me dis ne me fait aucun effet.

•^ HOMODEL

Vous avez remarqué sans doute que le podesta, monseigneui» Angelo Malipieri^ "porte à sa chaîne de omn un petit jhijou en or artktement trdieullé. Ce bijou est une clef.- Feignez d'en avoir envie comme d*un bijou. Demandez^a-lui sans Fui^iUre ce que.- nous*ep voulons £^ré.

52 ÀNCM.O.

LA TISBE.

Une clef, dis-tu? Je ne la demanderai pas. Je

. ne d^maaderai rien. Cet in£âme qui voudrait me

faire soupçonner Hodolfo! Je ne veux^pai de

cette clef. Va-t'en,jene t'écoutezpas.' ^ •

Km

HomnEi.

Voici justement le ppdesta qui vient.. Quand vous crurez la clef, je vous expliquerai comment il^faudra vous eo servir la nuit ^trochttiue. Je revîen<Jrai'dans'un quart d*heure.

- Catísbe.>

Misérable ! tu ne m[^]entends donc psGs? j[e te dis que je né veux point de cette clef. J ai confiance en Rodolfo , ipoi. Cetie clef, *je rie ni 'en occupe point.* Je n'en dirai pas un mot au po-desta. Et ne revîe^{^^}s ps[^]s, c est inutile ! je ne[^]te cçois pa[^].

HOMODEI.

J>aAs un quart d'heure.

- Il sort.[^]iitre Angelo.

SCÈNE VIL

LA TISBE, ÂNGELO.

LA TISBB.

Ah ! vous voilà , monseigneur. Vous cherchez quelqu'un?

ANGELO

Oui, Yirgilio Tasca à qui j'avais un mot à dire.

LA TISBE.

Eh bien ! êtes-vous toujours jaloux ?

ANGELO

Toujours, madame.

LA TISBE.

Vous êtes fou. A quoi bon être jaloux? je ne comprends pas qu'on soit jaloux. J'aimerais un

54 ANGELO

homme, moi, que je n'en serais certainement pas jalouse.

ANGELO

C'est que vous n'aimez personne.

LA TISBE.

Si. J'aime quelqu'un.

ANGELO

Qui?

LA TISBE.

Vous.

ANGELO

Vous m'aimez! est-il possible? ne vous jouez pas de moi, nion Dieu ! Oh !' répétez-moi ce que vous m'avez dit là.

LA TISBE.

Je vous aime.

Il s'approche d'elle avec ravissement. Elle prend la chaîne qu'elle

porte au coa«

— Tiens! qu'est-ce dote que ce bijou? je ne l'a-

vais pas encore remarqué. C'est joli. Bien travaillé. Oh! mais c'est ciselé par Benvenuto. Charmant! Qu'est-ce que c'est donc ? c'est bon pour une femme, ce bijou-là.

ANGELO

Ah! Tisbe, vous m'avez rempli le cœur de joie avec un mot !

LÀ TISBE.

C'est bon , c'est bon. Mais dites-moi donc ce que c'est que cela ?

ANGELO

Cela, c'est une clef.

LA TISBE.

Ah ! c'est une clef. Tiens, je ne m'en serais jamais doutée. Ah ! oui , je vois, c'est avec ce qu'on ouvre. Ah! c'est une clef.

ANGELO

Oui, ma Tisbe.

LA TISBE.

Ah bien ! puisque c'est une clef, je n'en veux pas, gardM-4a.

U ANGELO

Qnoi! est-ce que vous en aviez envie, Tisbe?

LA TISBE.

Peut-être. Comme d'un bijou bien ciselé.

ANGELO

Oh ! prenez-la.

Il détache la clef du collier.

LA TISBE.

Non. Si j'avais su que ce fût une clef, je ne vous en aurais pas parlé. Je n'en veux pas, vous dis-je. Cela vous sert peut-être.

ANGELO

Oh ! bien rarement. D'ailleurs j'en ai une autre. Vous pouvez la prendre, je vous jure,

LA TIS

Non, je n'en ai plus envie! Est-ce qu'on ouvre des portes avec cette clef-là? elle* est bien petite.

ANGELO

Cela ne fait rien ; ces clofs-M sontfaito^ pour des

JOURNÉE I, SCÈNE VIL hT

serrjures cachées. Celle-ci ouvre plusieurs portes , entre autres celle d'une chambre à coucher.

LA TISBE.

Vraiment! Allons! puisque vous 1 exigez abéotument , je la prends.

EUE prend la def.

Oh! merci. Quel bonheur! vous avez accepté quelque chose de moi ! merci !

LA TISBE.

Au fait, je me souviens que l'ambassadeur de France à Venise, monsieur de Montluc , en avait une à peu près pareilles Avez-vous connu moûsieur le maréchal de MontlucPU n homme de grand esprit, n'est-ce pas *} Ah ! vous autres nobles, vous ne pouvez parler aux ambassadeurs. Je n'y songeais p^B. C'est égal, il n'était p^ tendre aux huguenots, .ce monsieur de Montluc. Si jamais ils lui tombent dans les maîns 1 c'est un fier catholique ! — Tenez, monseigneur, je crois que voilà Vîrgilio Tasca qui vous cherche, là-bas , dans la galerie. . .

ANGELO

Vous croyez?

LA TISBE.

N'ayiez-You pas à lui parler?

ANGELO

Oh ! maudit soit-il de m'arracher d'auprès de tous!

LA TISBE, lui montrant la galerie.

Par là.

ANGELO, lui baisant la main.

Ah ! Tisbe , vous m^aimez donc !

Par là , par là. Tasca vous attend.

Angelo sortir Homodei pai^it au fond du theftte ; la Tisbe court à lui*

JOURNÉE ĩ, idkNE VIII. 59

SCÈNE VII

LA TISBE, HOMODEI.

LÀ TISBE.

J'ai la clef !

HOMODEI.

Voyons.

Examinant la clef.

•=— Oui, c'est bien cela. — Il y a dans le palais du podesta unegalerie qui regarde le pont MpUno. Cachez-Yous*-y, ce soir. Derrière un meuble^ derrière • une tapisserie, où vous voudrez. A deux heures après minuit, je viendrai vous y chercher. •

LA TISBE, lui donnant sa liourse. ,

Je te récompenserai lûimx ! En attends nt , prends celte bourse.

HOMODEI.

Comme il vous plaira. Mais laissez-moi finir.

60 ANGÉLO

A deux heures après minuit. Je viendrai vous chercher. Je vous indiquerai la première porte que TOUS aurez à ouvrir avec cette clef. Après quoi je vous quitterai. Vous pourrez faire le reste sans moi; vous n'aurez qu'à aller devant vous.

LA NÉE.

Qu'est-ce que je trouverai après la première porte?

HOMODEI.

Une seconde, que cette clef ouvre également.

LA TISBG.

Et après la seconde?

HOMODEI.

. Une troisième. Cette clef les ouvre toutes.

LA TISBE.

Et après la troisième ?

R(moi).

Vous verrez.

DEUXIÈME JOURNÉE

LE CRUCIFIX

PERSONNAGES

ANGÉLO MALIPIERI.

CATARINA BRAGADINI.

LA TISBE.

RODOLFO

HOMODEI.

REGINELLA.

DAFNE

DEUXIEME JOURNEE

Une chambre richement tendue d'ecarlate rehaussée d'or. Dans un angle, figauche, un Ut m^mlttque sur une estrade et sons un dais porte par des colonnes torsées. Aux quatre coins du dats pendent des rideaux cramoisis qui peuvent se tärmer et cacher enlläremenl le IIL A droite, dans l'angle, une fÄnetre ouverte. Du même cAtë , une porte masquée dans la tenture i auprès , un prle-Dieu , av-de»sns duquel pend accroche au mur un cmcifU en cuivre poil. Au Uxaà, une grande porte a deux battants. Entre cette porte et le Ht, une autre porte petite et Irès-omée. Table, (hntevils, Banilteauxi un grand dressoir. Dehors Jardins, docbe». clair de lune. Une angëllque sur la table.

SCÈNE I

DAFNE, IREGINELLA, puis HOMODEI.>

Oui, Daffie, >c'e>tx:ertaïn. C'est Troïlo, l'huissier de nuit, qui me l'a conté. La choai^ s Vs t passée tout récemment, au dernier voyag'c que madame a fait à Venise. Un sbire, un infâme sbii'c ! s'est permis

iù ANGELO.

^'aimer madame, de lui écrire, Daine, de cher-

cher à la voir. Cela se conçoit-il? Madame Ta fait chasser , et a bien fait.

DAFNE, entr'ouYrant la porte près du prie-Dieu.

C'est bien, Reginella ; mais madame attend son livre d'heures, tu sais?

REGINELLA, rangeant quelques livres sur la tabte.

Quant à l'autre aventure, elle est plus terrible, et j'en suis sûre aussi. Pour avoir averti son maître qu'il avait rencontré un espion dans la maison, ce pauvre Palinuro est mort subitement dans la même

soirée. Le poison, tu comprends. Je te conseille beaucoup de prudence. D'abord, il faut prendre garde à ce qu'on dit dans -ce palais; il y a toujours quelqu'un dans le mur qui vous entend.

DAFNB.

Allons, dépêche-toi dotte , nous causerons une autre fois. Madame attend..

REGINELLA» rangeant toujours, et les yeux fixés sur la table.

Si tues si pressée, va dev^mt. Je te suis.^

I>afne sort et referme la pofit «ans que ReKiaella s^en aperçoive.

— Mais, vois-tu, Batfne , je te recommande le

JOURNÉE II, SCÈNE I. 6ft

silence dans ce maudit palais. 11 n'y a que cette chambre où Ton soit en sûreté. Ah ! ici, du moins, on est tranquille. On peut dire tout ce qu'on yeut. C'est le seul endroit où quand on parle on soit sûr de ne pas être écouté.

Pendant qu*elle prononce ces derniers mots, un dressoir adossé au mur à droite tourne sur lui-même« donne passage à Homodei sans qa^elle s^en aperçoive, et se referme.

HOMODEI.

C'est le seul endroit où quand on parle on soit sûr de ne pas être écouté.

REGINELLA , se retournanl.

Ciel! .

HOMODEI.

Silence !

Il entr'ouvrc sa robe et découvre son pourpoint de velours noir oh, sont brodées en argent ces trois lettres G. D. X. Reginella regarde les lettres et Thomme avec terreur.

— Lorsqu'on a vu l'un de . nous et qu'on laisse deviner à qui que ce soit par un signe quelconque qu'on nous a vu, avant la fin du jour on est mort.

— On parle de nous dans le peuple , tu dois savmr que cela se passe amsi. ' .

66 ANGELO

REGINELLA.

Jésus ! Maïs par quelle porte est-il entré ?

HOMODEL

Par aucune.

REGINELLA.

Jésus!

HOMODEL

Réponds à toutes mes questions et ne me trompe sur rien. Il y va de ta vie. Où donne cette porte ?

Il montre la grande porte du fond.

REGINELLA.

Dans la chambre de nuit de monseigneur.

IIOMODEI, montrant la petite porte près de la grande.

Et celle-ci?

REGINELLA.

Dans un escaîw secret qui communique avec les galeries du palais. Monseigneur seul en a la olef. ^ ;'

HOMODEI , désignant la porte près du prie-Dieu.

Et celle-ci?

REGINEIXA.

Dans l'oratoire de madame.

HOMODEI.

Y a-t-il une issue à cet oratoire?

REGINELLA.

Non. L'oratoire est dans une tourelle. 11 n y a i qu'une fenêtre grillée.

HOMODEI, allant à la fenêtre.

Qui est au niveau de celle-ci. C'est bien. Quatre- ? vingts pieds de mur à pic , et 1^ Brenta au bas. Le grillage est du luxe. — Mais il y a un petit escalier dans cet oratoire. Où monte-t-il?

REGIUELLA.

Dans ma chambre qui est aussi celle de Dafne, *.
monseigneur.

6^8 Al^GELO.

HOMODBI.

Y a-t-il une issue à cette chambre?

REGINELLA.

Non, monseigneur. Une fenêtre grillée , et pas d'autre porte que celle qui descend dans l'oratoire^

HOMODEL.

Dès que ta maîtresse sera rentrée, tu monteras dans ta chambre, et tu y resteras sans rien écouter et sans rien dire.

REGINELLA.

J'obéirai, monseigneur.

HOMODEL

Où est ta maîtresse ?

REGINELLA.

Dans l'oratoire. Elle fait sa prière.

HOMODEL

Elle' reviendra ici ensuite ?

REGINELLA«

Oui, monseigneur.

HOMODEL

Pas avant une demi-heure?

REGINELLA.

Non, monseigneur.

HOMODEI.

C'est bien. Va-fen. — Surtout, silence! Rien de ce qui va se passer ici ne te regarde. Laisse tout faire sans rien dire* Le chat joue avec la souris, qu'est-ce que cela te fait? Tu ne m'as pas vu, tu ne sais pas que j'existe. Voilà. Tu comprends? Si tu hasardes un mot ,< je l'entendrai; un clin d'œil, je le verrai ; un geste, un signe , un serrement de main, je le sentirai. Ya maintenant.

REGINELLA.

Oh mon Dieu! qui est-ce donc qui va mourir ici?

70 ANGELO

HOHODEI.

Toi, si tu parles.

Au signe de Homodei, elle sort par la petite porte près da prie-Dîevu Quand elle est sortie , Homodei s*approclie da dressoir qui tourne de nouveau sur lui-même et laisse voir un couloir obscur.

— Monseigneur RodoHb! tous pouvez venir à présent. Neuf marches à monter.

On entend des pas dans Tescalier que masque le dressoir.

Rodolfo paraît.

JOURNÉE II, SCÈNE il; 71

SCÈNE IL

HOÏVIODEI, RODOLFO, enveloppé d'un manteau.

HOMODEI.

Entrez.

RODOLFO

OÙ suis-je?

HOMODEI.

OÙ vous êtes ? — Peut-être sur la planche de votre échafaud.

RODOLFO

Que voulez-vous dire ?

HOMODEL

Est-il venu jusqu'à vous qu'il y a dans Padoue une chambre, chambre redoutable, quoique pleine de fleurs, de parfums et d'amour peut-être, où nul

72 ANGELO

homme ne peut pénétrer , quel qu'il soit , noble ou sujet, jeune ou vieux, car y entrer, en entrouvrir la porte seulement, c'est un crime puni de mort ?

RODOLFO

Oui, la chambre de la femme du podesta.

HOMODBI.

Justement.

RODOLFO

Hé bien, cette chambre. . .

HOMODEI.

Vous V êtes.

RODOLFO

Chez la femme du podesta !

HOMODEI.

Oui.

RODOLFO

Celle que j'aime?...

HOMODBI.

S appelle Catarina Bragadini, femme d'Angelo Malipieri, podesta de Padoue.

RODOLFO

Est-il possible? Catarina Bragadini! la femme du podesta!

HOMODEi:

Si vous avez peur , il est temps encore , voici la porte ouverte, allez-vous-en.

RODOLFO

Peur pour moi, non ; mais pour elle. Qui est-ce qui me répond de vous ?

HOMODEI.

Ce qui vous répond de moi, je vais vous le dire, puisque vous le voulez. Il y a huit jours , à une heure avancée de la nuit, vous passiez sur la place de San-Prodocolmo. Vous étiez seul. Vous avez entendu un bruit d'épées et des cris derrière l'église. Vous y avez couru.

74 ANGELO

RODOLFO.

Oui , et j'ai débarrassé de trois assassins qui Tallaient tuer un homme masqué. . .

HOMODEI

Lequel s'en est allé sans vous dire son nom et sans vous remercier. Cet homme masqué, c'était moi. Depuis cette nuit-là, monseigneur Ezzelino, je vous veux du bien. Vous ne méconnaissez pas^ mais je vous connais. J'ai cherché à vous rapprocher de la femme que vous aimez. C'est de la reconnaissance. Rien de plus. Vous fiez-vous à moi maintenant ?

RODOLFO

Oh ! oui ! oh ! merci ! Je craignais quelque tra* hison pour elle. J'avais un poids sur le cœur, tu me l'ôtes. Ah ! tu es mon ami, mon ami à jamais! tu fais plus pour moi que je n'ai fait pour toi. Oh ! je n'aurais pas vécu plus long-temps sans voir Catariaa.

Je me serais tué, vois-tu ; je me serais damné. Je n'ai sauvé que ta vie ; toi , tu sauves mon cœur, tu sauves mon ame !

HOMOOEI

Ainsi vous restez?

RODOLFO

Si je reste ! si je reste ! je me fie à toi, te dis-je ! Oh ! la revoir ! elle ! une heure , une minute , la revoir ! Tu ne comprends donc pas ce que c'est que cela , la revoir ! — Où est-elle ?

HOMCHDEL

Là^ dans son oratoire.

IVODOLFO.

OÙ la reverrai-je ?

HOMODËI.

nopoLFa

Quand?

HOMODEI.

Dans un quart d'heure.

16 ANGELO

RODOLFO

Oh mon Dieu !

HOMODEI, lui montrant toutes lès portes Tune après Tautre;

Faites attention. Là,. au fond, est la chambre de nuit du podesta. U dort en ce moment, et riera ne yeille à cette heure dans le palais, hors madame Catarina et nous. Je pense que vous ne risquez rien cette nuit. Quant â l'entrée qui nous a servi , je ne puis vous en communiquer le secret qui n'est connu que de moi seul ; mais au matin , il vous sera aisé de vous échapper.

Allant an fond»

— Cela donc est la porte du mari. Quant â vous,, seigneur Rodolfo, qui êtes Famant,

n montre la fenêtre..

— je ne vous conseille pas d'user de celle-ci. En aucun cas. Quatre-vingts pieds à pic , et la rivière au fond. A présent je vous laisse.

RODOLFO

Vous m'avez dit dans un quart d'heure?

HOMODEI.

Oui. "

ROOÔLFO.

Viendra-t-eUe seule?

HOMODEI.

Peut-être que non. Mettez- vous à l'écart quelques instants.

RODOLFO

Où?

HOMODEI.

Derrière le lit. Ah ! tenez! sur le balcon. Vous TOUS montrerez quand tous le jugerez à propos. Je crois qu'on remue les chaises dans l'oratoire. Madame Catarina va rentrer. Il est temps de nous séparer. Adieu.

RODOLFO , près du balcon.

Qui que vous soyez , après un tel service , vous pourrez désormais disposer de tout cequi est à moi^ de mon bien , de ma vie !

Il se place sur le balcon où il disparaît.

75 ANGELO

HOMODEI , rerenaît sv le deraot du théâtre.

A part

Elle n'est plus à tous , monseigneur.

n regarde si Rodoifo ne le voit plos, puis il tire de sa pottriae one lettre gall défraie sur la taUe. Il sort par Teolrée seaèle qui se refenne SOT ku. — Entreot, par la porte de Toratoïie, Catarioa et Dafoe. riSlarîna en oostmne de femme noble Ténitieniie.

SCÈNE III

CATARINA, DAFNE, RODOLFO, caché sur le balcon.

GATARINA.

Plus d*ua mois ! Sais-tu qu'il y a plus d'un mois, Dafne? Oh! c'est donc fini. Encore si je pouvais dormir, je le verrais peut-être en rêve , mais je ne dors plus. Où est Reginella ?

DAFNE

Elle vient de monter dans sa chambre, où elle; s'est mise en prière, Vais-je l'appeler pour qu'elle vienne servir madame?

GATARINA.

Laisse-la servirDieu. Laisse-la prier. Hélas ! moi, cela ne me fait rien de prier !»

DAFNE

Fermerai-je cette fenêtre , madame ?

8o ANGELO

CATARINÂ.

Cela tient à ce que je souffre trop, vois-tu , ma pauvre Dafne. Ily apourtant cinq semaines, cinq semaines éternelles que je ne l'ai vu ! -» Non , ne ferme pas la fenêtre. Cela me rafraîchit un peu. J'ai la tête brûlante. Touche. — Et je ne le verrai plus! Je suis enfermée, gardée, en prison. C'est fini. Pénétrer dans cette chambre, c'est un crime de mort. Oh ! je ne voudrais pas même le voir. Le voir ici ! Je tremble rien que d'y songer. Hélas mon Dieu ! cet amour était donc bien coupable , mon Dieu! Pourquoi est-il revenu à Padoue?

Pourquoi mesuis-jelaisséereprendrè ce bonheur qui devait durer si peu? Je le voyais une heure de temps en temps. Cette heure, si étroite et si wite fermée , c'était le seul soupirail par où il entrait un peu d'air et de soleil dans ma vie. Maintenant tout est muré. Je ne verrai plus ce visage d'où le jour me venait. Oh! Rodolfo! Dafne, dis-moi la vérité, n'est-ce pas que tu crois bien que je ne le verrai plus?

DAFNE

Madame. . .

CATARINA

Et puis, moi, je ne suis pas comme les autres femmes. Les plaisirs, les fêtes, les distractions, tout cela ne me ferait rien. Moi,Dafne, depuis sept ans, je n ai dans le cœur qu'une pensée, Famour , qu'un sentiment, l'amour , qu'un nom , Rodolfo. Quand je regarde en moi-même, j'y trouve Rodolfo, toujours Rodolfo, rien que Rodolfo. Mon ame est faite à son image. Yois-tu , c'est impossible autrement. Yôilà sept ans queje l'aime. J'étais toute jeune. Gomme on vous marie sans pitié! Par exemple, mon mari, eh bien, je n'ose setilement pas lui parler. Croîs-tu que cela fasse une vie bien heureuse ? Quelle position que la mienne! Encore si j'avais nia mère !

DAFNE

Chassez donc toutes ces idées tristes, madame.

CATARINA

Oh ! par des soirées pareilles, Dafne , nous avons passé, lui et moi, de bien douces heures. Est-ce que c'est coupable tout ce que

je te dis là de lui ? Non, n'est-ce pas? Allons, mon chagrin t'afflige.

82 ANGELO

je ne veux pas te faire de peine. Va dormir. Va retrouver Reginella.

DAFNE

Est-^e que madame? . . .

GATARINA.

Ouï , je me déferai seule. Dors bien, ma bonne Dafne. Va.

DAFNE

Que le ciel vous garde cette nuit, madame!

Elle sort par la porte de l'oratoire.

laît i

Elle 'il e.

ii 1

SCÈNE IV

CATARINA, RODOLFO, d'abord sur le balcon.

GATÂRINA, seule.

Il y avait une chanson qu'il chantait. Il la chantait à mes pieds avec une voix si douce ! Oh ! il y a des moments où je voudrais le voir. Je donnerais mon sang pour cela! Ce couplet surtout qu'il m'adressait. ^

Elle prend la guitare.

— • Voici Tair, je crois.

Elle joue quelques mesures d'une musique mélancolique.

— Je voudrais me rappeler les paroles. Oh ! je vendrais mon ame pour les lui entendre chanter, à lui, encore une fois! sans le voir^ de là bas, d'aussi loin qu'on voudrait. Mais sa voix ! entendre

sa voix !

RODOLFO , du balcon où il est caché.

Il chante.

Mon âme à ton cœur s'est donnée.

Je n'existe qu'à ton côté; Car une iqènie destinée Nous îoiut d'un lien enchanté;

8A ANGBLO.

Toi rhanûonie et moi la lyre , Moi Tarbiiste et toi le zéphjre,
Moi la lèvre et toi le sourire , Moi Tamour et toi la beauté I

Ciel!

CATARINA, laissant tomber la guitare.

RODOLFOt continuanL Toujours caché.

Tandis que l'heure S'en va fuyant 9 Mon chant qui pleure
Dans Pombre effleure Ton front riant !

CATARINA

Rodolfo !

RODOLFO, paraissant et jetant son manteau sur le balcon
derrière lui.

Catarina !

Il vient tomber à ses pieds.

CATARINA

Vous êtes ici? Comment! vous êtes ici? Oh Dieu! je meurs de
joie et d'épouvante. Rodolfo ! savezvous où vous êtes ? Est-ce que
vous vous figurez que vous êtes ici dans une chambre comme une
autre , malheureux? Vous risquez votre tête.

Que m'importe ! Je serais mort de ne plus vous voir, j'aime
mieux mourir pour vous avoir revue.

dATARINÂ.

Tu as bien fait. Eh bien oui, tu as eu raison de venir. Matôte
aussi est risquée. Je te revois, qu'importe le reste ! Une heure
avec toi, et ensuite que ce plafond croule, s'il veut !

RODOLVO.

D'ailleurs le ciel nous protégera, tout dort dans le palais , il n'y
a pas de raison pour que je ne sorte pas comme je suis entré.

CATARINA

Comment as-tu fait?

RODOLFa

C'est un homme auquel j'ai sauvé k vie. . • Je vous expliquerai cela. Je suis sûr des moyens que j'ai employés.

86 ANGELO

GATARINA.

N'est-ce pas? oh! si tu es sûr, cela suffit. Oh Dieu! mais regarde-moi donc que je te voie!

Gatarina! . •

GATARINA.

Oh! ne pensons plus qu'à nous, toi à moi, moi à toi. Tu me trouyes bien changée, n'est-ce pas ? Je yais t'en dire la raison \ c'est que depuis cinq semaines je n'ai fait que pleurer. Et toi, qu'as-tu fait tout ce temps -là? Âs-tu été bien triste au moins P Quel effet cela t'a- t-il fait , cette séparation? Dis-moi cela. Parle-moi. Je veux que tu me parles.

RODOLFa

O Gatarina, être séparée de toi , c'est avoir les ténèbres sur les yeux, le vide au cœur ! G'est sentir qu'on meurt un peu chaque jour ! G'est être sans lampe dans un cachot,, sans étoile dans la nuit ! C'est ne plus vivre, ne plus penser, ne plus savoir

rien! Ce que j'ai fait, dis-tu? je Tignore. Ce que j'ai senti, le voilà.

CATARINA

Eh bien , moi aussi ! Eh bien , moi aussi ! Eh bien, moi aussi ! Oh ! je vois que nos cœurs n'ont pas été séparés. Il faut que je te dise bien des choses. Par où commencer? On m'a enfermée. Je ne puis plus sortir. J'ai bien souffert. Vois-tu , il ne faut pas t'étonner si je n'ai pas tout de suite sauté à ton cou, c'est que j'ai été saisie. Oh Dieu ! quand j'ai entendu ta voix, je ne puis pas te dire, je ne savais plus où j'^ais. Voyons , assieds-toi là, tu sais? comme autrefois. Parlons bas seulement. Tu resteras jusqu'au matin. Dafne te fera sortir. Oh ! quelles heures délicieuses ! Eh bien , maintenant, je n'ai plus peur du tout, tu m'as pleinement rassurée. Oh ! Je suis joyeuse de te voir. Toi ou le paradis , je choisirais toi. Tu demanderas à Dafne comme j'ai pleuré! elle a bien eu soin de moi , la pauvre fille. Tu la remercieras. Et Reginella aussi. Mais dis-moi, tu as donc découvert, mon nom? Oh! tu n'es embarrassé de rien, toi. Je ne sais pas ce que tu ne ferais pas quand tu veux une chose. Oh dis 1 auras-tu moyen de revenir ?

88 ANGELO

RODOLFO

Oui. Et comment Yivrais-je sans cela? Catarina, je t'écoute avec ravissement. Oh! ne crains rien. Vois comme cette nuit est calme. Tout est amour en nous , tout est repos autour de nous. Deux âmes comme les nôtres qui s'épanchent l'une dans l'autre, Catarina, c'est quelque chose de limpide et de sacré que Dieu ne voudrait pas troubler! Je t'aime, tu m'aimes et Dieu nous Yoltl 11 n'y a que nous trois d'éveillés à cette heure! Ne crains rien.

CATARINA

Non. Et puis il y a des moments où l'on oublie tout. Ouest heureux, on est ébloui l'un de l'autre. Vois, Rodolfo : séparés, je ne suis qu'une pauvre femme prisonnière, tu n'es qu'un pauvre homme banni ; ensemble^ nous fixions envie aux anges ! Oh ! non, ils ne sont pas tant au ciel que nous. Rodolfo , on ne meurt pas de joie , car je serus morte. Tout est mêlé dans ma télé. Je t'ai fait mille questions tout à l'heure, je ne puis plus me rappeler Un mot de ce que je t'ai dit. T'en souviens-tu, toi , seulement? Quoi! ce n'est pas un rêve! Vraiment, lu es là, toi !

noDOLFa Pauvre amie !

CATARiNA.

Non , tiens, ne me parle pas , laisse-moi rassemller mes idées, laisse-moi te regarder, mon ame ! laisse-moi penser que tu es là. Tout à l'heure je te répondrai. On a des moments comme cela, tu sais, où Ton veut regarder Thomme qu'on aime et lui dire : Tais-toi , je te regarde ! Tais-toi , je t'aime! Tais-toi, je suis heureuse !

Il lui baise la main. Elle se retourne et aperçoit la lettre qvA est sut

la table..

— Qu'est-ce que c'est que cela ? mon Dieu ! Voici un papier qui me réveille ! Une lettre ! Est-ce toi. qui as mis cette lettre-là?

• RODOLFO

Non. Mais c'est sans doute l'homme qui est venu, avec moi.

GATARINA^

11 est venu un homme avec toi! Qui? Voyons!

Qu'est-ce que c'est que cette lettre?

90 ANGELO

Elle décacheté avidement la lettre et lit.

— « Il y a des gens qui ne s'enivrent que de vin de Chypre. Il y en a d'autres qui ne jouissent que de la vengeance raffinée. Madame , un sbire qui aime est bien petit, un sbire qui se venge est bien grand. » —

Grand Dieu ! qu'est-ce que cela veut dire?

CATARINA

Je coniiiais l'écriture. C'est un infâme qui a osé m'aimer, et me le dire, et venir un jour chez moi, à Venise, et que j'ai fait chasser. Cet homme s'appelle Homodei.

RODOLFO

En efiet. ^

CATARINA

C'est un espion du conseil des Dix.

RODOLFO

Ciel !

GATARINA.

Nous sommes perdus ! Il y a un piège, et nous y sommes pris.

Elle m au balcon et regarde.

— Ah Dieu!

RODOLFO

Quoi ?

GATARINA.

Éteins ce flambeau, vite !

RODOLFO, éteignant le flambeau.

Qu'as-tu ?

GATARINA.

La galerie qui donne sur le pont Molino...

RODOLFO

Eh bien?

GATARINA.

Je viens d'y voir paraître et disparaître une lumière.

92 ANGBLO,

HODOLFO.

Miaérable iosensé que je sui» ! Catiupîqa I la cause de ta perte, c'est moi !

CATARINA

Rodolfo, je serais Tenue à toi comme tu es venu à moi.

Prêtant ToreUle à la petite porte du fond.

— Silence! — Écoutons. <*-«- Je crois entendre du bruit dans le corridor. Oui! on ouvre une porte! On marche ! — Par où es-tu entré ?

Par une porte masquée, là, que ce démon a refermée.

GATARINA.

Que faire?

Cette porte?...

CATARINA

Donne chez mon mari !

ROPOLFO.

La fenêtre?...

CATARINA

Un abime !

RCmOLFO.

Cette porte-cî ?

CATARINA

C'est moi oratoire, où il n'y a pas d'issue. Air-^ cun moyen de fuir. C'est égal, entres-y.

Elle ouvre Foratoire, Rodolfo s*y précipite. Elle referme la porte. Restée seule.

— Fermons-la à double tour.

Elle prend la clef qu'elle cache dans sa poitrine.

— Qui sait ce qui va arriver? Il voudrait peut-être me porter secours. Il sortirait, il se perdrait.

Elle va à la petite porte du fond.

— Je n'entends plus rien. Si ! on marche. On

94 ANGELO

s'arrête. Pour écouter sans doute. Ah ! mon Dieu ! feignons toujours de dormir.

Elle quitte sa nef de santon et se jette sur le Ut.

— Ah ! mon Dieu ! je tremble. On met une clef dans la serrure ! Oh ! je ne veux pas voir ce qui va entrer !

Elle ferme les rideaux du lit La porte s'ouvre»

SCENE V

CATARINA, LA TISBE.

Entre la Tisbe , pâle , une lampe à la main. Elle avance à pas lents, regardant autour d'elle. Arrivée à la table, elle s'approche du flambeau qu'on vient d'éteindre.

LA TISBE.

Le flambeau fume encore.

Elle se tourne , aperçoit le Ut, y court et tire le rideau.

— Elle est seule! elle fait semblant de dormir.

Elle se met à faire le tour de la chambre , examinant les portes
et

le mur.

— Ceci est la porte du mari.

Heurtant du revers de la main sur la porte de l'oratoire qui est
masquée dans la tenture.

— Il y a ici une porte.

Catarina s'est dressée sur son séant et la regarde fiire avec
stupeur.

CATARINA

Qu'est-ce que c'est que ceci ?

9ê ANGELO.

LA TISBE.

Ceci? ce que c'est? Tenez, je vais vous le dire. C'est la mal-
tresse du podesta qui tient dans ses mains la femme du podesta!

GATARINA.

Ciel [

LA TISBE.

Ce que c'est que ceci, madame? C'est une comédienne, une
fille de théâtre, unebaladine, comme vous nous appelez , qui tient
dans sçs mains , je viens de vous le dire, une grande dame, une

femme mariée, une femme respectée , une vertu ! qui la tient
daos ses mains, dans ses ongles, dans ses dents ! qui peut en faire
ce qu'elle voudra , de cette grande dame , de cette bonne renom-
mée dorée, et qui va la déchirer, la mettre en pièces, la mettre en
lambeaux , la mettre en morceaux ! Ah ! mesdames les grandes
dames, je ne sais pas ce qui va arriver, mais ce qui est sûr, c'est
que j'en ai une là sous mes pieds, une de vous autres ! et que je ne
la lâcherai pas ! et qu'elle peut être tranquille ! et qu'il aurait
mieux valu pour elle la foudre sur sa tête que mon ysis. d'ailleurs
le

sien ! Dites donc, madame, je vous trouve hardie d'oser lever
les yeux sur moi quand vous avez un amant chez vous !

GATARINA.

Madame. . .

LA TISBE.

Caché!

GATARINA.

Vous VOUS trompez!...

LA nSBB.

Ah ! tenez , ne niez pas. Il était là ! Vos places sont encore
marquées par vos fauteuils. Vous auriez dû les déranger au
moins. Et que vous disiez-vous? Mille choses tendres, n'est-ce
pas? mille choses charmantes, n'est-ce pas? Je t'aime! je t'adore !
je suis à toi !... — Âh ! ne me touchez pas, madame !

GATARINA.

Je ne puis comprendre...

LA USEE.

Et vous ne valez pas mieux que nous, mesdames!

98 ANGELO

Ce que nous disons tout haut à un homme en plein jour, TOUS le lui balbutiez honteusement la nuit. Il n'y a que les heures de changées! Mous vous prenons vos maris, vous nous prenez nos amants. C'est une lutte. Fort bien, luttons ! Âh ! fard, hypocrisie, trahisons, vertus singées, fausses femmes que vous êtes! Non, pardieu! vous ne nous valez pas ! Nous ne trompons personne, nous ! Vous , TOUS trompez le monde, vous trompez vos familles, vous trompez vos maris , vous tromperiez le bon Dieu, si vous pouviez! Oh! les vertueuses fenunes qui passent voilées dans les rues ! Elles vont à leglise ! rangez-vous donc ! inclinez-vous doue ! prosternez-vous donc ! Non , ne vous , rangez pas , ne vous inclinez pas , ne vous prosternez pas , allez droit à elles, arrachez le voile, derrière le voile il y a un masque , arrachez le masque, derrière le masque il y a une bouche qui ment ! — Oh ! cela m'est égal, je suis la maîtresse du podesta, et vous êtes sa femme, et je veux vous perdre!

CATARINA

Grand Dieu ! Madame. . .

LA TISBE.

OÙ est-il?

GATARINA. -

Qui?

LA TISBE.

Lui.

GATARINA.

Je suis seule ici. Vraiment seule. Toute seule. Je ne comprends rien à ce que vous me demandez. Je ne vous connais pas, mais vos paroles me glacent d'épouvante, madame. Je ne sais pas ce que j'ai fait contre vous. Je ne puis croire que vous ayez un intérêt dans tout ceci. . .

LA TISBE.

Si j'ai un intérêt dans ceci^ Je le crois bien que j'en ai un! Vous en doutez, vous! Ces femmes vertueuses sont incroyables! Est-ce que je vous parlerais comme je viens de vous parler si je n'avais pas la rage au cœur! Qu'est-ce que cela me fait , à moi , tout ce que je vous ai dit ? Qu'est-ce que cela me fait que vous soyez une grande dame et ^ue je sois une comédienne ! Gela m'est bien égal, je suis aussi belle que vous ! J'ai la haine dans le cœur, te dis-je, et je t'insulte comme je peux! Où est cet homme? Le nom de cet homme? Je veux

100 ANGELO

voir cet homme ! Oh ! quand je pense qu'elle faisait semblant de dormir! Yéritablement , c'est infâme !

CATARINA

Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que je vais devenir ? Au nom du ciel, madame ! si vous saviez. . .

Je sais qu'il y a là une porte ! Je suis sûre qu'il est là !

CATARINA

C'est mon oratoire, madame. Rien autre chose. Il n'y a personne, je vous le jure. Si vous saviez ! on vous a trompée sur mon compte. Je vis retirée, isolée, cachée à tous les yeux...

LA TISBE.

Levoite!

CATARINA

C'est mon oratoire , je vous assure. Il n'y a là que mon prie-Dieu et mon livre d'heures. . .

LA TISBE.

Le masque !

, ^ ^ CATARINA.

Je vous jure qu'il n'y a personne de caché là, madame !

LA TISBE.

La bouche .qui ment !

CATARINA.

Madame...

C'est bien cela. Mais êtes-vous folle de me parler ainsi et d'avoir l'air d'une coupable qui a peur ! Vous ne niez pas avec assez d'assurance. Allons , redressez-vous, madame, mettez-vous en colère, si vous le voulez, et faites donc la femme innocente !

Elle aperçoit tout à coup le manteau qui e»t resté à terre près du balcon, elle y court et le ramasse.

— Ah ! tenez , cela n'est plus possible. Voici le manteau.

CATARINA

Ciel !

m AN(»I,o,

hh TiS»f5, ^ ,

Si

Non 9 ce n'eat pas un manteati, sfest-ce pas? Ce n*est pas un manteau d-homme? Malheureusement , on ne peut recomiaitre à qui il appartient, tous ces mantçanx-là se ressemblent. Allons, prenez garde a vous, dites-moi le nom de cet homme !

Je ne sais ce que vous voulez dire.

LA TISBE.

C'est votre oratoire, cela? Bh bien^ mivrez-le-mol

CATARINA

Ppurqupi>

LA TISSB.

Je veux prier Dieu aussi, moi. Ouvrez.

CAT41D{NA

J'en ai perdu la clef.

LA TIBBB.

Ouvrez donc !

JÔtRNÉE U, SCÈNE V. 103

CA7ARINA

Je ne sais pas qui a la clef.

LÀ TISQ£.

Ah! c'est votre mari <)iii la! -^ Monseigneur Angelo ! Angelo l
Angelo !

Elle veut courir à la p^ite dn foiul^ Catarioa se je|te d^snt et
la

retient.

CATARINAI

If Qn I vous n'irez pas à cette porte. Non, vous n'iez jì2ì9l Je
ne vous ai riea fait. Je ne vois pa» du tout ce que vous avez contre
moi. Vous ne me perdrez pas, madame. Vous aurez pitié de moi.
Arrêtez un instant. Vous allez voir. Je vais vous expliquer. Un in-
stant, seulement. Depuis que vous êtes là, je suis tout étourdie,
tout effrayée, et puis vos paroles , tout ce que vous m'avez dit , je
suis vraiment troublée^ je n'ai pas tout compris, vous m'avez dit
que vous étiez une comédienne , que j'étais une grande dame, je
ne sais plus, je vous jove qu'il n'y a personne là. Vous ne m'avez

pas parié de ce sûr, je suis sûr cependant que c'est lui qui est cause de tout, c'est un homme affreux

104 ANGELO

qui vous trompe. Un*esp!ôâ ! On ne croît pas un espion ! Oh ! écoutez-moi un instant. Entre femmes on ne se refuse pas un instant. Un homme que je prierais ne serait pas si bon. Hais tous ,

ayez pitié. Vous êtes trop belle pour être mé-

chante. Je tous disais donc que c'est ce misérable homme, cet espion, ce sbire, il suffit de s'entendre, vous auriez regret ensuite • d'avoir causé ma mort. N'éveillez pas mon mari. lime ferait mourir. Si vous saviez ma position, vous me plaindriez. Je ne suis pas coupable, pas très-coupable, vraiment. J'ai peut-être fait quelque imprudence, mais c'est que je n'ai phis ma mère. Je vous avoue que je n'ai plus ma mère. Oh ! ayez pitié de moi, n'allez pas à cette porte, je vous en prie, je vous en prie, je vous en prie !

LA TISBE.

C'est fini! Non! je n'écoute plus rien! Monseigneur! monseigneur!

CATARINA

Arrêtez ! Ah ! Dieu ! Ah ! arrêtez ! Vous ne savez donc pas qu'il va me tuer ! Laissez-moi au moins un instant, eticore un petit instant, pour prier

J.ÔI3RNÉE II, SCÈNE V. 105

Dieu ! ^ on, je, ne sortirai pas d-ici. Voyez-vous, je.yais me mettre à genoux là../^

Lui montrait le craci(t& de cuivre ao-dessus du pr}e*Dieu.

— • devant ce crucifix.

L*(£il de]a Tïsbe s^attache au crucifix.

T- Oh! tenez, par grâce, priez à côté de moi.

Voulez-vous, dites ?JEt puis après, si vous voulez toujours ma mort, si le bon Dieu vous {aisse cette pensée-là, vous ferez ce que vous voudrez.

LA TISBE.

Elle se précipité si^ le cruoiBx et Tan^cbe du ipur.

Qu'est-ce que c'est que ce crucifix? D'où vous vient-il? D'où le tengz-vous ? Qui vous Ta donné?

CATARINA

Quoi? ce crucifix? Oh! je suis anéantie. Oh!

cela ne vous sert à rien de me faire des questions sur ce crucifix !

LA TISBE.

Comment est-il en vos mains ? dites vite !

Le flambeau eit resté surunecrédeuce près du balcon. Elle s*ea approche et examine le crucifix. Gatarina la suit.

IM A!(6£L

CATARINA

Eh bien, c'est uoe femme. You» ragardezle nom qui est au bas, c'est un nom que je ne connais pas, TUBE , je crois. C'est une pauvre femme qu'on voulait faire mourir. J'ai demandé sa grâce, moi. Ooimne c'était mon père , il me Ta accnrdée. A Brescla. J'étais tout enfant. Oh! ne me perdez pas, ayez pitié de moi, madame. Alors la femme m'a donné ce crucifix, en me disant qu'il me porterait bonheur. Voilà tout. Je vous jure que voilà bien tout. Mais qu'est-ce que «ela vous fait ? A quoi bon me faire dire des choses inutiles? Oh ! je suis épuisée l

LA IISBB, à pve^

Ciel ! O ma mère !

La porte du fond s'ouvre. Aqigelo paraît irâtu d*ujie robe de nuit. CATARINA» Kvenant sur le devant du Uié4Ue.

Mon mari ! Je suis perdue !

JOURNÉE It^ «GÈNE YI. 1«7

SCÈNE VI

CATAftINA , LÀ. TISBE, ANGÈIO.

AN(»LO, sans voir la Tisbe, qmeA reiléeprès ékt falftxMb

Qu'est-ce que cela signifie, madame? Il me semble que je viens d'entendre du bruit chez vous.

■ GATARINA.

Monsieur. . .

ANGELO

Comment se fait-il que vous ne soyez pas venue à cette heure ?

GATAALIFA.

C'est que.*.

AHOËLÔ.

Il dit, tu étais (ou tu étais) là. Il y a quelqu'un chez vous, madame !

IM ANGELO

LA NÉCESSITÉ, l'avancée et le baccalauréat

Oui, monseigneur. Moi.

ANGELO

Vous, Tisbe!

LATISBE,

Oui, moi.

Vous ici! au milieu de la nuit! Comment se fait-il que vous soyez ici, que tous y soyez à cette heure, et que madame. ..

LA TISBE.

Soit toute tremblante? Je vais vous dire cela, monseigneur.
Écoutez*moi. La chose en vaut U peine.

CATARINA , ^ paru

Allons ! c'est fini.

LA TISBE.

Voici, en deux^mots^ Vous deviez être assassiné demain
matin.

ANGELO

Moi !

LATISBE.

En vous rendant de votre palais au mien. Vous savez que le
matin vous sortez ordinairement seul. J'en ai reçu Tavis cette
nuit même, et je suis venue en toute hâte avertir madame qu'elle
eût à vous empêcher de sortir demain. Voilà pourquoi je suis: ici,
pourquoi j'y suis au milieu de la nuit, et pourquoi madame est
toute tremblante.

CATARINA, à part.

Grand Dieu ! qu'est-ce que c'est que cetie femme?

ANGBLO.

Est-il possible? Eh bien ! cela ne m'étonne pas ! Vous voyez
que j'avais bien raison quand je vous parlais des dangers qui
m'entourent. Qui vous a donné cet avis ?

LA tisbë.

Un homme inconnu, qui a commencé par me fairepromettre que je le laisserais évader. J'ai tenu VM promesse. . - ^

Hù AMGEtX).

aNCËLO.

Vous avez eu tort. On promet, mais on fait arrêter. Comment avez-voUs pu entrer au palais?

La nsBE.

L'hotttttie m'y à têAt enltèt. Il a ttàitié illoy m d'cmvrir litie Jie-tité pùtte qui eêt dôUs le pont Bfolitto.

ANGELO

Voyez-vous cela ! Et pour pénétrer jusqu'ici ?

LA TISBE.

Eh bien ! et cette clef, que vous m'avez donnée vous-même !

ANGil^.

Il me semble que je ne vous avais pas dit qu'elle ouvrit cette chambre.

LA TISBE.

Si vraiment. C'est que vous ne vous en soutenez pas.

JOURNÉE II, SCÈNE VI. ' lil

ANGELO, apefcevattt le manleau.

Qtt'esUce que c est que ce ïbanteau?

LA TISBE.

C'est un manteau que Thomme m'a prêté pour entrer dans le palais. J'avais aussi le chapeau, je ne sais plud ce qn« feti ai ftSt

ANGELO

Penser que de pareih bcfmtMtés etttf éldit e^tnme ils veulent chez moi ! Quelle tie qUe la mienne ! J'ai toujours un pan de ma robe pris dans, quelque piège. £t dites-oACi, Tigbe?...

LA T£9dE.

Ah ! remette2 à demain les autres questions ,

monseigneur , je vous prie. Pôurccflte nuit, on

' vous sauve la vie , vous defët êtte Content. Vous

ne nous lettiercieae seuléiMiit pM, tfiadâitlê et

moi.

ANCIELO.

Pardon, Tisbe.

ils âNG£LO.

LA TISBE.

Ma litière est en bas qui m'attend. Me donnerezvous la main jusque là? Laissons dormir madame à présent.

ANGELO

Je suis à vos ordres, doua Tisbe. Passons par mon appartement, s'il vous plaît, que je prenne mon épée.

Allant à la grande porte du food,

— Holà ! Des flambeaux !

LA TISBE.

Elle prend Catarina à part sur Je devant du théâtre.

Faites*-le évader, tout de suite ! par où je suis venue. Voici la clef.

Se tournant vers Toratoire.

-i^Oli! cetl^ porte ! Oh ! que je souSî^! Ne pas même savoir réellement si c'est lui !

AN6ELO, qai revient.

Je VOUS attende, madame

LA TISBE, à paru

Oh ! si je pouvais seulement le voir passer ! Aucun moyen! 11 faut s'en aller! Oh!«..

A Angelo.

— Allons ! venez, monseigneur !

CATARINA, les reg^ardant sortir.

. C'est donc un rével

SCENE I

aNGELO, deux Prêtres,

ANGELO , au premier des deux prêtres.

Monsieur le doyen de Sain t-AnloiiM! dePadoup, faites tendre de noir sur-le-champ la nef^ le chœur et le maitre-autel de votre église. Dans deux heures , — dans deux heures — vous y ferez un service solennel pour le repos de l'âme de quelqu'un d'illustre qui mourra en ce moment-là même. Vous assisterez à ce service avec tout le chapitre. Vous ferez découvrir la châsse du saint. Vous allumerez trois cents flambeaux de cire blanche conuxie pour les reines. Vous aurez six cents, pauvres qui rece-

118 AliGELO.

vroni chacun un ducaton d'argent et un sequiii d'or. Vous ne mettrez sur la tenture noire d'autre ornement que les armes de Malipieri et les armes de Bragadini. L'écusson de Malipieri est d'or à la serre d'aigle , V^ usson de Bragadini est coupé d'azur et d'argent à la croix rouge,

LE DOYEN

Magnifique podesta»..

ANGELO

Ah ! — Vous allez descendre sur-le-champ avec tout votre clergé, croix et bannière en tête, dans le caveau de ce palais ducal où

sont les tombes des Romana. Une dalle y a été levée. Une fosse y a été creusée. Vous bénirez cette fosse. Novperdez pas do temps. Vous prierez aussi pour moi.

LE DOYEN

Est-ce que c'est quelqu'un, de vos parents, UH>nseigneur ?

ANGELO

Allez.

Le doyen s'incline profondément et sort par la porte du fond. L'autre prêtre se ctispoe 4 le suif re. Angelo TarrÊte.

—•Vous , monsieur l'archiprêtre , restez. — 11 y

a ici à côté , dans cet oratoire , une personne que vous allez confesser tout de suite.

L'ARCHIPRÊTRE

Est-ce qu'il faudra préparer cette femme à la mort ?

ANGELO

Oui. — Je vais vous introduire.

UN HUISSIER , entrant.

Votre excellence a fait mander dona Tisbe. Elle est là.

ANGELO

Qu'elle entre et qu'elle m'attende ici un instant.

L'huissier sort. Le podesta ouvre la porte et fait signe à Tarchiprêtre

d'entrer. Sur le seuil, il Tarchiprêtre.

— Monsieur l'archiprêtre, sur votre vie, quand vous sortirez d'ici, ayez soin de ne dire à qui que

120 ANGELO

ce soit au monde le nom de la femme que vous allez voir.

Il entre dans la chambre avec le prêtre. La porte du fond s'ouvre,

l'huissier revient et dit à la Tisbe.

LA TISBE, à l'huissier.

Savez-vous ce qu'il me veut ?

SCÈNE II

LA TISBE, seule.

Âh ! cette chambre ! Me voilà donc encore dans cette chambre ! Que me veut le podesta ? Le palais a un air sinistre ce matin. Que m'importe ! je donnerais ma vie pour oui ou non. Oh ! cette porte ! Cela me fait un étrange effet de revoir cette porte le jour ! C'est derrière cette porte qu'il était ! Qui ? Qui est-ce qui était der-

rière cette porte ? Suis-je sûre que ce fût lui , seulement? Je n'ai pas même revu cet espion. Oh! l'incertitude! affreux fantôme qui vous obsède et qui vous regarde d'un œil louche sans rire ni pleurer ! Si j 'étais sûre que ce fût Rodolfo , — bien sûre , là , de ces preuves!. . — oh! je le perdrais, je le dénoncerais au podesta. Non. Mais je me vengerais de cette femme. Non. Je me tuerais. Oh oui ! moi sûre que Rodolfo ne m'aime plus, moi sûre qu'il me trompe, moi sûre qu'il en aime une autre , eh bien ! qu'est-ce que j'aurais à faire de la vie? cela me serait bien

133 ANGELO

^al , je mourrais. Oh ! sans me venger donc ? Pourquoi pas ? Oh oui , je dis cela dans ce moment-ci, mais c'est que je suis bien capable aussi de me venger ! Puis-je répondre de ce qui se passerait en moi s'il m'était prouvé que l'homme de cette nuit c'est Rodolfo? O mon Dieu, préservezmoi d'un accès de rage ! O Rodolfo ! Catarina ! Oh! si cela était, qu'est-ce .que je ferais? Vraiment ! Qu'est-ce que je ferais ? Qui ferais-je mourir? eux ou moi? Je ne sais!

Rentre ADgelo.

JOURNÉE ïll, PARTIE I, SCÈNE III. 123

SCÈNE III

LA TISBE, ANGELO.

LA TISBE.

Vous m'avez fait appeler, monseigneur ^

ANGELO

Ouï , Tïsbe. J'ai à vous parler. Pâi tout-à-fâit â vous pailler. De choses assez graves. Je vous le disais, dans ma vie, chaque jour un piège, chaque jour une trahison , chaque jour un coup de poignard à recevoir ou un coup de hache â donner. En deux mots, voilà: ma femme aun amant.

LA TISBE.

Qui s'appelle ? . . .

ANGELO

Qui était chez elle cette nuit quand nous y étions.

12/1 ANGELO

LA TISBE.

Qui s'appelle?...

Yok» comment la chose s'est découverte : Un homme , un espion dn conseil des Dix. . . -<- Il faut vous' dire qtic les espions du conseil des Dix sont vis^à-vis de nous autres podestas do ter-referme dans une position singulière. Le conseil leur défend sur leur tête de nous écrire ^ de nous parler , d'avoir avec nous quelque rapport que ce soit jusqu'au jour où ils sont chargés de nous arrêter. — Un de ces espions donc a été trouvé poignardé ce matin au bord de l'eau, près du pont Altina. Ce sont les deux guetteurs de nuit qui l'ont relevé. Était-ce un duel? un guet-apens ? On ne sait^ Ce sbire n'a pu prononcer que quelques mots. Il se mourait. Le malheur, e^ qu'il soit mort ! Au moment où il a été

frappé, il a eu, à ce qu'il paraît la présence d'esprit de conserver sur lui une lettre qu'il venait sans doute d'intercepter et qu'il a remise pour moi aux guetteurs de nuit. Cette lettre m'a été apportée en effet par ces deux hommes. C'est une lettre écrite à ma femme par un amant.

JOURNÉE III, PÈRE I, SCÈNE II. 125

LA TWBE.

Qui s'appelle ? . . . "

ANGÈLO.

La lettre n'est pas signée. Vous me demandez le nom dera-
mant? C'est justement ce qui m'embarrasse. L'homme assassiné a
bien dit ce nom aux deux guetteurs de nuit. Mais, les imbéciles
ils l'ont oublié. Ils ne peuvent se le rappeler. Us ne sont d'accord
en rien sur ce nom. L'un dit Rodorigo, l'autre Fandolfo !

J'ATISBE.

'El la lettre, savez-vous ?

ANGELO, fouillant dans sa poitrine*

Oui, je l'ai sur moi. C'est justement pour vous la montrer que
je vous ai fait venir. Si par hasard vous en connaissiez l'écriture,
vous me le diriez. #

Il tire la lettre.

— La voilà.

LA TISBÈ.

Donnez*

G ANGELO

ANGELO, firoittanK Ib kMn dans fo

Mais je sms dans une ansiélé affireuBe , Tisbe ! Il y a un homme qui a osé ! — qui a osé le^er les yeux sur la femme d'un Ifalipieri ! H y a un homme qui a osé faire une tache au livre d'or de Venise â la plus belle |ftage , à l'endroit où est mon nom ! ce nom-là ! Malipieri ! Il y a un homme qui était cette nuit dans cette chambre, qui a marché à la place où je suis peut-être ! U y a un misérable homme qui a écrit la lettre que voici , et je ne saisi-rai pas cet homme ! et je ne clouera pas ma vengeance sur mon afiroat ! et cet homme 9 je ^^ lui ferai pas verser une mare' de s^ng sur ce plan-

" cher-ci, tenez! Oh ! pour savoir qui a écrit cette lettre, je don-nerais)^*épée de mon père, et dix

. ans de ma vie , et ma main droite , madame!

LA TISBE.

Mais montrez-la-moi , cette lettre*

ANGELO , la lui laissant prendre.

Voyez.

LA TISBE. >- Elle déploie la lettre et y jette un coiq» d'ail.

A part.

C'est Rodolfo !

JOURNÉE III, PARTIE I, SCÈNE III. 127

ANGELO

Est-ce que tous connaissez celte écriture?

LA TISBE.

Laissez-moi donc lire.

Elle Ut.

— « Catarina, ma pauvre bien saimée, tu vois bien » que Dieu nous protège. C'est un mirjicle qui » nous a sauvés cette nuit de ton mari et de cette * femme... »

A part.

— Cette femme !

Elle oontinae à lire.

— - « Je t'aime, ma Catarina. Tu es la seule femme » que j'aie aimée. Ne crains rien pour moi , je suis » en sûreté. »

ANGELO

Hé bien, connaissez-vous l'écriture?

LA TISBE , lui rendant la lettre.

Non, monseigneur.

ANGELO

Non, n'est-ce pas? Et que dites-vous de la lettre?

128 ANGELO

Ce ne peut être nn homme qui soit depuis peu à Padoue. C'est le langage d'un ancien amour. Oh! je vais fouiller toute la ville ! il faudra bien que je trouve cet homme! Que me conseillez-vous, Tisbe?

LA TISBE.

Cherchez.

ANGELO

J'ai donné Tordre que personne ne pût entrer aujourd'hui librement dans le palais , hors vous et votre frère , dont vous pourriez avoir besoin. Que tout autre fût arrêté et amené devant moi. J'interrogerai moi-même. En attendant , j'ai une moitié de ma vengeance sous la main , je vais tou jours la prendre.

LA TISBE.

Quoi?

Faire mourir la femme.

LA TISBE.

"Votre femme !

JOURNÉE m, PAawE I, sqfcNE m. 129

AMGRO.

TotU est prêt. Avant qu'il soit une heure , CatarlnaBragndini sera décapitée oomme il convient.

LA TISBE.

Décapitée!

ANGELO

Dans cette chambre.

LA TISBE.

Dans cette chambre !

ANGELO

Écoutez. Mon lit souillé se cl[^]ange en tombe. Cette femme doit mourir. Je Tai décidé. Je lai décidé trop froidement pour quil y ait quelque chose à faire à cela. La prière n'aurait aucune colère à éteindre en moi. Mon meilleur ami , si j'a-. Tais un ami, intercèderait ponr elle, que je prendrais en défiance mon meilleur ami. Voilà tout. Gausons-[^]n si vous voulez! D'ailleurs, Tisbe, je la hais , cette femme ! Une femme à laquelle je me suis laissé marier pour des raisons de famille, parce que mes affaires s'étaient dérangées dans

153 IHGKLO.

LA TBBB.

J'en ai 9 moi.

AUGELO.

Oà?

LATISBE.

Chez moi.

ANGELa

Quel poison?

LATISBE.

Le poiton Malaspina. Vous savez ? cette boîte que m'a envoyée le primider de Saint-Marc.

ANGBUL

Oui , VOUS m'en avez déjà parlé. C'est un poison sûr et proD-fipt. Eh bien , vous avez raison. Que tout se passe entre nous* Cela vaut mieux. Écoutez, Tisbe. J'ai toute confiance en vous. Vous comprenez que ce que je suis forcé de faire est létgitime. C'est mon honneur que j^ venge» et tout homme agirait de même à ma place. Èh bi^^u !

c'est une chose sombre et diflScile que celle où je suis engagé. Je n'ai ici d'autre ami que tous. Je ne puis méfier qu'à vous. La prompte exécution , le secret sont dans Tintétêt de cette femme comme dans le mien. Assistez-moi. J'ai besoin de vous. Je vous le demande. Y consentez-vous ?

LA TISBE.

Oui.

ANGELO

comment, sans qu'on sache pourquoi. Une fosse se creuse , un service se chante , mais personne ne sait pour qui. Je ferai enlever le corps par ces deux mêmes hommes, les guetteurs de nuit, que je garde sous clef. Tous avez raison , lùettons de l'ombre sur tout ceci. Envoyez chercher ce poisoiu

LA TiSBE.

Je sais seule où il es l. J'y vais aller moi-même.

ANGELO

Allez 9 je vous attends.

Sort la Tisbe

IM ANGELO

— Oui, c*est mieux. Il y a eu des ténèbres sur le crime , qull y en ait sur le châtement..

La porte de rmtôie s^osfe; rarcUpitee en soit les yen hàah el les bras en ctoii sor b poitrine. Il tnTeiM lentemeDt b diambn

* Ao momenl où il Ta sortirpar la porte da fond, Angdo se-toorne Teisloi.

— Est-elle prête?

L^ARCHIMIÊTRE.

Oui , monseigneur.

Il sort GiAarina paratt snr le seuil de roratoire*

AN6EL

Allez -vous manquer de courage , madame?

• CATARINA

Mourir tout dé sUite comme cela ! Mais je n'ai rien fait qui mérite la mort, je le sais bien, moi! Monsieur, monsieur! encore un jour! Non! pas un jour! je sens que je n ^aurais pas plus de

courage demain. Mais la vie ! Laissez-moi la vie ! Un cloître ! La, dites, est-ce que c'est vraiment impossible que vous me laissiez la vie ?

ANGELO

Si. Je puis vous la laisser , je vous l'ai déjà dit, à une condition.

CATARINA.

Laquelle ? Je ne m'en souviens plus.

ANGELO.

Qui a écrit cette lettre ? dites-moi. Nommez-moi l'homme !
Livrez-moi l'homme !

JOURNÉE III, PARTIE I, SCÈNE IV. , «37

CATARINA, se tordant les mains.

Mon Dieu !

ANGELO

Si VOUS me livrez cet homme , vous vivrez.

L'échafaud pour lui , le couvent pour vous , cela suffira. Décidez-vous.

CATARINA

Mon Dieu !

ANGELO

Et bien ! vous ne me répondez pas ?

CATARINA

Si. Je vous réponds : mon Dieu !

ANGELO

Oh ! décidez-vous , madame.

CATARINA

J'ai eu froid dans cet oratoire. J'ai bien froid.

ANGELO.

Écoutez. Je veux être bon pour vous, madame. Vous avez devant vous une heure. Une heure qui est encore à vous , pendant laquelle je vais vous laisser seule. Personne n'entrera ici. Employez cette heure à réfléchir. Je mets la lettre sur la table. Écrivez au bas le nom de l'homme , et vous êtes sauvée. Catarina Bragadini ! c'est une bouche de marbre qui vous parle , il faut livrer cet homme ou mourir. Choisissez. Vous avez une heure.

CATARINA

Oh!... un jour t

ANGELO

Une heure.

JOURNÉE III, PARTIE I^{re} SCÈNE V. 189

SCÈNE V

CATARINA, restée seule.

Cette porte. . .

Elle Ta à la porte.

— Oh î je Fentends qui la referme au verrou !

Elle va à la fenêtre.

— Cette fenêtre. . .

Elle regarde.

— Oh ! que c'est haut !

Elle tombe sur ufi fauteuil*

— Mourir ! Oh mon Dieu ! c'est une idée qui est bien terrible quand elle Tient vous saisir ainsi toutà-coup au moment où l'on ne s'y attend pas ! N'avoir plus qu'une heure à vivre et se dire : Je n'ai plus qu'une heure ! Oh ! il faut que ces choses-là vous arrivent à vous-même pour savoir jusqu'à

140 âNGBliO.

qael point c'est horrible ! J*ai les membres brisés. Je suis mal sur ce fauteuil.

EDeKlèTe.

— Mon lit me reposerait mieux, je crois. Si je pouYab avoir un instant de trêve !

Elle Ta à toaJit.

— Un instant de repos t

Elle lie le rideau et recule avec terreur. A la place du lit U y
aim faOlot ooufert d*an drap noir et une hache.

— Ciel! qu'est-ce que je vois là? Oh ! c'est épouvan^ble !

EHe referme le rideau avec un mouvement ooBTUlsill

— ;oh! je ne veux plus voir cela! Oh mon Dieu! c'est pour moi
, cela ! Oh mon Dieu l je suis seule avec cela ici !

Elle se traîne jusqu^au fauteuil

— Derrière moi ! c'est derrière moi ! Oh ! je n'ose plus tourner
la tête. Grâce ! Grâce ! Âh ! vous voyez bien que ce n'est pas un
rêve , et que c'est bien réel ce qui se passe ici , puisque voilà des
choses là derrière le rideau !

lia petite porte du food s'ouvre. On voit pairaltre Rodolfiv

SCÈNE VI

CÂTÂRINA^ RODOLFO.

€ATARINA,àpart.

CielIRodolfol

RODOLFO , accourant.

Oui , Catarina! c'est moi. Moi pour un instant. Tu es seule.
Quel bonheur !... — Eh bien ! tu es toute pâle? Tu as l'air troublé?

GATARINA.

Je le crois bien. Les imprudences que vous faites. Venir ici en plein jour à présent!

RODOLFa

Ah ! c'est que j'étais trop inquiet. Je n'ai pas pu y tenir.

142 ANGELO

CATARINA

Inquiet de quoi ?

RODOLFO

Je vais vous dire , ma Catarina bien-aimée. . . — Âh ! vraiment , je suis bien heureux de vous trou* ver ici aussi tranquille!

CATARINA

Gomment êtes-vous entré ?

RODOLFO

La clef que tu m*as remise toi-même.

CATARINA

Je sais bien, mais dans le palais?

RODOLFO

Ah ! voilà précisément une des choses qui m'inquiètent. Je suis entré aisément, mais je ne sortirai pas de même.

JOURNÉE III, PARTIE I, SCÈNE VI. 143

CATARINA

Comment ?

RODOLFO

Lé capitaine-grand m'a prévenu à la porte du palais que personne n'en sortirait avant la nuit.

GATARINA.

Personne avant la nuit!

A part.

— Pas d'évasion possible! O Dieu!

RODOLFO.

Il y a des sbires en travers de tous les passages. Le palais est gardé comme une prison. J'ai réussi à me glisser dans la grande galerie , et je suis veiii. Vraiment] tu me jures qu'il ne se passe rien ici ?

GATARINA.

Non. Rien. Rien, ddis tranquille, mon Rodolfo. Tout est comme à l'ordinaire ici. Regarde. Tu vois

144 ANCELO.

bien qu'il n'y a rien de dérangé dans cette chambre. Mais Ya*t'en vite. Je tremble que le podestat ne rentre,

HODOLFO.

Non , Catarina , ne crains rien ^e ce cô^té. Le podestat est en ce moment sur le pont Molino, là en bas. Il interroge des gens qu'on vient d'arrêter. Oh ! j'étais inquiet , Catarina ! Tout a un air étrange aujourd'hui , la ville comme le palais. Des bandes d'archers et de cernides vénitiens parcourent les rues. L'église Saint-Antoine est tendue de ' noir , et l'on y chante l'office des morts. Pour qui? On l'ignore. Le savez-vous ?

CATAHIIfA,

Non.

RODOLFO

Je n'ai pu pénétrer dans l'église. La ville est frappée de stupeur. Tout le monde parle bas. Il se passe à coup sûr une chose terrible quelque part.' Où ? Je ne sais. Ce n'est pas ici , c'est tout ce qu'il me faut. Pauvre amie , tu ne te doutes pas de tout cela dans ta solitude J

JOURNÉE III, PARTIE I, SCÈNE YI. m

CATAHINA.

Mon.

RODOLFO

Que nous importe au reste ! Di» , es-tu remise de rémotion de cette nuit ? Oh ! quel événement ! Je n'y coinprends rien encore. Catarina ! je t'ai délivrée de ce. sbire Homodei. Il ne te fera plus de mal»

CATARINA

Tu crois?

RODOLFO

Il est mort. Catarina! tiens, décidément tu as quelque chose ! tu as Tair triste ! Catarina ! tu ne me caches rien? Il ne t'arrive rien au moins? Oh ! c'est qu'on aurait ma vie avant la tienne !

CATARINA

Non , il n'y a rien. Je te jure qu'il n'y a rien. Seulement je te voudrai» dehors ! Je sui» effrayée pour toi.

ANGELO

RODOLFO

Que faisais-tu quand je suis entré ?

GATARINA.

Ah mon Diçu ! tranquillisez-vous , mon Rodolfo, je n'étais pas triste, bien au contraire. J'essayais de me rappeler cet air que vous chantez si bien. Tenez, vous voyez, j'ai encore là ma guitare.

RODOLFO

Je t'ai écrit ce matin. J'ai rencontré Reginella, à qui j'ai remis la lettre. La lettre n'a pas été interceptée ? Elle t'est bien arrivée ?

XIÂ7ARINA.

La lettre m'est si bien arrivée que la voilà.

Jelle lui piésenté la lettre.

RODOLFa

Ah ! tu l'as! C'est bien. On est toujours inquiet quand on écrit.

GATARINA.

Oh 1 toutes les* issues de ce palais gardées I Personne ne sortira avant la nuit !

JOURNÉE III, PARTIE I, SCÈNE Vi. iàl

AODOLFO.

Personne. Je laî déjà dît. C'est Tordre.

CATARINA

Allons ! maintenant , vous m'avez parlé , vous m'avez vue, - vous êtes rassuré, vous voyez que si la ville est en rumeur , tout est tranquille ici , partez , mon Rodolfo , au nom du ciel ! Si le podestat entrait ! Vite ! partez. Puisque tu es obligé de rester dans ce palais jusqu'au soir , voyons , je vais te fermer moi-même ton manteau. Comme cela. Ton chapeau sur ta tête. Et puis devant les sbires , aie l'air naturel, à ton aise, pas d'affectation à les éviter , pas de précaution. La précaution dénonce. Et puis , si l'on voulait te faire écrire quelque chose par hasard , un espion , quelqu'un qui te tendrait un piège , trouvé un prétexte , n'écris pas !

RODOLFO

Pourquoi cette, reoomulandation, Catarina?

CATARINA

Pourquoi? Je ne veux pas qu'on vole de ton

148 ANGBLO.

écrivain , moi. C'est une idée que j'ai. Hou ami, vous MTez bien que les femmes ont des idées.

Je le remercie d'être Tenu , d'être entré , d'être resté, j'ai eu la joie de te voir! Là, tu vois bien que je suis tranquille , gaie , contente , que j'ai ma guitare là et ta lettre ; maintenant , Ya-t'en vite. Je Veux que tu t'en ailles. — Encore un mot seulement.

RODOLFO

Quoi?

CATARINA.

Rodolfo , vous savez que je ne vous ai jamais rien accordé ^ tu le sais bien , toi !

RODOLFO

Eh bien ?

CATARINA

Aujourd'hui c'est moi qui vais te demander.

Rodolfo 1 un baiser !

JOURNÉE III, PARTIE I, SCÈNE VI. m

RODOLFO , la serrant dans ses bras»

Oh! c'est le ciel!

CATARINA

Je le vois qui s'ouvre !

RODOLFa

O bonheur 1

CATARINÀ.

Tu es heureux?

RODOLFO

Oui!

CATARINA

Â présent sors, mon Bodolfo!

RODOLFO

Merci !

ANGELO

CATARINA

Adieu! — Rodolfo!

Rodoifo, qni est à la porte , s*arrÊte.

— Je t'aîrae!

Rodolfo soit.

JOURNÉE ni, PARTIE I, SCÈNE VIL 151

SCÈNE Vⁱ

CATARINA, seule.

Fuir avec lui ! Oh! j'y ai songé un moment! Oh Dieu! fuir avec lui! impossible. Je l'aurais perdu inutilement. Oh ! pourvu qu'il ne lui arrive rien ! Pourvu que*les sbires ne l'arrêtent pas! Pourvu qu'on le laisse sortir ce soir ! Oh oui ! il n'y a pas de raisojpi pour que le soupçon tombe sûr lui. Sauvez-le , mon Dieu !

Elle va écouter à la porte du corridor.

— J'entends encore s^n pas. Mon bien-aimé ! il

152 ANGELO

s'éloigne. Plus rien. C'est fini. Ya en sûreté, mon Bodolfo !

La grande porte s'oiiTre.

— Ciel !

Enlrnit Angfto el la Tidie.

SCÈNE V^{III}

CATARINA, ANGELO, LA TlSfiË.

CATARINA,àparU

Quelle est cette femme? La femme de nuit !

ANGELO

Avez-vous fait vos réflexions , madame?

CATABINA.

Oui, moQ sieur.

ANGELO

Il faut mourir ou me livrer l'homme qui a écrit la lettre. Avez-vous pensé à me livrer cet homme, madame?

CATARINA

Je n'y ai pas pensé seulement un instant, monsieur.

154 ANGELO

LA TISBE, à part.

Tu es unebonne et courageuse femme, Catarina!

Angelo Mt signe à la Tube, qui lui remet une fiole d*argenL

Il la pose sur la table.

▲NGELO.

Alors VOUS allez boire ceci ?

GATARINÂ.

C'est du poison?

ANGELO

Oui, madame.

CATARINA

mon Dieu ! vous jugerez un jour cet homme.

Je Vous demande grâce pour lui

ANGELO

Madame, le provéditeur Urseolo , un des Bragadini, un de vos pères, a fait périr Marcella Galbai sa femme de la même façon pour le même crime.

CATARINA

Parlons simplement. Tenez , il n'est pas ques-

JOURNÉE III, PAATIFI I, SCÈNE VII. 165

lion des Bragadini, vous êtes infâme. Ainsi vous venez froidement là, avec le poison dans les mains! Coupable ? Non , je ne le suis pas. Pas comme vous le croyez du moins. Mais je ne descendrai pas à me justifier. Et puis , comme vous. mentez toujours, vous ne me croiriez pas. Tenez, vraiment , je vous méprise ! Vous m'avez épousée pour mon argent, parce que j'étais riche, parce que ma famille a un droit sur l'eau des citernes de Venise. Vous avez dit : Cela rapporte cent mille ducats par an, prenons cette fille. Et quelle vie ai-je eue avec vous depuis cinq ans? dites 1 Vous ne m'aimez pas. Vous êtes jaloux cependant. Vous me tenez en prison. Vous, vous avez des maîtresses , cela vous est permis. Tout est permis aux hommes. Toujours dur , toujours sombre avec moi. Jamais une bonne parole. Parlant sans cesse de vos pères , des doges qui ont été de votre famille ; m'humiliant dans la mienne. Si vous croyez que c'est là ce qui rend une femme heureuse! Oh! il faut avoir souffert ce que j'ai souffert, pour savoir ce que c'est que le sort des femmes ! Hé bien oui, monsieur, j'ai

aimé avant de vous connaître un homme que j'aime encore. Vous me tuez pour cela , si vous avez ce droit-là , il faut convenir que c'est un horrible temps que le notre. Ah ! vous

156 ANGELO

êtes bien heureux , n'est-ce pas ? d'avoir une lettre, UQ chiffé de papier, im prétexte! Port bien. Vous méjugez, tous me condamnez, et tous m'exécutez ! Dans l'ombre. En secret. Par té poison. Tous avez la force.— C'est lâche!

Se tournant Ten la Tfsbe.

— Que pensez-vous de cet homme , madame?

ANGELO

Prenez garde!....

GATARINA^èlaTisbe.

Et TOUS , qui êtes-Tous ? qu'est-ce que vous me voulez ? C'est beau ce que vous faites là ! Vous êtes la maîtresse publique de mon mari , vous avez intérêt à me perdre, vous m'avez fait espionner, vous m'avez prise en faute , et vous me mettez le pied sur la tête. Vous assistez mon mari dans l'acte bominable chose qu'il fait ! Qui sait même ? c'est peut-être vous qui fournissez le poison !

A Angelo.

— Que pensez-vous de cette femme, monsieur^

Madame...

CATARINA

En vérité , nous sommes tous les trois d'un bien exécrationnable pays! C'est une bienheureuse république que celle où un homme peut marcher impunément sur une malheureuse femme, comme vous faites, monsieur! et où les autres hommes lui disent : Tu fais bien , Foscari a fait mourir sa fille , Lore*' dano sa femme, Bragadini... — Je vous demande un peu si ce n'est pas infâme ! Oui , tout Venise est dans cette chambre en ce moment ! Tout Venise en vos deux personnes ! Bien n'y manque.

Montrant Angdo.

— Venise despote , la voilà.

Montrant la Tisbe.

— Venise courtisane , la voici !

A la Tisbe.

— Si je vais trop loin dans ce que je dis, madame, tant pis pour vous , pourquoi êtes-vous là !

ANGELO , lui saisissant le bras.

Allons , madame , finissons-en !

CATARINA

Elle « ^approche de la table où est le flacon.

AUons^ je vais acccfulplir ce que vous voulez.

IU ANOBLO.

Elle snnce la main vers le flacon.

— puisqu'il le faut. . •

BHe recille.

— > Non ! c'est affîreux ! je ne veux pas ! je ne pourrais jamais ! Mais pensez-y donc encore un peu tandis qu'il en est temps. Tous qui êtes tout-puissant, réfléchissez. Une femme, une femme qui est seule , abandonnée , qui n'a pas de force , qui est sans défense, qui n'a pas de parents ici , pas de famille, pas d'amis, qui n'a personne! l'assassiner ! l'empoisonner misérablement dans un coin de sa maison ! — - Ma mère ! Ma m^e ! Ma mère !

LATISBE.

Pauvre femme ! ^

GÂTARINA.

Vous avez dit pauvre femme , madame ! Vous Tavez dit ! Oh ! je l'ai bien entendu ! Oh ! ne me dites pas que vous ne l'avez pas dit ! Vous avez donc pitié, madame ! Oh oui! laissez^vous attendrir! Vous voyez bien qu'on veut m'assassiner ? Est-ce que vous en êtes , vous ? Oh ! ce n'est pas possible. Non , n'est-ce pas ? Tenez , je vais vous expliquer , vous conter la chose à vous. Vous parlerez au podesta après. Vous lui direz que ce

qu'il fait là est borrihle. Moi, c'est tout simple que je dise cela. Mais vous, cela fera plus d'efiet. 11 suffit quelquefois d'un mot dit par une personne étrangère pour ramener un homme à la raison.

Si je TOUS ai offensée tout-à-I'heure , pardonnezle-moi. Madame , je n'ai jamais rien fait qui fût mal 9 vraiment mal. Je suis toujours restée honnête. Yoùs me comprenez , vous , je le vois bien. Mais je ne puis dire cela à mon mari. Les hommes ne veulent jamais nous croire , vous savez ? Cependant nous leur disons quelquefois des choses Ipien vraies. Madame ! ne me dites

pas d'avoir du courage , je vous en prie. Est - ce que je suis forcée d'avoir du courage , moi? Je n'ai pas honte de n'être qu'une femme bien faible et dont il faudrait avoir pitié. Je pleure parce que la mort me fait peur. Ce n'est pas ma faute.

ANGELO

Madame , je ne puis attendre plus long-temps.

CÂTARINA.

Ah! VOUS m'interrompez.

AlaTisbe.

— Vous voyez bien qu'il m'interrompt. Ce n'est

160 ANGELO

pas juste. Il a vu que je vous disais des choses qui allaieït vous émouvoir. Alors il m'empêche d'achever. Il me coupe la parole.

A Angele.

— Tous êtes un monstre l

ÂNGELO.

C'en est trop. Catarina Bragadini , le crime fait veut un châti-ment , la fosse ouverte veut un cercueil 9 le mari outragé veut une femme niorte. Ta perds toutes les paroles qui sortent de ta bouche, j'en jure par Dieu qui est au ciel !

Montrant le poison.

—Voulez-vous, madame?

CATARINA

Non!

ANGELO

Non ? — J'en reviens à ma première idée alors. Les épées ! les épées ! Troïlo ! Qu'on aille me chercher. . . J'y vais !

Il sort violemment par la porte du fond , qu'on l'entend refermer

• eu dehors.

SCÈNE IX

CAÏARINA, LA TISBE.

LA TISBE.

Écoutez ! Vite ! nous n'avons qu'un instant.

Puisque c'est vous qu'il aime, ce n'est plus qu'à vous qu'il faut songer. Faites ce qu'on veut. Ou vous êtes perdue! Je ne puis pas m'expliquer plus clairement. Vous n'êtes pas raisonnable. Tout-à-l'heure il m'est échappé de dire : Pauvre femme ! Vous n'avez répété tout haut comme une folle , de vant le podesta , à qui cela pouvait donner des soupçons! Si je vous disais la chose, vous êtes dans un état trop violent , vous feriez quelque imprudence , et tout serait perdu. Laissez-vous faire ! Buvez. Les épées ne pardonnent pas, voyez-vous. Ne résistez plus. Que voulez-vous que

je vous dise? C'est vous qui êtes aiiyiée , et je veux que quelqu'un m'ait ujie oUigatiou. Vous ne comprenez

162 ÂN6ELO.

pas ce que je vous dis là , hé bien ! de vous le dire, cela m'arrache le cœur pourtant !

CATARINA

Madame. . •

LATISBE.

Faites ce qu'on vous dit. Pas de résistance. Pas une parole. Surtout n'ébranlez pas la confiance que votre mari a en moi. Entendez-vous? Je n'ose vous en dire plus avec votre manie de tout redire! Oui 9 il y a dans cette chambre une pauvre femme qui doit mourir , mais ce n'est pas vous. Est-ce dit?

GATARINA;

Je ferai ce que vous voulez , madame.

LATISBE.

Bien. Je l'entends qui revient 1

La TM» se jette s«r la porte da fond au moment ùh die a'oofre.

— Seul! Seul! Entrez seul!

On entrevoit des sbires Tépée nue dans la diambre voisine.
Angelo

entre. La porte se referme.

SCÈNE X

CATÂRINA, LA TISBE, ANGELO.

LA TISBE.

Elle se résigne au poison.

ANGELO, à Catarina.

Alors 9 tout de suite , madame.

CATARINA , prenant la 6olc.

AUTiabe.

Je sais que vous êtes la maîtresse de mon mari. Si votre pensée secrète était une penjsée de trahison , le besoin de me perdre , l'ambition de prendre ma place que vous auriez tort d'envier , ce serait une action abominable , madame; et, quoiqu'il soit dur de mourir à vingt-deux ans , j'aimerais encore mieu:x c6 que je fais que ce que vous faites.

Elle boit.

A9GEL

LA TISBE , à part.

Que de paroles inutiles , mon Dieu !

A!I8GELo , illant à la porte da fond qall «ntr^ooTre.

AUez-Tous-en !

CATARINA

Ah ! ce breuvage me glace le sang !

Begardant fixement la Tisbe.

^— Ah! madame!

A Angelow

— Êtes-You content, monsieur ? Je sens bien que je vais mourir. Je ne vous crains plus. Eh bien , je vous le dis maintenant, à vous qui êtes mon démon, même je le dirai tout-à-l'heure à mon Dieu , j'ai aimé un homme , mais je suis pure !

ANGELA

Je ne vous crois pas, madame.

LA TISBE, à part.

Je la crois , moi !

CÂTARINA.

Je me sens défaillir... Nop. Pas ce fauteuil-là. Ne me touchez point. Je vous l'ai déjà dit, vous êtes un homme infâme !

Elle se dirige en chancelant vers son oratoire.

— Je Veux mourir à genoux. Devant l'autel qui est là. Mourir seule. En repos. Sans avoir vos deux regards sur moi.

Arrivée à la porte , elle s'appuie sur le rebord*

— Je veux mourir en priant Dieu.

A Angelo. ^ *

— Pour vous , monsieur.

Elle entre dans Toratoire.

ANGELO

Troïlo !

Entre Thuissier.

— Prends dans mon aumônière la clef de ma salle secrète.
Dans cette salle , tu trouveras deux hommes. Âmène-les-moi.
Sans leur dire un mot.

L'huissier sort.

A la Tisbe.

— Il faut maintenant que j'aille interroger les

I^ ANGEIO.

homme» arrêtés. Quand j'aurai parlé aux deux guetteurs de nuit , Tisbe , je voué confierai le soin de veiller sur ce qui reste à faire. Le secret , surtout!

Entrent les deux guetteurs de nuit introduite par rhuissier ,
qui se retire.

LE GUETTEUR DE NUIT

Nous entrerotts et nous sortirons sans être vus de personne ,
monseigneur.

ÂNOEIIIO.

C'est bien.

II entr'ouvre la porte de l'oratoire.

Aux deux guetteurs.

— U y a là une femme qui est morte. Vous allez descendre cette femme secrètement dans le caveau. Vous trouverez dans ce caveau une dalle du pavé qu'on a déplacée et une fosse qu'on a creusée. Vous mettrez la femme dans la fosse et puis la dalle a sa place. Vous entendez ?

LE GUETTEUR DE NUIT

Oui 9 monseigneur.

ANGELO

Vous êtes forcés de passer par mon appartement. Je vais en faire sortir tout le monde.

A là Tisbe.

— Veillez à ce que tout se fasse en secret.

II sort.

LA TISBE^ » tirant uoe bourse de son aumonièse. Aux deux hommes.

Deux cents sequins d'or dans cette bourse. Pour vous ! et demain ma.tin le double , si vous faites bien tout ce que je vais vous

dire.

LE GUETTEUR DE NUIT , prenant la bourse.

Marché conclu , madame. Où faut-il aller?

LATISBE.

Au caveau d*abord.

SCÈNE I

LÀ TISBE⁵ LES DBnx Guetteurs de nuit, un Page itoir; GATÂRI-
NA⁹ enveloppée d'un linceul, est posée sur le lit; on distingue sur
sa poitrine le crucifix de cuivre.

' La Tisbe prend un miroir et découvre le village pâle de
Gatarina.

LA TISBE , au page noir.

Approche aTec ton flambeau.

Elle place le miroir devant les lèvres de Gatarina.

— Je suis tranquille !

Elle referme les rideaux de Taledve.

Aux deux guetteurs de nuit.

-«-Vous êtes sûrs que personne ne nous a vus dans le trajet du
palais ici ?

UN DES GUETTEURS DE NUIT

La nuit est très-noire. La ville est déserte à cette heure. Vous savez bien que nous n'avons rencontré personne, madame. Tous nous avez vus mettre le cercueil dans la fosse et le recouvrir avec la dalle. Ne craignez rien. Nous ne savons pas si cette femme est morte , mais ce qui est certain ^ c'est que pour le monde entier elle esi scellée dans la tombe. Vous pouvez en faire ce que vous voudrez.

hA TISBE.

C est bien.

Au page noir.

— OÙ sont les habits d*homme que je t'ai dit de tenir prêts?

LE PAGE NOIR , montrant un paquet dans Fombre.

Les voici, madame.

LA TISBE.

Et les deux chevaux que je t'ai demandés, sontils dans la cour?

SCÈNE IL

LA TISBE; CATARINA, dans ralcôte.

LA TISBE.

Je pense qu'il n'y a plus très-long-temps à attendre. — Elle ne voulait pas mourir. Je le comprends , quand on sait qu'on est aimée ! — Mais autrement , plutôt que de vivre sans son amour «

9e Urarnant Terslefit

-^^ oh ! tu serais morte avec joie , n'est-ce pas? — Ma tête brûle. Yoilà pourtant trois nuits que je ne dors pas. Avant-hier, cette fête; hier, ce rendez-vous où je les ai surpris; aujourd'hui... — Oh! la nuit prochaine , je dormirai !

Elle jette un coup d'œil sur les toilettes de théâtre ôpares autour d'elle.

— Oh oui! nous sommes bien heureuses nous autres ! On nous applaudit au théâtre. Que vous avez bien joué la Rosmonda, madame! Les imbéciles!

Oui , on nous admire , on nous trouve belles, on

476 ANGELA

nous couvre de fleurs, mais le cœur saigne dessous. Oh! Rodolfo! Rodolfo! Croire à son amour, c'était une idée nécessaire à ma vie ! Dans le temps où j'y croyais , j'ai souvent pensé que si je mourais je voudrais mourir près de lui , mourir de telle façon qu'il lui fût impossible d'arracher ensuite mon souvenir de son âme , que mon ombre restât à jamais à côté de lui , entre toutes les autres femmes et lui! Oh! la mort, ce n'est rien. L'oubli, c'est tout. Je ne veux pas qu'il m'oublie. Hélas ! voilà donc où j'en suis venue ! Voilà où je suis tombée ! Voilà ce que le monde a fait pour moi! Yoilà ce que l'amour a fait de moi !

C'Ue Ta au lit , écarte les rideaux, fixe quelques instants son regard sur Gatarina immobile, et prend le crucifix.

— Oh ! si ce crucifix a porté bonheur à quelqu'un dans ce monde , ce n'est pas à votre fille , ma mère!

Elle pose le crucifix sur la table. La petite porte masquée s'ouvre.

Entre Rodolfo.

JOURNÉE m, PARTIE II, SCÈNE III. 177

SCÈNE III

LA TISBE, RODOLFO; CATARINA, toujours dans

l'alcôve fermée.

C'est VOUS, Rodolfo ! Ah! tant mieux! j'ai à vous parler justement ! Ecoutez-moi.

RODOLFO

Et moi aussi j'ai à vous parler , et c'est vous qui allez m'écouter, madame !

LA TISBE.

Rodolfo!...

RODOLFO

Êtes-vous seule, madame?

LA TISBE.

Seule.

178 • ANGELO

mù&UfO.

Donnez Tordre que personne n*entre.

LA TISBE.

Il est déjà donné.

RODOLFO

Permettez-moi de fermer ces d^ux portes.

Il fa fermer les deofx portes au Terrou.

J'àttenids ce que vous avez à me dire.

RODOLFO

D'où venez-vous? De quoi êtes-vous pâle? Qu'avez-vous fait aujourd'hui, dites ? Qu'est-ce que ces mains^là ont fait, dites? Où avez-vous passé les exécrables heures de cette journée, dites? INoa, ne le dites pas. Je vais le dire. Ne répondez pas, ne niez pas, n'inventez pas , ne mentez pas. Je sais tout ! Je sais tout , vous dis-je ! Vous voyez bien que je sais tout , madame ! il y avait là Da^' A deux pas de voue. Séparée seuloment par une porte. Dans l'oratoire! 11 y avait Daine qui a tout

JOURNÉE III, PARTIE It, SCÈNE III. 179

vi| , qui a tout entendu , qui était là , à oôté, tout près, qui entendait, qui voyait! —Tenez, voilà des paroles que vous avez pro-

noncées. Le podesta disait : Je n'ai pas de poison; vous avez dit : J'en ai, moi !— J'en ai , moi 1 j'en ai , moi! L'avez-vous dit , oui ou non ? Mentez un peu , voyons ! Ah ! vous « avez du poison , vous ! Eh bien ! moi , j'ai un couteau !

Il tife un poigoard de aa poitrine.

LA TISBE.

Rodolfo...

RODOLFO

Vous avez un quart d'heure pour vous préparer à la mort , madame !

LA TISBE

Ihl vous me tuez! Ah! c'est la première idée qui v^s vient? Vous voulez me tuer, ainsi , vous-même , tout de suite sans plus attendre , sans être bien sâ^r ?' Vous pouvez prendre une résolution pareille aussi facilement? Vous ne tenez pas à moi plus que cela? Vous me tuez pour l'amour d'une autre ! Rodolfo , c'est donc bien vrai , dites-le-

180 ANGELO

moi de Totre bouche, vous ne m'avez donc jamais aimée ?

KODOLFO.

Jamais !

LA TISBE.

Eh bien ! c'est ce mot-4à qui me tue , malheu-reux 1 ton poignard ne fera que m'açhever.

RODOLFO

De Tamour pour vous, moi! Non, je n'en ai pas! je n'en ai janyais eu! Je puis m'en vanter, Dieu merci ! De la pitié , tout au plus !

LA TISBE.

Ingrat! Et, encore un mot, dis-moi, elle! tu Taimais donc bien ?

RODOLFO

Elle! si je Taimais ! elle! Oh! écoutez cela puisque c'est votre supplice , malheureuse. Si je l'aimais! une chose pure, sainte, chaste, sacrée, nne femme qui est un autel , ma vie, mon sang, mon trésor, ma consolation, ma pensée, la lumière de mes yeux , voilà comme je l'aimais !

JOURNÉE ni 5 PARTIE II, SCÈNE ni. 181

Alors , j'ai bien fait.

R(MX)LPO.

Yous avez bien fait ?

. LA TISBE.

Oui. J'ai bien fait. Es-tu sûr seulement de ce que j'ai fait ?

RODOLFO

Je ne suis pas sûr , dites-vous ! Voilà la seconde fois que vous le dites. Mais il y avait là Dafne , je vous répète qu'il y avait là Dafne, et ce qu'elle m'a dit , je l'ai encore dans l'oreille. — Monsieur , monsieur! ils n'étaient qu'eux trois dans cette chambre, elle, le podesta, et une autre femme, une horrible femme que le podesta appelait Tisbe. Monsieur , deux grandes heures , deux heures d'agonie et de pitié, monsieur, ils l'ont tenue là , la malheureux , pleurant , priant , suppliant , demandant grâce , demandant la vie. — Tu demandais la vie , ma Catarina bien aimée ! — à genoux, les- mains jointes, se traînant à leurs

182 ANGELO

pieds j et ik disaient non! Et le poison , c'est la femme Tisbe qui Ta été chercher ! et c'est elle qui a forcé madame de le boire ! Et le pauvre c<m^ mort , monsieur , c'est elle qui l'a emporté , cette femme , ce monstre , la Tisbe ! — Où rayezr-Tous mis ^ madaniè ! — Voilà ce qu'eHe a bit , la Tisbe ! Si j'en suis sûr !

Tiraot un mouchoir de la poitrine*

Ce mouchoir que j'ai trouvé chez Catarina , à

qui est-il?Avoas.

Montrait le cmdfix.

— Ce crucifix que je trouve chez vous y à qui estil? A elle! — Si j'ensuis sûr! Allons, priez, pleurez , criez , demandez grâce , faites promptement ce que vous avez'à faire, et finissons!

LA TISBE.

Kodblfo. . .

BODOLFO.

Qu'avez-vous à dire pour vous justifier ? Vite. Parlez vite. Tout de suite.

LA TISBE.

Bien, Rodolfo. Tout ce qu'on t'a dit est vrai.

JOURNÉE II, PARTIE II, SCÈNE III. 183

Crois-tu. Rodolfo, tu arrives à propos, je voulais mourir. Je cherchais un moyen de mourir près de toi, à tes pieds* Mourir de ta main ! oh ! c'est plus que je n'aurais osé espérer ! Mourir de ta main, oh ! je tomberai peut-être dans tes bras. Je te rends grâce. Je suis sûre au moins que tu entendras mes dernières paroles. Mon dernier souf-Oie, quoique tu n'en veuilles pas, tu l'auras. Vois-tu, je n'ai pas du tout besoin de vivre, moi. Tu ne m'aimes pas, tue-moi. C'est la seule chose que tu puisses faire à présent pour moi, mon Rodolfo. Ainsi, tu veux bien te chaîner de moi. C'est dit. Je te rends grâce.

RODOLFO.

Madame...

LA TISBE.

Je vais te dire. Écoute-moi seulement un instant. J'ai toujours été bien à plaindre, va. Ce ne sont pas là des mots, c'est un pauvre cœur gonflé qui déborde. On n'a pas beaucoup de pitié de nous autres, on a tort. On ne sait pas tout ce que nous avons souvent de vertu et de courage. Crois-tu que je doive tenir, beaucoup à la vie ? Songe

ANGELO

dope que je. mendiais tout enfant, moi. Et puis, à seize^ ans , je me suis trouvée sans pain. J'ai été ramassée dans la rvue par des g^ands seigneurs. Je suis tombée d'une fange dans I autre. La faim ou Torgie ! Je sais bien, qu'on tous .dit z Mourez de faim, mais j'ai bien souffert, ya! Oh oui ! toute la pitié est pour les grandes dames nobles. Si elles pleurent, on les console. Si elles «font mal, on les excuse. Et puis , elles se plaignent ! Mais nom , tout est trop bon pour nous. On nous accable. Ta, pauvre femme! marche toujours ! de quoi te plains-tu? Tous sont contre toi. Eh bien ! est-ce t{ue tu n'es pas faite pour souffrir , fille de joie? — Rodolfo , dans ma position , est-ce que tu ne sens pas que j'avais besoin d'un cœur qui comprit le mien? Si je n'ai pas quelqu'un qui m'aime, qu'est-ce que tu veux que je devienne , là , vraiment? Je ne te dis pas cela pour t'attendrir, à quoi bon ? Il n'y a plus rien de possible maintenant. Mais je t'aime , moi ! Oh ! Bodolfp ! à quel point cette pauvre fille qui te parle t'a aimé , ta ne le sauras qu'après ma mort ! quand je n'y serai plus ! Tiens , voilà six inois que je te connais, n'est-ce pas? Six mois que je fais de ton regard ma vie , de ton sourire ma joie, de ton souffle mon âme ! Eh bien , juge ! depuis six mois je n'ai

pas en un seul instant l'idée , Tidée nécessaire à ma vie , que tu m'aimais. Tu sais qiie je t'ennuyais toujours de ma jalousie , j'avais mille indices qui me troublaient , maintenant cela m'est expliqué. Je ne t'en yeux pas. Ce n'est pas ta faute». Je sais que ta pensée était à cette femme depuis sept ans. Moi , j'étais pour toi une distraction, un passe-temps. C'est tout simple. Je ne t'en veux pas. Mais que veux- tu que je fasse? Aller devant moi comme r,ela, vivre sans ton amour, je ne le peux pas. Enfin il faut

bien respirer. Moi, c'est par toi que je respire ! Vois, tu ne m'écoutes seulement pas ! Est-ce que cela te fatigue que je te parle? Ah ! je suis si malheureuse vraiment que je crois que quelqu'un qui me verrait aurait pitié de moi !

RODOLFO

Si j'en suis sûr ! le podesta- est allé chercher quatre sbires , et pendant ce temps-là vous avez dit à elle tout bas ,des choses terribles qui lui ont / fait prendre le poison! Madame ! est-ce que vous ne voyez pas que ma raison s'égare? Madame! où est Catarina ? Répondez ! Est-ce que c'est versâ 9 madame, que vous l'avez tuée , que' vous l'avez empoisonnée? Où est-elle ? dites ^ Où est-elle ? Sa-

veasHTou» que c'est la seule femme que j'aie jamais aimée, madame ! la seule, la seule, entendezvous , la seule !

LATISBE.

La seule! la seule f Oh! c'est mal de me donner tant de coups de poignard ! Par pitié,

Elle lui montre le oontean qu'il tient.

vite le dernier avec ceci !

RODOLFa

Où est Catarina? la seule que j'aime. Oui, la seule 1

LA TISBE.

Ah ! tu es sans pitié ! tu me brises le cœur ! Eh bien oui! je la hais, cette femme! entends-tu, je la hais! Oui, on t'a dit vrai, je

me suis vengée, je Tai empoisonnée , je l'ai tuée !

BODOLFO.

Ah ! vous le dites donc I Ah ! vous voyez bien que c'est vous qui le dites ! Par le ciel ! je croi» que vous vous en vantez , malheureuse !

JOUBNÉE III, iPÂATifi II, 8€ÈN£ III. 187

hk TISBE.

Oui , et ce que j'ai fisât » je le feraîë. encore ! Frappe !

*, nODOLFO , terrible.

Madame ! . . .

LÀ TISBE.

Je Fai tuée , te dis-je ! Frappe donc \

RODOLFa

Mis^able! . .

Il la frappe.

LA TISBE. Elle tombe.

Ah! au cœur !-Tu m'as frappée au cœur ! C'est bien. — Mon Rodolfo ! ta main !

Elle lai prend la main et la baise.

— Merci ! Tu m'as délivrée ! Laisse-la-moi ta main. Je ne veux pas te faire du mai y tu vois bien. Mon Rodolfo bien aimé , tu nele voyais pas quand tu es entré , mais de la manière dont tu as dit :

vous avez un quart d'heure! en levant ton cputeau , je ne pouvais plus vivre après cela. Main-

ût

188 ANGBLO.

tenant, que je vais mourir, sois bon, dis-moi un mot de pitié. Je crois que tu feras bien.

RODOLFa

Madame. . .

Un mot de pitié ! Yeux-tu?

On entend une Toix lOftir de derrière les'rideeai de TaMTc

CATARINA

OÙ suis-je ? Rodolfo !

RODCHiFÛL .

Qu'est-ce que j'entends ? Quelle est cette voix ?

11 se retourne et voit la figure blanche de Catarina qui a entr^ouYert

les rideaux. ,

CATARINA

m^doifo r

RODOLFO. II court à eDe et Peulève dans ses bras.

Catarina! Grand Dieu! Tu es ici! Vivante!

Comment cela se fait-il? Juste Ciel !

Se retournant vers la Tisbe.

— Ah ! qu'ai-je fait ?

JOURBÉE m, PARTIE II, SCÈNE III. *8Î>

LA TISBE, se traçant vers lui avec un sourire.

Rien. Tu n'as rien /ait. C'est moi qui^ai fait tout. Je voulais mourir. J'ai poussé ta main* ^

ROMLFO.

Catarina l tu vis, grand Dieu f par qui as-tu été sauvée ?

LA TISBE.

Par moi , pour toi !

RODOLFO

Tisbe! Du secours l Misérable que je suis!

LATISBE.

Non. Tout secours est inutile. Je le sens bien. Merci. Âh ! livre-toi à la joie comme si je n'étais pas là. Je né veux pas te gêner. Je sais bien que tu dois être content. J'ai trompé le podesta. J'ai donné un narcotique au lieu d'un poison. Tout le monde l'a crue morte. Elle n'était qu'endormie. Il y a là des chevaux tout prêts. Des habits d'homme pour elle. Partez tout de suite. En trois heures , vous serez hors de Tétat de Venise. Soyez

190 âNGELO.

heureux. Elle est déliée. Morte pour le podesta. Vivante pour toi. Trouves-tu cela bien arrangé ainsi?

RODOLFO

Catarina!... Tisbe!...

Il tombe à genoux roël feé sur la Tisbe expuanle. LA TISBE ,
é^nné toU qui va t^éteigaanU

Je vais mourir , moi. Tu pens^as à moi quelquefois , n'est-ce pas? et tu diras : Eh bien, après tout , c'était une bonne fille , cette pauvre Tisbe. Oh! cela me fera tressaillir dans mon tombeau! Adieu ! — Madame y permettez-moi de lui dire encore une fois mon Rodoifo ! Adieu , mon Rodolfo ! — Partez vite à présent. Je meurs. Vivez. Je te bénis !

Elle meurt.

FIN

L^auteur Ta dit ailleurs : eonfrmw ou réfuter des eritâiues , c'e\$t la besogne du temps. G*est pour cela qu'il s'est toujours abstenu et qu'il s'abstiendra toujours de toute réponse aui diverses objections qui accueillent d'ordinaire à leur apparition les ouvrages,' d*ailleurs si incomplets» qn*il publie ou quMl fait représenter, H ne veut pas cependant qu'on suppose que, s'il se tait, c'est qu'il n'a rien à dire; et pour prouver , une fols pour toutes, que ce ne sont pas les raisons qui lui. manqueraient dans une polémique à laquelle sa dignité se refuse, il répondra ici, par exception et seulement pour donner un exemple, à l'une des critiques les plus

radicales, les plus accréditées et les plus fréquemment répétées qu'aurait eu à subir. La partie du public qui fait attention à tout se souvient peut-être qu'à l'époque où Angelo fut représenté une des principales objections, sinon la principale, qu'éleva contre ce drame la critique parisienne presque unanime, avait pour base l'inconvenance et l'impossibilité de ces cornues dors secrets, de ces couloirs à espions, de ces portes masquées, de ces clefs mystérieuses, moyens absurdes et faux, disait-on, inventés par l'auteur, et non puisés dans les mœurs réelles de Venise, commodes pour faire jaillir de quelques scènes un effet mélodramatique, et non la vraie terreur historique, etc* - Or, voici ce qu'on lit dans Amelot, Histoire du Gouvernement de Venise tome 1^{re} page 245 :

« Les inquisiteurs d'État font des visites nocturnes dans le palais de » Saint-Marc, où ils entrent et d'où ils sortent par des endroits secrets « dont Ils ont la clef ; et il est à craindre d'en voir que d'en être vu. « Ils iraient, s'ils voulaient, jusqu'au lit du doge, entreraient dans son cabinet, ouvriraient ses cassettes, et feraient son inventaire, sans que ni « lui ni toute sa famille osât témoigner de s'en apercevoir. » Qu'ajouter après cela ?

(Niveau des OBs en passant que cette jalouse et insolente puissance de l'espionnage n'est pas chose nouvelle dans l'histoire. Toutes les tyrannies aboutissent à se ressembler. Un despote vaut une oligarchie. Tibère vaut Venise. *Principua miseriarum pars*, dit Tacite, erat videre et aspicere.

L'auteur, appuyé, à défaut de talent, sur des études sérieuses, pourrait démontrer par des preuves non moins concluantes la réalité de tous les autres aspects historiques de ce drame, et ce qu'il dit pour-
Jugez il pour-

m NOTES.

rait le dire pouf toutes ses pièces. Selon loi, les œuTies de tbéâtre dcâweat toujours être, par les mœurs, sinon par les événements, des œuvres d^liistoire. A ceux qui, non sans quelque étourderie ou sans quelcpie tgooranoë» «epAochent à ses drames italiens Tusage , et, ajoute-t-on communémeot , l'abus du poison, il pourrait fiiire lire, par exemple, entre autres choses curieuses, cette page d« royage de Bumet, é?éque de Salisbury :

c Une personne de considération m*a dit qu'il y arait à Venise on eiii- «poisonneur général qui avait des gages , leipiel était employé par les înt quisiteurs pour dépêcher secrètement ceux dont la mort publique aurait •pu causer quelque bnût. Il me protesta que c^était la pure vérité, et quill »le tenait d'une personne dont le frère avait été soincité de prendi« cet emaploi. >•

M* Dam , qui avait été au fond des documents dans lesquels Fauteur a tâché de ne pas fouiller moins avant que lui , dit, au tome 6 de son his- Krîre, page 219 :

« G*était une opinion répandue dans Venise que, lorsque le baile de la ■république partait pour Gonstantinople , on lui remettsût une cassette et •une boite de poisons. Cet usage s*était perpétué , dit-on, jusqu'à ces dex- » nieis temps, non qu'il faille en conclure que Tatrocité des mœurs était la •mêmie, mais les formes de la république ne changeaient jamais. »

Enfin, i*auteur ne croit pas inutile de terminer cette longue note par quelques extraits étraî]^ges et authentiques de ces célebres Statuts de l'inquisition (Fétaty restés secrets jusqu*au jour où la république française, en dissolvant par son seul contact la république vénitienne, a soufflé aajr les poudreuses archives du

Conseil des Dix, et en a éparpillé les mille feuillets au grand jour. C'est ainsi qu'est venu mourir en pleine lumière ce code monstrueux , qui , depuis trois cent cinquante ans , rampait dans les ténèbres. Éclos dans Nombre à côté du fatal doge Foscari en 1454, il a expiré sous les huées de nos caporaux en 1797. Nous recommandons aux esprits réfléchis ces extraits pleins d'explications et d'enseignements. C'est dans ces sombres statuts que l'auteur a puisé son drame; c'est là que Venise puisait sa puissance. Dominationis areana»

STATUTS DE L'INQUISITION D'ÉTAT (it juin 1454).

o* Sia procurado dà noi, e dà 6" Le tribunal aura le plus grand
nostri suocessori de haver più nu- nombre possible
d'observateurschoi-

mero4e raccordanti che sia possibile sis, tant dans l'ordre de
la noblesse,

tanto del ordine nobile quanto de' que parmi les citadins, les
populaires

cittadini, e popolari, come anco de' et les religieux. religiosi.

12* Per haver questa intratufa se 12<> On fera faire les
ouvertures

puol servire de qualche racordaiMe par quel(tue moine ou par
quel<|tte

religioso^ de qualdie zudio, che sono juif: ces sortes de gens
s'introduisant

persone 6he fadlmente trattano con partout* tutti.

16» Se oooooresse che per el nostro 46» Quand le tribunal aura jugé

magistratosedafessedarlamortead nécessaire la mort de quelqu'un,

alcun, non se faccia mai dimostrazione l'exécution ne sera jamais publique,

pubblica, ma questa secretamente si Le condamné sera noyé secrètement,

adempisca, col mandarlo ad annegar la nuit» dans le canal Orfaaa in canal OrÊmo di notte tempo.

S8* Se qualche nobile nostro Te- 28« Si quelque noble vénitien ré-

nisae ad arvertirel di ésser sta tanta^ Tèle au tribunal des propositions qui

do per parte de alcun ambassador, lui auraient été faites de la part de

ûa procuradocheel continua la pra- quelque ambassadeur, il sera auto-

tica, tanto che se possa concertar de risé à continuer cette pratique ; et

mandar a retenir la persona in fhi- quand on aura acquis la certitude du

granteequandose possa in quelle is- fait, l'agent intermédiaire de cette

tante ?erificar el dito di quel nobile intelligence sera enlevé et noyé ,

nostro, quella persona sia maudada pourvu que ce ne soit ni Tambassa-

subito ad ann^ar, mentre perô non deur lui-même, ni le secrétaire de

sia Tambassador istesso et anco il suo la légation, mais une per^ne que

secretario, perché ij altri se puô fin- Ton puisse feindre de ne pas recon-

zer de non conoscerli. naïtre* . . .

29« ...E quando non se possa far 29« ... On emploiera tous les altro , ij siano fatti ammazzar priva- moyens pour Tarrêter, et si , enfin,

lamente. on ne peut faire autrement on le fera

assassiner secrètement

40* Sia procurado dal magistratô Ao<* Il y aura des sui-Teillants, non-

nostro di aver raccordant], non solo seulement à Venise, mais encore dans

in Venetia, ma anco nelle nostre lesprincipales villes de Tétat, et prin-

città principali , massime de confin, cipalement sur les frontières , les-

liqua lidoivo UeTannodebbanoper- quels devront se présenter en pcr-

sonalmentecomparir al tribunal, per sonne deux fois Tan devant le tribu-

riferir se li rettori nostri havessero nal, pour y déclarer s'il est à leur

qualche commercio con i principi connaissance que les gouverneurs,

confinanti, come anco altri particola- ou d^autres person- nages marquants,

ri important! drca i loro portamenti. aient quelques intelU- gences avec les

E quando seinlendesse cosa alcuna princes voisins, ou qu*ils se condui-

ooptro il stato, sia prorlsto da noi MntmaUkamoiidfeaviB de quelque vigonMafIMnte. dterdienoMMe amerrioe publie le

IrlINinal yretaédàenutnoc f iguoi.

âflGIOMTArîTTAALCAPtIOLAilinLU SIIFPLÉIIIIIfT AOI
€A>ITin.AIBB BBl

tNQUSITOLI DI STAVO* IHQVIHniIBS' D*ÉT AT.

i« Siano incaricati tatti li raooor- !• Les saireniaiits de toutes oon-

dantS, di quai si TogUa condition, ditions sont chargés d'écouter at-

adin[^]igilar a qnesta sorte di dis- tentlTement et de rapporter
an tribo-

oorsi, e di tutti dame parte al magis- nal les discours absurdes
qui pour-

trato nostro, e doyeremo noi e li raient mettre le troidde dans
la ré-

suocessori nostri, in ogni tempo che publique, H est arrêté que
dans toute

dô succéda, far chiamar qaeili clie occurrence semblable, ceux
qui au-

haTesserohafutohardimentodipro- raient proféié des paroles
si auda-

ferir conoetti si lioentiosi, e far[^] ri- cieuses seront mandés; on
leur in-

solttta ammonition ehe mai ptù ar- tbnera tendre de ne pas se
permettre

discano proferlr cose simili in pcna de pareils discours, soos
peine de la

délia vita; e quando pure se faces- vie ; et s[^]Us étaientassez
hardis poar

sera tanto Ucentiosi et disobedienti recommencer, et qu'on
pût en ae-

di rinoTar questi discorsi , provata quérir la preuve judiciaire
ou extra,

che sia giudiciaramente, ô vero es- judiciaire, on òfeinitiioyer
on pour

tragiudidaramente la redtà, aiane l'exemple, con ogni prestez-
za mandato uno ad annegar per esemfno delF attri, accio seestir-
pi a fatto questa arroganza.

3* A tra questi che vivono più 3» Parmi les prélats qui résident
présent! soelieme uno che habbi- plus habituellement h Venise,
on ea conditione di buon zelo verso la pa- choisira on dont le zèle
pour la patria, di ingegno habile à maneggiare trie soit bien
connu, Pesprit habile ù un négocie, e bisogno di migUorare ma-
nier les affaires, et la fortune aslesuefortune, corne sarebbein-
questa sez médiocre pour qu'il ait besoin de consideratione per
esempio un ves- Taugmenter, comme pourrait être un covo di ti-
tolo. Scetta che sij la per- évêque de titre (m /»arlt6M«).Le choix
sona, fare che con ogni riguardo fait, un des inquisiteurs d'abord,
et s'abbocbi prima con alcunodi noi ensuite tous les trois ,
s'aboucheront inquistori, et per ultimo con tutti avec ce prélat
pour lui offrir un traître ; et à questo prehito restri offe- tement
de cent ducats par mois (afin rito un premor sicuro di cento du-
d'en faire un espion), cati al mese.

i7* Sla anco in avvantaggio scrit- 17° Il sera écrit à
l'i^mbassadear

NÛfTBS. 195

to air aiBbttclàdiHr nditiD in Bpor et la iépiiliUq««cB
Efpgatieécber-

gtÈB^ cheapplidii npgegiio.per eon- cher nn hemnlQ de oetto-
Dation, i|ui,

tamiime ricun httooio délia oatSoiie mus le prétexte de ses affaires par*

loro ; aodô fingendo qualche nego- ticuMères, fuisse un Toyage en Italie,

cio {Nurticûlari în Italia, si posti in et, arrivé à Venise avec dès lettres de

Yenetia, et con lettere di raoc<n>- recommandation de personsa eon-

mandatlone di akun soggetto auto- sidérables de son pays, se; procure un

revQiedîqueicooimnirprocâriadito accès facile chei Tambassadeur es-

«thoBpitiioiiuasndeli'ambaaciadore < pagnol résidant auprès de nous* Cet

Spagnuolo résidente appresso di noi, étranger s*y fixera pendant quelque

oTefermandosrqaalche tempo, corne temp», sans être suspect niaumi-

foreaiefefe, non dara sospetto alcuno nistre ni aux autres habitués de la

alla corte, et ne raetio ad altri che cour, parce qu'il passera pour n'être

pratticassero netta medesima, col point au courant des affaires et oc-

supposto di essere persona sciosa- cupé uniquement des
siennes; it

cente, et applicato solo à servizio pourra par conséquent ob-
server fa-

païUcolue ; in tal modo potrebbe cUement tout ce qui se passe
dans le

questo taie teferire tutti li ando- palais de l'ambassadeur, et
commu-

menti délia corte stessa à chi sarà niquer se» observations à
un agent

pet appostato da noi* que nous aurons aposté près de lui «

28*. Formato il processo, et oo- 28« Si rinstruction du procès

noaciuto in condanna che sij reo di donne la conviction de la
culpabi.

morte, s*6pericon puntnaUssimo ri- Hté du détenu et le Ikit
juger digne

guardo che alcun carcerio, mostran- de mort, on aura «oin que
quelque

do affetto di gaadagno, leofferisca geôlier, feignant d'avoir été
gagné

modo di romper la carcere, et di pour de l'argent, lui offre les
moyens

nette tempo Cogirsi, et il giorno an- de s'enfoir la nuit , et , la
TeiUe du

tendente alla fuga le sij nel cibo dato jour où il devra s'évader,
on lui fera

il veleno, che operi corne insensibil- donner parmi ses ali-
ments un poison

mente et non lassisegnodiviolenzar qui n'agisse que lentement
et ne

in tal modo sarà suptito al riguardo laisse point de trace; de
cette ma-

publico et al rispelto pri vato, et sarà nière on n'offensera pas
le regard po-

uno stesso il fine délia giustitia, ber- blíc et le respect privé, et
le but de

chè il via^o un pooco più longo, la justice sera atteint par un
chemin

ma più sicuro. un peu plus long, mais plus sur.

Noie qui accompagnait les premières éditions,

La loi d'optique du théâtre, qui oblige souvent à ne présenter
que dps raccourcis, surtout vers les dénouements, exige impé-
rieusement que le ri-

deav tombe an mol: Par nm^ pmir toi! La vraie fin de la pièce
o*€tt pourtant pai là, comme on peut s'en conTaincie en iisanl»
U eatéfident anmi que iorsqne Angdo Malipieri, à la première
scène de la troiâerne joamée, eipliqiie aux prêtres le Maaon des
Brasadad, il devrait dire : U troim de gueuUi et non ta eni»
rouge, Eqiërons qn*nn jour nn sognenr Yénîtkn pourra diie toat

bonnement sans péril son Mason sur le théâtre. C'est un progrès qui Yindnu A Tienre qnMl est U n'est guère penan i un gentil-homme de se targuer sur le théâtre d'antre dioae que d'*mickamp à^azur. Sinoplû ne serait pas compris ; gueules ferait rire ; mur est charmant

Pour tout ce qui r^arde la mise en scène, moi, les dâreclairs de pro- ▼ ince ne peuvent mieux fiûre que de se modeler sur le Tiiéfttre-FraBçais, oft la pièce a été montée avec un soin extrême. Ajoutons que la pièce est jouée, dans ses moindres détails, avec un ensemble et une dignité qui rappellent les plus belles époques de la vieille comédiefrançaise. H. Provoit a reproduit avec une fermeté sculpturale le profil sombre et mystérieux d'*Homodei. M. Geffroy réalise avec un talent plein de nerf et de chaleur ce Rodolfo mélancolique et violent, passionné et fatal, frappé comme l'homme par Tamour, comme prince par Texil. M. Beauvalet, qui peut mettre une belle voix au service d'une belle intelligence, a posé poissamment la figure haute et sévère de cet Angelo , tyran de la vie, maître de la maison, La création de ce rôle place pour tout le monde M. Beauvalet au rang des meilleurs acteurs qu'il y ait au théâtre en ce moment Quant à mademoiselle Mars, si charmante, si spirituelle, si pathétique, si profonde par éclairs, si parfaite toujours ; quant à madame Dorval, si vraie, si gracieuse, si pénétrante, si poignante, que pourrions-nous en dire après ce que dit , au milieu des bravos , des acclamations, des applaudissements et des larmes, cette foule immense et émerveillée qu'éblouit chaque soir le choeur étincelant des deux sublimes actrices ?

FIS DES NOTES.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/drameo2hugogoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.